

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [226]
– Le fantôme du
mannequin**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LE FANTASME DU MANNEQUIN

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°226)

LE FANTASME DU MANNEQUIN

VAUVENARGUES

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Illustration couverture Loris

© GECEP/VAUVENARGUES, 2002 ISBN 2-7443-0744-0

CHAPITRE PREMIER



Les essuie-glaces avaient beau être à leur rythme le plus rapide, ils peinaient à déblayer la neige qui s'accumulait sur le pare-brise par paquets lourds et collants. À travers la vitre quasi opaque, Jean-Claude Martin avait même du mal à voir l'autoroute. Heureusement les voies étaient à peu près dégagées et il ne faisait pas encore nuit. Mais d'ici une demi-heure tout au plus, à la nuit tombée, la circulation allait devenir franchement impossible. Par chance, Jean-Claude Martin était presque arrivé à destination : Deauville n'était qu'à une soixantaine de kilomètres. Normalement, il y serait avant la nuit. Même en se « traînant » comme il le faisait.

Il eut la tentation d'appuyer sur l'accélérateur, mais se retint. Mieux valait arriver tard, mais entier. Après tout, il n'était pas pressé. À Deauville l'attendaient sa femme et leur fille, qui terminaient sans lui ces vacances de Noël qu'ils avaient décidé, pour une fois, de passer dans la station balnéaire normande, plutôt qu'à la montagne.

Histoire de changer un peu.

Sa femme, avec qui Jean-Claude Martin n'entretenait plus qu'une relation de routine... sa fille, qui le considérait comme un « vieux con » (selon ses propres termes) et prenait tout juste la peine de lui adresser la parole.

Lui, ses obligations de chargé de clientèle à la BNP l'avaient forcé à

interrompre son séjour sur la côte normande pour revenir passer deux jours à Paris. Il avait fait semblant de s'en plaindre auprès de sa femme et de sa fille, mais ni l'une ni l'autre n'avait cru à son ton soi-disant navré. Elles avaient raison : pour lui comme pour elles, ces quarante-huit heures de séparation avaient constitué, en fait, les véritables vacances.

Jean-Claude Martin commençait à regretter amèrement de ne pas avoir « pris ses précautions » quand il s'était arrêté, une heure plus tôt, pour avaler un café et un mauvais sandwich. À présent, une pressante envie d'uriner le faisait se tortiller sur le siège de sa BMW. À travers son pare-brise enneigé, il guettait désespérément les panneaux annonciateurs d'une aire d'autoroute ou d'une station-service.

Enfin, l'aire de la Bajocasse se signala à moins d'un kilomètre. Jean-Claude Martin se positionna sur la file de droite, mit son clignotant et, moins d'une minute plus tard, remonta la rampe d'accès à l'aire en question.

Celle-ci se composait du strict minimum : un parking – presque plein – et une petite construction en béton qui devait abriter cabines téléphoniques et toilettes. Il se gara à toute vitesse, sortit de sa voiture et fonça vers les WC. Le froid, une fois dehors, accentua violemment son envie d'uriner et il se mit à courir, manquant de justesse s'étaler sur l'asphalte glacé.

Il ne put s'empêcher d'étouffer un juron en constatant que, côté hommes, tous les urinoirs et tous les box fermés étaient occupés. Il y avait du monde chez les femmes et il n'osa pas s'y aventurer.

Tant pis. Jean-Claude Martin sortit des toilettes, fit le tour de la petite construction et se jeta dans les bois qui commençaient juste derrière l'aire d'autoroute, pataugeant dans la terre couverte de neige. Il allait sûrement bousiller ses mocassins Weston[1] à quatre cents euros, mais, à la seconde précise, c'était bien le cadet de ses soucis ! Quand il s'estima assez loin pour ne pas être vu, il se déboutonna à toute vitesse et se soulagea contre un arbre, sans chercher à retenir un puissant soupir de satisfaction.

« C'est drôle, se dit-il quand il fut de nouveau en état de penser, on est à cinquante mètres à peine de l'autoroute et on se croirait au cœur de la forêt ». Un instant, malgré le froid, il s'attarda à contempler le paysage qui l'entourait. La neige qui alourdissait les arbres et tapissait le sol étouffait tous les bruits, y compris ceux de la circulation automobile pourtant toute proche.

Jean-Claude Martin serait bien resté quelques minutes de plus à contempler cette scène pleine de calme et de sérénité, une vraie carte postale de Noël, mais l'imminence de la tombée de la nuit avec son cortège de brouillard verglacé, de mauvaise visibilité, de phares aveuglants, bref de galères pour le conducteur fatigué qu'il était, le fit revenir à la réalité et, avec un soupir, il acheva de se rajuster.

À l'instant où il allait faire volte-face et retourner vers sa voiture, quelque chose attira son attention. C'était à une trentaine de mètres, un peu plus avant

dans les bois.

Un arbre qui n'avait pas le même aspect que les autres.

On aurait dit qu'une sorte de grosse protubérance sortait de son tronc. Une protubérance couverte de neige et de givre, comme le reste, mais d'une consistance différente. Plus claire. Comme un corps étranger.

Intrigué, il s'approcha, massacrant un peu plus ses chaussures, mais au point où il en était...

Très vite, la « chose » qui émergeait du tronc de l'arbre prit forme, se précisa à son regard. Il n'en était plus qu'à une dizaine de mètres quand il sut ce que c'était. Mais on aurait dit que son cerveau refusait d'accepter l'information, tant celle-ci était à la fois incroyable et monstrueuse.

Et puis, tout à coup, quand il ne fut plus qu'à deux ou trois mètres, Jean-Claude Martin se figea sur place, le souffle coupé, tétanisé par l'horreur.

Une fille, entièrement nue, était attachée à l'arbre. Le froid l'avait transformée en statue de glace et rendue violette. Pas besoin d'être médecin pour comprendre qu'elle était morte. Ses yeux bleu pâle, grands ouverts, et son visage s'étaient figés dans une expression de douleur suppliante. Ses cheveux blonds scintillaient sous une couche de givre. Ses bras, tendus derrière elle, se rejoignaient derrière l'arbre, où ses poignets étaient attachés.

Malgré son état, il était facile de voir qu'elle était jeune – une vingtaine d'années tout au plus – et belle. Et même d'une beauté exceptionnelle, que la mort n'avait pas entamée.

Le regard de Jean-Claude Martin descendit machinalement vers le ventre de la fille. À l'endroit où se rejoignaient ses jambes longues, magnifiquement fuselées et légèrement écartées, sa fine toison dorée semblait, comme ses cheveux, saupoudrée d'étoiles de cristal.

Le spectacle était à la fois morbide, irréel, et étrangement érotique. Jean-Claude Martin se surprit à le contempler avec une sorte d'attirance, presque de plaisir...

Horrifié par sa propre réaction, il se secoua violemment, s'insulta et détourna les yeux. Il ne paniquait pas et de cela, il éprouva une certaine fierté : après tout, c'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait confronté à un cadavre « hors situation », c'est-à-dire différent de ceux – parents ou grands-parents – que chacun est inévitablement amené à contempler un jour ou l'autre sur leur lit de mort ou dans leur cercueil.

Il lui sembla que son devoir de citoyen, en ces circonstances très particulières, était d'appeler la police. Calmement, il sortit son portable de la poche poitrine de sa parka. Il ne se souvenait plus du numéro et demanda aux renseignements de le connecter. Une fois en liaison avec le commissariat le plus proche, celui de Caen, il raconta posément sa macabre découverte et donna le nom de l'aire d'autoroute où il se trouvait. Son interlocuteur lui demanda de rester sur place jusqu'à l'arrivée de la police.



D'une pression agacée du pouce sur le zappeur de la télé, le capitaine de police Aimé Brichot mit brutalement fin au *talk-show* qu'il regardait en pensant à autre chose, vauté sur le canapé de style anglais de son F4 du Kremlin-Bicêtre. Comme d'habitude, ce n'étaient que chanteuses avec un nouvel album à vendre, acteurs avec un film à promouvoir, journalistes se prenant pour des écrivains et dissertant avec satisfaction sur leur dernier opus, le trois centième au moins consacré à feu François Mitterrand. Mais celui-là, à les entendre, allait rendre obsolètes tous les autres. Bref, la petite ronde habituelle des ego et des vanités, des marionnettes médiatiques se bousculant devant la caméra pour assurer la vente de leurs produits, chacun faisant assaut d'humour et riant trop fort aux plaisanteries des autres.

Aimé Brichot se demanda une fois de plus pourquoi il perdait son temps à regarder de telles inepties. Tout en connaissant la réponse : parce que Jeannette, sa femme, adorait ces émissions « people ». Et quand ses obligations de flic d'élite aux Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, lui permettaient de passer une soirée tranquille chez lui, Aimé Brichot n'avait d'autre préoccupation que de faire plaisir à son épouse adorée. Notamment, en lui tenant compagnie devant la télé et en la laissant choisir le programme.

Mais Jeannette, fatiguée, était allée se coucher avec un magazine. Et les enfants – Rose et Colette, les jumelles, et le petit Charles – dormaient depuis longtemps. C'était l'heure où, avant de glisser lui-même dans le sommeil, le capitaine de police Aimé Brichot prenait le temps de regarder un programme tardif qui lui plaisait à lui, ou tout simplement de se laisser aller sur le canapé en réfléchissant à l'enquête en cours.

Et justement, la dernière en date le turlupinait sérieusement.

Encore un sacré cadeau que le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, lui avait fait ! À lui, et à son supérieur et ami de toujours, le commandant de police Boris Corentin.

Certain que tout le monde dormait dans la maison, Aimé Brichot s'arracha avec un soupir au canapé du salon et alla chercher dans sa serviette une chemise cartonnée grise, ornée d'une étiquette portant ce simple mot : « homicide ».

S'affalant à nouveau dans le sofa, il ouvrit le dossier. La grande photo 18 x 24 qu'il contenait n'était pas de celles qu'il aurait eu envie de mettre sous les yeux de sa femme, et encore moins de ses enfants : elle représentait une fille, très jeune et exceptionnellement belle, attachée, nue, à un arbre.

D'après les premières conclusions du légiste, elle était morte de froid. Le fait qu'elle soit attachée transformait tout naturellement ce décès en meurtre. Et le fait qu'elle soit nue avait suffi, dans l'esprit des hommes de la Brigade criminelle, à transformer cette affaire en crime sexuel, ce qui leur avait fourni un excellent prétexte pour « refiler le bébé » à la Mondaine. OÙ, selon une logique immuable, Charlie Badolini avait à son tour « refilé le bébé » à ses deux inspecteurs préférés, Boris Corentin et lui-même, le capitaine Aimé Brichot.

Lequel soupira une nouvelle fois en contemplant le cliché. Et surtout en parcourant des yeux le rapport qui l'accompagnait. Pour la bonne raison que ce rapport ne contenait absolument rien.

Rien ! Pas une information sur la victime, en dehors de la cause de sa mort et des circonstances de la découverte du cadavre. Sinon, pas d'âge, pas de nationalité, pas d'adresse, pas d'identité... rien !

Le vide absolu ! Le noir total !

— Il est marrant, Baba[2] ! grommela-t-il. Qu'est-ce qu'il veut qu'on fasse avec si peu d'éléments ? Qu'on enquête sur un fantôme ?

— Eh bien, mon chéri, tu parles tout seul, maintenant ?

Brichot sursauta en entendant la voix de sa femme. Jeannette, en chemise de nuit transparente et plutôt sexy, se tenait debout derrière lui. Dans un réflexe, il referma précipitamment le dossier.

— Tu... tu ne dors pas ? bafouilla Aimé.

— Comme tu peux le constater. Je ne sais pas ce qui m'arrive, ce soir : impossible de trouver le sommeil. Je me suis rabattue sur un magazine...

Elle se pencha sur le dossier du canapé et entoura de ses bras les épaules de son mari avant de lui murmurer à l'oreille d'un ton câlin :

— Et comme le magazine ne me faisait pas dormir non plus, je me suis dit que mon petit mari pourrait peut-être venir s'occuper de moi... Après, je suis sûre que je serai totalement détendue et que je dormirai sans problème.

La moustache blonde d'Aimé Brichot se retroussa dans un sourire à la fois satisfait et embarrassé. Il était partagé entre l'envie d'accepter la proposition bien alléchante que lui faisait Jeannette, et cette fichue affaire qui lui « prenait la tête ». Et qui l'empêcherait certainement de se concentrer sur... autre chose.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demanda soudain Jeannette.

Avant qu'Aimé ait eu le temps de l'en empêcher, sa femme avait saisi le coin de la photo dépassant du dossier cartonné et l'avait sortie entièrement. Son visage s'empourpra.

— Tu regardes des filles nues pendant que je dors ? s'indigna-t-elle.

— Ne sois pas bête ! fit Aimé en tentant vainement de lui reprendre la photo. Tu vois bien que cette pauvre fille est morte ! C'est un dossier que

Baba nous a confié ce matin, à Boris et à moi. Je profitais d'un moment de calme pour l'étudier tranquillement, voilà tout.

— Pauvre fille... soupira Jeannette, aussitôt apaisée. Elle est belle, en plus ! Quel gâchis...

— Je ne te le fais pas dire, renchérit Aimé en réussissant enfin à récupérer sa photo. L'ennui, c'est que nous n'avons aucune information sur son identité. Rien, pas le moindre indice.

Jeannette haussa les épaules, ce qui souleva légèrement ses seins en poire sous son déshabillé transparent.

— Ce n'est pas la première fois. Vous finirez bien par trouver... Pour en revenir à ma proposition de tout à l'heure, je...

Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase, affichant une expression soucieuse.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Aimé, surpris.

— Montre-moi ta photo.

— Oh, écoute, ça suffit comme ça, tu ne crois pas ?

— Fais voir, je te dis !

À contrecœur, Aimé ressortit le cliché du dossier cartonné. Jeannette s'empara et l'examina attentivement, son front se plissant légèrement sous l'effet de la concentration.

— Eh bien ? fit Aimé avec une pointe d'agacement devant le silence prolongé de sa femme.

— Cette fille...

— Oui, cette fille, alors ?

— Alors, je la connais !

— Quoi ?

Cette fois, Aimé avait fait un bond sur le canapé.

— Je ne la connais pas personnellement, précisa Jeannette. Mais je suis sûre de l'avoir vue quelque part.

À genoux sur le sofa, appuyé au dossier, Brichot plongea un regard anxieux dans celui de sa femme.

— Où ça ?

— Attends, ça va me revenir.

— Fais un effort, je t'en supplie !

Il y eut un nouveau silence, que Brichot trouva interminable. Puis, soudain, Jeannette sauta sur place en poussant un cri de triomphe :

— Ça y est !

Avant qu'Aimé puisse dire un mot, elle avait ramassé le magazine jeté à l'autre bout du canapé, faisait le tour de celui-ci et s'installait contre son mari.

— C'est là-dedans ! fit-elle en feuilletant fébrilement l'hebdomadaire, sous l'œil perplexe d'Aimé.

Enfin, Jeannette s'arrêta sur une photo « pleine page », qu'elle mit sous le nez de son époux.

— Tiens, dit-elle : la voilà !

La photo représentait une fille superbe, en blouse noire satinée et short moulant ultracourt, perchée sur la chaise d'arbitre d'un court de tennis. La main en visière, elle faisait mine de regarder quelque chose, au loin.

— Et ici, dit Jeannette en tournant la page : c'est encore elle !

La deuxième photo représentait la même fille, en combiné-pantalon blanc décolleté dans le dos nu jusqu'à la raie des fesses, assise par terre au bord d'une piscine entourée de palmiers.

— Et regarde les autres photos, ajouta fébrilement Jeannette.

Aimé examina le reste du reportage. Toutes les photos montraient la même fille, le même mannequin, dans des situations et des tenues variées – sexy pour la plupart – et toujours dans le décor somptueux d'un palace de Marrakech.

Tout en examinant les pages mode du magazine de Jeannette, Aimé gardait un œil sur la photo de l'Identité judiciaire : celle de la fille nue, morte de froid au bord de l'autoroute. Et plus il regardait, plus il comparait, plus l'évidence s'imposait à lui.

C'était bel et bien la même fille !

Aimé Brichot referma le magazine pour en vérifier le nom : *People Mag*.

Évidemment ! Toujours cette passion de Jeannette pour les potins et sujets en tout genre concernant les « people », comme on appelait de nos jours toute personne ayant acquis le moindre début de notoriété médiatique.

Mais cette fois, il ne lui serait pas venu à l'idée de le lui reprocher.

Il leva vers sa femme un regard extatique :

— Jeannette, ma chérie, tu es géniale !

— Et sublimement belle, n'oublie pas ! rigola Jeannette.

— La plus belle de toutes !

— Plus belle que les filles des magazines ?

Aimé se pencha sur sa femme :

— Aucune n'existe, à côté de toi.

— Dans ce cas, ronronna Jeannette, ma petite proposition...

— Je l'accepte avec enthousiasme ! fit Aimé Brichot en renversant sa femme sur le canapé du salon.

CHAPITRE II



Dans le hall d'accueil, la jolie Beurette adressa à Boris un sourire qui fit étinceler sa dentition de féline. Même quand Corentin lui mit sous le nez sa carte de policier, elle continua à lui sourire, ce qui n'était pas si fréquent. Et quand elle sortit de derrière son comptoir pour aller débloquer l'ascenseur, Boris et Aimé purent constater qu'elle était tout ce qu'il y avait de « canon » avec ses longues jambes, prolongées par des semelles de dix centimètres d'épaisseur et moulées dans un jean ultra-collant. Lequel, dans sa partie supérieure, ondula sensuellement devant les deux inspecteurs sur les quelques mètres séparant le bureau d'accueil des ascenseurs.

La jeune femme fit passer son badge électronique devant la touche du quatrième étage et, avant de les laisser monter tout seuls, envoya un dernier sourire -un peu plus appuyé, celui-là – à Boris Corentin. Qui ne se fit pas prier pour le lui rendre.

Aimé Brichot leva les yeux au ciel, préférant s'abstenir de tout commentaire.

— C'est pratique, ce système de badges, dit-il : ça empêche les gens qui ne travaillent pas ici, ou les indésirables, de monter sans être invités. D'un autre côté, on se demande un peu pourquoi : ce n'est quand même pas la Banque de France, ici.

— Peut-être, sourit Corentin, mais de nos jours, la presse dite « *people* » est devenue un métier à risques. Certaines vedettes, quand elles sont mécontentes d'un article ou d'une photo les concernant, sont tout à fait capables de venir tout casser au siège du journal. Ou d'envoyer des gros bras pour le faire à leur place. Ça c'est déjà vu.

Aimé Brichot passa une main sur son crâne chauve :

— Quel besoin a-t-on, aussi, de publier tous ces potins sur la vie privée des gens connus ? Ça t'intéresse, toi ?

— Moi, non, mais il y a des tas de gens que ça passionne. Comme ton admirable épouse, par exemple. Et c'est tant mieux, parce que sans elle, on serait encore au point mort. N'oublie pas de la remercier chaleureusement de ma part.

— Je n'y manquerai pas, fit Aimé avec un sourire en coin qui releva légèrement la pointe de sa moustache blonde.

Le souvenir de la petite séance érotique de la veille, avec Jeannette, sur le canapé du salon, le rendait encore « tout chose »... Avec un léger tintement caractéristique, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au quatrième étage, celui où se trouvait la rédaction de *People Mag*. Boris et Aimé s'attendaient à déboucher sur un palier, mais plongèrent directement dans une immense ruche bourdonnante. Dans un espace d'au moins deux cents mètres carrés, pratiquement sans aucune séparation entre les bureaux, des gens marchaient à toute vitesse, des papiers à la main, l'air affairé. D'autres, assis à leurs postes de travail, tapaient fiévreusement sur leurs claviers d'ordinateurs, ou téléphonaient depuis leurs portables ou leurs postes fixes. Certains, même, faisaient les deux en même temps.

En connaisseur, Boris remarqua aussitôt qu'une grande majorité d'entre eux étaient en réalité des femmes. Plutôt jeunes, et plutôt jolies, pour la plupart.

Les deux policiers traversèrent la vaste salle de rédaction. Quelques visages féminins se levèrent au passage de Corentin, et des sourires les éclairaient en découvrant dans leur champ visuel cet athlète brun et bouclé. L'une des rédactrices s'arrêta instantanément de taper et se leva pour venir se planter devant lui. Elle était blonde, avec des cheveux frisés qui moussaient autour de l'ovale de son visage qu'éclairaient deux yeux noisette pétillant d'intelligence. Et Corentin, justement, avait le plus grand mal à la regarder dans les yeux, tant sa poitrine voluptueuse et ferme semblait attirée vers lui au point de vouloir forcer le barrage de son tee-shirt moulant.

— Je peux vous aider ? sourit-elle sans paraître s'apercevoir de la présence d'Aimé Brichot.

Boris lui rendit son sourire :

— Sûrement. Nous voudrions rencontrer la personne qui s'occupe des pages mode du magazine.

Un léger voile de déception passa sur le visage de la jeune rédactrice, qui retrouva presque aussitôt son sourire.

— C'est la rédactrice en chef beauté, Patricia Villedieu. Vous repartez dans l'autre sens, vous repassez devant les ascenseurs et vous allez jusqu'au bout du couloir. Là, vous tombez sur la rédaction des pages féminines du magazine. Parce qu'ici, c'est le magazine proprement dit. Le bureau de Patricia est là-bas.

— Merci beaucoup, fit Boris en tournant les talons.

— Si vous avez besoin d'autre chose, n'hésitez pas à venir me demander, fit la jeune femme.

— Je n'y manquerai pas, répliqua Corentin avec un clin d'œil.

À l'autre bout de l'étage, l'ambiance était très différente. Mais pas faite pour déplaire à Boris Corentin. Loin de là, même. Parce qu'avant même d'atteindre la salle de rédaction des pages féminines, Aimé et lui se retrouvèrent au milieu d'un véritable harem.

D'un harem composé exclusivement de créatures de rêve, longilignes, avec des jambes interminables, des yeux envoûtants et des pommettes haut placées, dont la plus petite devait mesurer pas loin d'un mètre quatre-vingts et dont la plus âgée devait avoir vingt-cinq ans à tout casser.

Toutes ces filles attendaient dans le couloir menant à la rédaction, certaines assises sur des chaises pliantes, d'autres par terre, leurs longues jambes croisées à même la moquette, d'autres debout, appuyées aux murs du couloir. Toutes avaient sous le bras une sorte de grand classeur plastifié.

— Fais voir ton *book*, dit l'une d'elles à sa copine.

Cette dernière lui passa son classeur noir, que l'autre commença à feuilleter. Ce qui permit à Boris de constater au passage que le *book* en question contenait un assortiment complet de photos de sa propriétaire, découpées dans différentes publications et la représentant sous tous les angles et dans toutes les tenues. Y compris les plus légères, quand il s'agissait de photos de lingerie.

— Ne rougis pas, Mémé et pense à Jeannette, lança Boris à son coéquipier en le voyant s'empourprer à sa manière inimitable : les oreilles d'abord, le nez et les pommettes ensuite, le front enfin.

— Mais j'y pense, justement, j'y pense ! râla Aimé.

Dans la salle de rédaction du « féminin » aussi, c'était la ruche. Une ruche entièrement féminine pour le coup, dont les « chevilles » ouvrières couraient dans tous les sens, téléphonaient, s'interpellaient, s'engueulaient même, pendant que les filles du couloir entraient l'une après l'autre et s'asseyaient devant un bureau qu'on leur indiquait. Derrière celui-ci, une brune d'une quarantaine d'année, en tailleur strict, dont les lunettes en demi-lune perchaient en équilibre à l'extrémité de son long nez, examinait leurs *books* en

les regardant à peine.

— Je prends un « composite », disait-elle invariablement, en sortant du classeur une sorte de bristol rassemblant trois photos format réduit de la fille et indiquant ses mensurations, ainsi que les coordonnées de son agence.

Elle lui rendait ensuite son dossier et la remerciait en la regardant à peine. La fille déplaçait ses longues jambes d'un air alanguiné, et repartait comme elle était venue.

Boris se fit la réflexion que le rendez-vous était extrêmement court, par rapport aux heures que ces filles avaient certainement passé à attendre dans le couloir...

La brune en tailleur strict leva le nez et parut soudain s'apercevoir de la présence des deux hommes.

— Qu'est-ce que c'est ? lâcha-t-elle sèchement.

Boris et Aimé s'avancèrent jusqu'à son bureau.

— Patricia Villedieu, s'il vous plaît.

— C'est moi.

Boris sortit sa carte plastifiée :

— Commandant de police Boris Corentin. Et voici le capitaine Aimé Brichot. Nous aimerions vous parler quelques instants.

La rédactrice en chef beauté tripota d'un air exaspéré la chaîne qui retenait ses lunettes autour de son cou.

— Messieurs, je suis en plein *casting*[3], comme vous pouvez le constater. Je n'ai pas une minute à moi. Soyez gentils de revenir demain.

Boris, exaspéré lui aussi par les singeries, dans le plus beau style « *executive woman* » de son interlocutrice, s'appuya des deux poings sur le bureau de Patricia Villedieu.

— Nous non plus, nous n'avons pas une minute à perdre, siffla-t-il entre ses dents. Il s'agit d'une affaire extrêmement grave. Alors, soit vous prenez le temps de nous parler tout de suite, soit je vous fait convoquer à la PJ. Et là, je vous garantis que ce sera beaucoup plus long.

— OK, OK, soupira ostensiblement la rédactrice en chef. Inutile de s'énerver. Venez avec moi.

Boris et Aimé la suivirent dans un bureau attendant, provisoirement désert. Patricia Villedieu s'assit derrière la table de travail et désigna deux chaises aux policiers.

— Alors... qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Boris sortit de son blouson de cuir fauve les pages mode, pliées en quatre, du dernier numéro de *People Mag*. Celles-là même où, la veille, Jeannette Brichot avait reconnu la morte de l'autoroute. Il les tendit à la rédactrice en chef.

— Nous avons besoin de connaître l'identité de cette jeune femme. J'imagine que vous la connaissez, puisque vous l'avez sans doute choisie vous-même pour ces photos.

Patricia Villedieu n'hésita pas une seconde :

— En effet. Elle s'appelle Iliana Valevna, elle est estonienne et elle a tout juste dix-huit ans. C'est une nouvelle de l'agence Top Class. Elle devrait faire une belle carrière, cette fille, si vous voulez mon avis.

Boris et Brichot échangèrent un regard qui en disait long sur les talents de voyance de Patricia Villedieu, car en l'occurrence, cette pauvre fille n'avait, hélas, plus aucune perspective de carrière devant elle.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? reprit la rédactrice en chef. Elle a des problèmes ?

— Pas exactement, répondit Corentin. Elle...

Il faillit dire « elle est morte », puis se ravisa, préférant ne pas abattre toute ses cartes d'un seul coup.

— Elle a disparu dit-il.

Patricia Villedieu leva des sourcils interloqués derrière ses lunettes en demi-lune. Puis, elle eut un sourire un peu amer et haussa les épaules.

— Si vous voulez savoir le fond de ma pensée, elle s'est plutôt trouvé un fiancé plein aux as, qui l'a emmené à Saint-Barth [4] ou quelque part sous les tropiques. C'est toujours pareil, avec ces filles : elles sont poursuivies en permanence par toutes sortes de types, et elles finissent toujours par craquer pour l'un ou pour l'autre. Dans ce cas précis, on ne peut qu'espérer qu'Iliana soit tombée sur un mec sympa, et pas sur un salaud qui la transforme en call-girl de luxe.

Boris et Aimé échangèrent un nouveau regard : rempli de points d'interrogation, celui-là.

Juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit sur une petite blonde maigre et frisée, portant une série de planches cartonnées et brillantes ressemblant à s'y méprendre aux pages du magazine.

— Excusez-moi, fit Patricia Villedieu, il faut que je jette un œil aux cromalins [5] du prochain numéro.

La petite blonde maigrichonne les posa devant la rédactrice en chef. Celle-ci la désigna d'un mouvement de menton aux deux hommes :

— Zabeth, secrétaire de rédaction.

Boris et Aimé gratifièrent la nouvelle arrivante d'un bref hochement de tête.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ! cria soudain Patricia Villedieu. Pourquoi tu m'as « caviardé » la fin de la légende ? Là, sous la dernière photo ! Qu'est-ce qui t'a pris de supprimer le nom de l'hôtel où on a fait les photos [6] ? Tu crois peut-être qu'ils nous invitent à l'île Maurice pour nos

beaux yeux ?

— Y avait soixante signes[7] à couper dans la légende, se défendit la secrétaire de rédaction. Je me suis débrouillée comme j'ai pu.

— Eh bien, tu t'es débrouillée comme une conne ! hurla la rédactrice en chef beauté. Démerde-toi comme tu peux, mais récupère-moi ça avant que ça parte !

— Bon, bon, fit la petite femme maigre en sortant, ses cromalins sous le bras.

Patricia Villedieu poussa un soupir exaspéré.

— Vous voyez : il faut avoir l'œil à tout. Cette idiote m'a supprimé une mention indispensable dans une légende. Encore un peu, on était fâchés avec l'hôtel en question et on n'avait plus qu'à se chercher un autre palace tropical pour faire nos photos au mois de janvier.

— Pour en revenir à notre affaire, enchaîna Aimé Brichot, vous pouvez nous dire autre chose sur cette... (il regarda la note qu'il avait prise) Iliana Valevna ?

Patricia Villedieu eut une moue signifiant que le sujet ne l'intéressait pas plus que ça :

— Je peux vous dire... que le casting pour les pages mode de ce numéro a eu lieu ici même, il y a un mois et que les photos ont été réalisées à Marrakech il y a trois semaines. C'est Greg Watkins qui les a faites.

— Greg Watkins ? répéta Boris.

— Oui, un photographe américain. Une star, dans son domaine. Il travaille souvent pour nous. Parfois même sur place, puisque nous avons un studio au sous-sol de l'immeuble.

— Et on peut le voir, ce Greg Watkins ? demanda Aimé.

— En ce moment, il doit être à Los Angeles, répondit Patricia Villedieu avec un petit sourire légèrement condescendant. Mais mon assistante vous donnera les coordonnées de son agent, si vous voulez le contacter.

— Merci.

— Vous avez encore besoin de moi ? Parce que, comme je vous l'ai dit, je suis très occupée, et...

À cet instant précis, la porte s'ouvrit sur un homme d'une cinquantaine d'année, grand, mince, portant un costume marron et une cravate mal assortie. Il perdait ses cheveux et ses yeux bruns réussissaient à être aussi inexpressifs que son visage, à la fois rond autour des joues et anguleux au niveau du nez et des pommettes.

Il semblait affolé.

— Patricia, dit-il, vous avez vu qu'on nous a caviardé le nom de l'hôtel, dans la légende de...

— J'ai vu, l'interrompit la rédactrice en chef beauté. J'ai réglé le problème.

L'homme venait de constater la présence de Boris et Aimé. Il les considéra avec une expression vaguement soupçonneuse.

Patricia Villedieu répondit à sa question avant qu'il ne la pose :

— Ces messieurs sont de la police, dit-elle. C'est à propos d'une fille, qui a disparu : Iliana, vous savez, Marc, la petite nouvelle qui a fait les pages mode du dernier numéro ?

L'homme ne répondit rien, se contentant de fixer sur Boris et Aimé son regard vide.

— Commandant de police Corentin, se présenta Boris en se levant.

— Capitaine Brichot, fit ce dernier en l'imitant.

Un bref instant s'écoula.

— Excusez-moi, fit enfin celui qu'on venait d'appeler Marc. Marc Legendre. Je suis le directeur général du marketing pour la France du groupe People Press, dont *People Mag* fait partie. Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire, Iliana a disparu ?

— En effet, fit Boris en plongeant son regard dans celui de Legendre. Vous n'avez pas une petite idée sur la question, par hasard ?

Marc Legendre eut un sursaut un peu trop violent.

— Comment voulez-vous que je sache quoi que ce soit ? fit-il d'un ton indigné.

— C'était une simple question, fit Boris sans le lâcher du regard. Dans le cadre de notre enquête, c'est normal que nous la posions.

— Oui, évidemment, fit Legendre. Mais vous pensez bien que moi, les mannequins de nos pages mode... Il m'arrive de les croiser dans les couloirs, lors des castings, comme en ce moment. À part ça...

— Évidemment, admit Boris.

Il se tourna vers Patricia Villedieu :

— Bien. Nous n'allons pas abuser de votre patience plus longtemps. Je suppose que votre assistante me donnera, outre les coordonnées de Greg Watkins, celles de l'agence d'Iliana Valevna ?

— Bien sûr.

Cinq minutes plus tard, Corentin et Brichot se retrouvaient sur le trottoir, devant l'immeuble du groupe de presse, qui faisait l'angle de l'avenue Hoche et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

— Je ne sais pas ce que tu en penses, fit Aimé, mais moi, ce Marc Legendre, il ne m'a pas paru très franc du collier.

— Entièrement de ton avis, Mémé, répliqua Boris. J'ai même la très nette impression qu'il nous raconte des bobards, quand il a prétendu tout ignorer de cette affaire. Tu as remarqué tous les gestes compulsifs qu'il avait, pendant qu'il me répondait ?

Aimé Brichot ouvrit des yeux ronds, derrière ses lunettes de myope.

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

— Son regard fuyait sans arrêt vers le plafond. Il se pinçait le nez d'une manière répétitive, entre le pouce et l'index, ou bien il avançait les mains vers moi en un geste défensif. Ce qui m'a permis de remarquer au passage que ses paumes étaient rougies par un afflux de sang.

— Et alors ?

— Et alors, tous les experts en psychologie te le diront, Mémé : ces « symptômes » sont caractéristiques de quelqu'un qui est très mal à l'aise... ou carrément en train de mentir.

CHAPITRE III



Armando Ruiz posa sa main gauche sur la barre d'acier chromé qui le séparait du vide. Puis il se mit à frapper celle-ci, négligemment et en cadence, avec l'énorme chevalière en or massif, incrustée d'un gros diamant noir, qu'il portait à l'annulaire.

Il était particulièrement fier de ce diamant noir, l'un des tous premiers au monde : une invention d'un de ses amis de la jet-set, le célébrisissime joaillier des stars : Mafouz Sherifi. Mafouz était suisse, comme son nom ne l'indiquait pas (il était né iranien), et les « *beautiful people* » friqués de la planète se bouscullaient dans sa boutique de Genève. Quand il avait « inventé » le diamant noir, destiné à devenir, selon sa propre expression, le « caviar de la pierre précieuse », Armando avait été l'un des premiers acquéreurs de cette rareté. Moyennant un petit million de dollars : un prix d'ami.

Armando contempla rêveusement le paysage qui s'étendait de l'autre côté de la rambarde d'acier. Un paysage que d'autres auraient trouvé monotone, puisqu'il s'agissait de rien moins que de l'océan Pacifique. Qu'Armando Ruiz surnommait en toute simplicité son « jardin ».

Ruiz lui trouvait toujours des « reflets changeants », comme dans la chanson de Charles Trenet qu'il fredonnait volontiers, en contemplant les flots qui s'étendaient à l'infini. Aujourd'hui, la mer était d'huile. Pas une vague. Et sa surface lisse et sombre, à l'horizon, rejoignait un ciel parfaitement lisse, lui

aussi, sans le moindre nuage.

Il se pencha. À ses pieds, en contrebas de la vaste plate-forme sur pilotis où il se trouvait, des rochers aux arêtes acérées comme des lames de rasoir servaient de solarium à un troupeau de gros iguanes verdâtres qui, comme d'habitude, se chauffaient paresseusement au soleil. Armando éprouvait une espèce de sympathie teintée d'indifférence pour ces bestioles qui faisaient partie de son paysage familier, mais il préférait de loin un autre genre de créature. Le genre féminin, pour être précis, un genre féminin « muni » en l'occurrence de longues jambes, d'un visage sublime, de seins lourds mais droits et d'une pilosité abondante au bas du ventre, forêt odorante et bouclée dont il savait qu'elle dissimulait une de ces fleurs nacrées qu'il ne se lassait jamais de goûter.

Et justement, ce genre féminin, il en avait un spécimen près de lui : un clapotis, qui n'était pas celui de l'océan, venait de le lui rappeler.

Il se retourna et s'adossa à la rambarde pour contempler un autre paysage, tout aussi attrayant que le premier. Celui que formait tout d'abord, en arrière-plan, son immense et luxueuse villa, un petit bijou d'architecture contemporaine, tout en béton d'un blanc étincelant et en vastes surfaces vitrées, signé Pedro Corti, le « Le Corbusier du XXI^e siècle » comme on le surnommait ici, au Mexique. La maison se trouvait en contrebas de la route longeant la corniche, dans le très sélect quartier de Las Brisas, tout près d'Acapulco. Mais Acapulco, c'était pour les touristes : ceux qu'Armando Ruiz, du haut de son compte en banque, appelait « les ploucs ». Rien à voir avec Las Brisas, situé tout près, mais qui était, en revanche, un vrai ghetto de milliardaires.

Au premier plan, par rapport à l'endroit où il se trouvait, s'étendait une terrasse où le marbre rare alternait avec le bois précieux. Cette terrasse, qui surplombait la mer et qui était entièrement construite sur pilotis, aurait facilement pu accueillir deux courts de tennis. Mais l'architecte, à la demande du propriétaire, y avait installé une piscine de vingt mètres sur douze, entourée de chaises longues, de parasols, et d'un *pool-house* qui comprenait un espace vestiaire, un bar et un barbecue.

Mais ce spectacle, tout cela, Armando Ruiz en avait l'habitude.

Ce qui, en revanche, lui procura une émotion nouvelle – et intense –, c'était la vision annoncée par le clapotis de la piscine, quelques instants plus tôt.

Une fille était en train d'en sortir, gravissant en souplesse les quelques marches immergées. Elle correspondait exactement à la description qu'Armando Ruiz venait de se faire mentalement de sa « créature préférée » : grande, avec des jambes interminables et des cuisses pleines, une paire de seins orgueilleux et provocants qui, malgré leur volume, semblaient défier les lois de la pesanteur. Et un buisson noir qui lui mangeait le bas du ventre, une forêt miniature que ses jambes portaient comme deux colonnes soutiennent un

objet précieux, afin de mieux le mettre en valeur.

Autant de détails dont Armando Ruiz se régalaient d'autant mieux que la naïade en question était intégralement nue.

De plus, et contrairement à beaucoup de filles bien roulées, Carola – c'est ainsi qu'elle s'appelait, Carola Kaditch – avait un visage de rêve : des yeux bleus porcelaine, un petit nez droit, une bouche large et gourmande, aux lèvres charnues, et des pommettes hautes et saillantes. Ça, pour Armando, c'était le détail qui tue : celui auquel il ne résistait pas.

Bref, Carola était une vraie couverture de magazine.

La preuve : elle avait déjà fait la couverture d'au moins deux « féminins », un français et un américain.

Car sans être encore ce qu'on appelle un top-model, Carola, dix-neuf ans et Hongroise de naissance, était depuis un an un mannequin professionnel, travaillant pour une agence française, et qui promettait de compter un jour parmi les « grandes ».

Et lui, Armando Ruiz, play-boy mexicain fortuné, figure vedette de la jet-set internationale, c'était ça, justement, qui l'excitait.

Les mannequins.

Les filles qui faisaient la couverture, ou les pages mode des magazines.

Parce que, comme Carola, elles étaient le plus souvent sublimement belles. D'une beauté qui semblait irréaliste, inaccessible, au commun des mortels. C'est-à-dire à la plupart des hommes. Ceux d'entre eux qui en avaient, comme Armando, les moyens, pouvaient toujours s'offrir une de ces call-girls de luxe, une de celles qui se déplacent à domicile pour une soirée, une nuit, un week-end ou davantage, moyennant quelques milliers de dollars. Et qui font même le voyage d'un pays à l'autre, pour peu qu'on leur offre, en supplément, un billet d'avion en *first*[8].

Mais quand, comme Armando Ruiz, on est fasciné par les mannequins, l'argent ne suffit pas. C'est une carte maîtresse, bien sûr, mais il faut, en plus, des contacts, des relations idéalement placées dans ce milieu de la mode où lui n'avait pas ses entrées.

Et justement, Armando Ruiz en avait un, de ces contacts si précieux. Une relation précieuse. Payante, bien sûr, comme toutes les relations idéalement placées, ce qui n'avait aucune importance puisque, pour lui, l'argent ne comptait pas.

Une relation qui savait préparer le terrain, arrondir les angles. En clair : rendre la proie toute prête à tomber d'elle-même dans les bras et surtout dans le lit du « partenaire ».

Et tout ça sans se faire payer, bien sûr.

Car Armando Ruiz, s'il ne voyait pas d'inconvénient à payer son « intermédiaire », refusait d'en faire autant avec la fille. Non par souci

d'économie, bien sûr. L'argent, encore une fois, il s'en moquait.

Mais parce qu'il tenait à ce que la fille soit avec lui de son plein gré. Volontairement. Qu'elle soit séduite par lui au point, si possible, de tomber amoureuse.

Alors, il pouvait l'emmener dans toutes les soirées les plus « branchées », dans tous les lieux les plus « tendance », ceux où un maximum de ses relations la verraient à son bras en pensant – à juste titre – qu'elle était sa maîtresse.

Mais surtout, il pouvait réaliser avec une fille exceptionnellement belle son véritable fantasme.

Celui de la possession. De la domination absolue du mâle sur la femelle.

Sans prendre la peine de ramasser une des serviette ou un des peignoirs à disposition au bord de la piscine, Carola Kaditch, toujours intégralement nue, s'avança vers Armando. Elle lui souriait de ce sourire éblouissant qui lui creusait de petites fossettes au creux des joues.

Mais c'était moins ce sourire qui attirait le regard d'Armando Ruiz, qu'un petit détail vestimentaire, si l'on peut dire.

En effet, Carola Kaditch était intégralement nue... à l'exception d'un épais collier de chien en cuir, nanti de grosses pointes et d'un anneau d'acier.

Armando eut un sourire, en caressant l'accessoire qui allait avec : la longue laisse de cuir tressé, posée sur la rambarde à côté de lui. Et qui se terminait, non par une poignée, mais par un énorme mousqueton de métal permettant d'attacher sa « chienne » à peu près n'importe où.

Car c'était ça, son vrai fantasme : transformer une couverture de magazine en esclave à sa dévotion. En chienne obéissante, ne répondant qu'à la voix de son maître.

C'est-à-dire lui-même.

En regardant Carola s'approcher, il éprouva une fois de plus une émotion qui n'avait rien de comparable avec celles que lui avaient procuré toutes les autres filles, toutes celles que son physique de beau Latino lui avait permis de collectionner depuis son adolescence.

Oui, une réelle émotion.

Pas un sentiment amoureux, non. Ça, il en était bien incapable.

Ce qu'il appelait une émotion, lui, c'était quand -comme à cet instant précis – une boule de chaleur se formait au bas de son ventre et qu'il sentait son membre d'étalon s'ériger à toute vitesse dans son pantalon.

Et ça, de son point de vue personnel, ça valait largement tous les sentiments du monde.

Quand Carola ne fut plus qu'à quelques mètres de lui, elle se mit à quatre

pattes, comme Armando lui avait appris à le faire à chaque fois qu'elle s'approchait de son « maître ». À lui, ensuite, de fixer la laisse à son collier et de l'emmener « promener ». À moins qu'il ne choisisse de l'attacher quelque part, avec ordre de ne pas bouger en attendant son retour.

Armando passa le mousqueton de la laisse dans l'anneau du collier, emprisonnant celui-ci avec un clic sonore.

Un sourire souleva sa fine moustache de séducteur à l'ancienne quand il vit s'allumer une lueur qu'il connaissait bien dans les yeux bleu porcelaine de Carola. Une lueur gourmande, toujours annonciatrice, chez elle, de plaisirs érotiques à très brève échéance.

Une lueur, en l'occurrence, causée par ce qui se trouvait à présent à la hauteur de son visage. À savoir la bosse étonnante qui déformait le pantalon de toile blanche d'Armando.

Car en plus de toutes ses autres qualités, Carola Kaditch était un véritable volcan sexuel.

Qui entrait en éruption à la plus petite sollicitation.

Comme Armando se plaisait à le répéter finement à ses amis : « Elle est très portée sur la chose... surtout la mienne ».

Le sourire de Carola s'accroissait. À quatre pattes, elle avançait encore un peu et plaqua son visage contre la protubérance virile qui gonflait le tissu. Puis, ses mains libérèrent l'objet de ses désirs avec une vitesse et une dextérité étonnantes, et elle empoigna fermement le membre tendu à exploser, comme en hommage à sa beauté.

L'instant d'après, la jeune Hongroise entreprit d'engloutir amoureusement, centimètre par centimètre, l'impressionnante matraque de chair brune, surmontée d'un gros champignon lisse et rose, que son maître lui offrait... comme un os.

Et qui en avait la consistance.

En même temps, elle enveloppa du bout des doigts les sacs soyeux et lourds qui pendaient entre les cuisses d'Armando, comme pour les soupeser et en évaluer le volume impressionnant.

Armando Ruiz n'avait pas volé son surnom d'« étalon mexicain ». Carola Kaditch, qui n'était pas du genre farouche et qui avait déjà connu pas mal d'hommes malgré son jeune âge, n'avait encore jamais vu un engin pareil.

Et ça n'était pas pour lui déplaire.

Pourtant, elle allait se séparer pour toujours de ce bel objet. Et pas plus tard qu'aujourd'hui.

Domage...

Mais sa décision était prise.

Sa langue se mit à tourbillonner diaboliquement autour du casque turgescent, arrachant à Armando des gémissements de plaisir de plus en plus

rapprochés. Quand elle le sentait trop près de l'explosion, elle l'abandonnait provisoirement, le temps de descendre un peu plus bas, d'avaloir ses sacs gorgés de sève, de les faire rouler l'un après l'autre sur sa langue, avant de remonter lentement en torturant délicieusement la hampe dilatée à coups de baisers furtifs et de coups de langue rapides. Puis elle avalait de nouveau le pieu de chair, dont les veines, sous l'effet du plaisir s'intensifiant, saillaient de plus en plus.

Soudain, elle le sentit grossir encore davantage dans sa bouche et l'abandonna d'un seul coup, adressant à son amant un sourire espiègle.

— Vas-y ! gémit Armando, ne t'arrête pas, je t'en supplie ! Finis-moi !

Carola décida de ne pas le faire attendre plus longtemps. Et de s'appliquer tout particulièrement.

Après tout, c'était la dernière fois.

Ce qu'Armando ne savait pas encore.

Mais Carola tenait à ce qu'il conserve de cette ultime « gâterie » le meilleur souvenir possible.

C'était une gentille fille, Carola Kaditch, dans son genre.

Selon un procédé dont elle avait appris très jeune à connaître l'efficacité, elle serra entre ses doigts les bourses d'Armando et les tira vers le bas, pour dégager le haut du membre et en aiguïser encore davantage la sensibilité. Puis, le mouillant de salive, elle l'enserra de ses lèvres charnues comme dans un étai brûlant.

Et couissant.

L'effet fut presque immédiat.

Avec un rôle de jouissance, Armando Ruiz se déversa interminablement, à longs jets brûlants, au fond de la gorge de Carola. Qui continua de maintenir la pression de ses doigts et de ses lèvres, jusqu'à ce qu'elle eut arraché à son « maître » sa dernière goutte de semence.

Quelle avala avec des ronronnements de chatte comblée.

Quand Armando Ruiz reprit ses esprits, il eut la surprise de voir que Carola se tenait près de lui, toujours entièrement nue, mais debout, accoudée à la rambarde surplombant les rochers et l'océan.

Et que son sourire humble et soumis avait disparu.

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

Carola eut une moue vaguement distraite :

— J'espère que non. Simplement, il faut que je te dise une chose : je m'en vais. Je rentre en France. Aujourd'hui même.

Les traits réguliers, un peu « bandit calabrais » du *latin lover* s'affaïssèrent d'un seul coup. L'effet aurait pu être comique, mais Carola n'eut pas envie de rire : il lui arrivait de devenir violent, quand on se moquait de lui.

— Tu te fous de moi, je suppose ? articula-t-il avec quelque difficulté.

— Écoute Armando, fit Carola avec un début d'impatience, je t'aime bien, et j'ai été heureuse avec toi. Tu m'as fait vivre une vie dont je n'aurais jamais osé rêver avant de te connaître, et je t'en serai toujours reconnaissante. Mais ça ne me suffit pas. Ma priorité, c'est ma carrière. Et je n'ai pas envie qu'elle s'arrête, ce qui arrivera si je me contente de t'accompagner d'une soirée jet-set à une autre, d'une villa de luxe à un yacht. En plus...

Elle hésita un peu avant de compléter sa phrase :

— En plus... J'en ai marre de jouer les chiennes enchaînées au bout d'une laisse. Ça a été une expérience amusante, nouvelle pour moi, mais franchement... ce n'est pas mon truc.

Armando Ruiz réussit à pâlir, malgré son teint fortement hâlé :

— Quoi ?

— Allons, enchaîna Carola le plus vite possible, n'en fais pas un drame, Armando. Tu ne vas pas me dire que je suis l'amour de ta vie. C'est mon cul qui t'excite, et aussi le fait que tu me trouves « représentative » devant tes amis. Très bien. On en a profité tous les deux, mais maintenant, il est temps pour moi de passer à autre chose. Quant à ton fantasme de domination... Tu es beau mec, bourré aux as : des filles, tu en trouveras à la pelle pour jouer à ce petit jeu. Moi, j'en ai marre, c'est tout. Bon, il faut que j'aille faire mon sac maintenant : mon avion décolle d'Acapulco à quinze heures. Merci encore pour tout.

Elle déposa un rapide baiser au coin de sa lèvre, et fit demi-tour.

Elle n'arriva pas à faire un pas : Armando l'avait déjà tirée par la laisse qui pendait toujours à son cou et ramenée violemment vers lui.

— Tu ne me quitteras pas ! rugit-il. Aucune fille ne m'a jamais quitté, et ce n'est pas une sale pute comme toi qui va commencer ! C'est moi qui décide quand c'est fini ! Moi et personne d'autre !

Carola Kaditch sentit un début de panique lui creuser le ventre. Dans un réflexe, elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, mais il n'y avait personne en vue. Et même s'il y avait eu quelqu'un : les seules personnes qui fréquentaient la villa, en dehors des cuisinières et des femmes de chambre, étaient les serviteurs musclés d'Armando qui lui servaient d'hommes de main. Une bande de voyous qui lui étaient totalement inféodés : aucun secours à attendre de leur part.

Elle se débattit vainement pour échapper à sa poigne.

— Lâche-moi ! cria-t-elle en sachant déjà que ça ne servait à rien.

Armando Ruiz était fou de rage. Au sens propre : la fureur hystérique qui s'était emparée de lui le rendait incapable de la moindre pensée cohérente.

— Espèce de petite garce ! hurla-t-il.

En même temps, sa main gauche, celle qui portait la grosse chevalière en

or massif incrustée du diamant noir, traversa l'air à la vitesse d'un projectile lancé par une catapulte. Le poing d'Armando, surmonté de la bague, percuta de plein fouet la pommette de Carola, qui explosa littéralement sous le choc.

Un choc si violent que la fille, à moitié assommée, perdit l'équilibre.

Et, projetée par la force du coup de poing, bascula par-dessus la barre du garde-fou.

Avant même de réaliser ce qui était en train de se passer, Armando Ruiz vit son corps nu plonger dans le vide...

Dans un réflexe qu'il ne comprit jamais lui-même, il abattit le mousqueton de la laisse, qu'il tenait toujours, sur la rambarde d'acier. Où elle se fixa avec un déclic sec.

Il y eut un choc mou, accompagné d'une sorte d'horrible craquement.

Armando se pencha.

Le corps de Carola était suspendu deux mètres plus bas, au bout de sa laisse, dix mètres au-dessus des iguanes, qui continuaient tranquillement leur sieste.

Pas besoin d'être médecin légiste pour comprendre que la jeune Hongroise était morte.

Pendue.

Le craquement sinistre de ses vertèbres cervicales, quelques secondes plus tôt, attestait qu'il n'y avait rien à faire pour elle.

Armando Ruiz ne s'affola pas et reprit lentement ses esprits. Il demanderait à Miguel et Raul d'évacuer le cadavre. Ou plutôt, non : à la police... Ici, elle obéissait à celui qui la payait. Pour deux ou trois milliers de dollars de bakchich, elle se chargerait de faire disparaître le corps.

Sans même lui poser à lui, Armando, la moindre question.

Pour le reste... Carola avait raison : il était séduisant et plein aux as, il n'aurait aucun mal à la remplacer.

Justement : dans quelques jours, il était invité à une grande fête jet-set à Paris. U en profiterait pour rendre une petite visite à son « fournisseur » et lui demander de lui trouver d'urgence une autre future top-model.

Moins carriériste, si possible.

CHAPITRE IV



La grande fille blonde qui devait mesurer, au bas mot, un mètre quatre-vingts se laissa tomber sur une chaise pivotante et posa ses pieds sur la grande table circulaire. Juste avant, elle avait jeté dans un coin le long manteau de cuir doublé de peau de mouton qui l'enveloppait entièrement. En dessous, elle portait un short en jean effrangé style *seventies*, ultracourt, et une paire de bottes blanches, montant jusqu'aux genoux, qui avaient l'air d'être en plastique.

Elle soupira en appuyant tout naturellement sa tête sur l'épaule de sa « bookeuse », une fille d'une trentaine d'années aux cheveux filasse, assez quelconque, vêtue d'un jean et d'un col roulé noir.

— Nul, le casting Beauty-Cream, gémit la fille longiligne dans un français approximatif avec un fort accent anglais. Je suis poireauté deux heures pour tomber sur un *asshole*[9] que le seul préoccupation était de me sauter. Je l'ai envoyé chier et je foutu le camp. Tu as autre chose pour moi ?

Son interlocutrice se mit à taper fébrilement sur son ordinateur.

— Il y a Peter Stromberg qui prépare un *shooting*[10] pour le *Vogue* américain. Tu n'as qu'à faire un tour à son studio.

— Encore un *go-see*[11], soupira la fille. Bon, si c'est tout ce que tu as, je vais y aller...

Autour de l'immense table ronde qui occupait toute la pièce, huit autres « bookeurs », hommes et femmes, s'activaient devant des écrans d'ordinateurs, sans prêter d'attention particulière au court dialogue qui venait de se dérouler près d'eux. La grande fille blonde quitta paresseusement la pièce, après avoir embrassé sa « bookeuse » sur la joue et fait un petit signe amical aux autres. En traversant le hall d'entrée, son regard bleu pâle s'alluma et s'attarda quelques instants, malgré elle, sur le grand type brun qui, flanqué d'un petit chauve, semblait attendre quelqu'un. Elle s'arrêta net devant lui et une petite moue se peignit sur ses lèvres, formant sur son visage diaphane une esquisse de sourire désabusé.

— Vous attendez qui ? demanda-t-elle sans s'embarrasser de formules de politesse.

— Fabienne Péroni, répondit Boris en plongeant ses yeux noirs dans ceux de la fille.

— C'est le boss... Enfin, la directrice.

— Je sais.

La fille s'enhardit. Rapidement, mais assez peu discrètement, son regard effectua un rapide aller et retour, examinant Boris de haut en bas.

— Vous êtes photographe ? demanda-t-elle.

Corentin resta évasif :

— À vrai dire, c'est surtout une de vos collègues qui m'intéresse : Iliana Valevna. Vous la connaissez ?

— Non, dit la fille en secouant la tête.

Elle fouilla dans la grande sacoche qui pendait sur son épaule et en sortit un de ces grands bostols illustrés que Boris commençait à connaître. Son sourire se dessina plus nettement quand elle le lui tendit.

— Tiens, dit-elle en le tutoyant d'un seul coup : je te file mon composite. Je suis pas trop hyperbookée, dans le moment.

— Merci, fit Corentin en s'emparant du carton.

La grande blonde le lui reprit aussitôt pour y écrire quelque chose et le lui rendit :

— Je t'ai mis mon portable, comme ça, tu peux m'appeler direct, OK ? Moi, c'est Jenny.

— Moi, c'est Boris, fit Boris avec un sourire plein de promesses... qu'il ne tiendrait peut-être pas.

La fille sortit, non sans lui avoir adressé un ultime clin d'œil.

— Est-ce que je peux me permettre de te rappeler qu'on est là pour travailler, râla Aimé Brichot.

— Dis donc, Mémé, protesta Boris, je ne lui ai rien demandé, moi, à cette fille. C'est elle qui...

— Ah, vous êtes là, l'interrompit une femme brune d'une quarantaine d'années en apparaissant brusquement. Fabienne Péroni, ajouta-t-elle en tendant la main aux deux hommes, qui se présentèrent à leur tour. Je suis la directrice de l'agence Top Class. Patricia Villedieu, de *People Mag*, m'a annoncé votre visite. Venez dans mon bureau, on sera plus tranquilles.

Ils la suivirent dans une pièce assez froide, dont le seul beau meuble était un magnifique bureau Empire rappelant celui de Charlie Badolini. Le reste n'était que secrétaires métalliques à tiroirs et classeurs empilés sur des étagères. Quant aux murs, ils étaient, comme ceux de la salle de *booking*, recouverts des composites des mannequins de l'agence.

Boris et Aimé prirent place dans deux fauteuils métalliques assez inconfortables.

Fabienne Péroni se laissa tomber dans le sien en secouant son épaisse masse de cheveux noirs et en déboutonnant la veste de son tailleur sombre. En dessous, elle portait un petit haut en soie noire, d'où débordait une poitrine aussi voluptueuse que volumineuse. Elle croisa les jambes en tirant un peu sur sa jupe, et Boris, en connaisseur, identifia le froissement caractéristique des bas de soie.

D'instinct, Fabienne Péroni se tourna vers lui. Son teint légèrement hâlé trahissait ses origines méditerranéennes, et son sourire gourmand laissait deviner un tempérament brûlant : la femme mûre dans toute sa splendeur. Corentin ne put s'empêcher de se demander furtivement si cette gourmandise sexuelle qu'il décelait chez la directrice de l'agence Top Class s'appliquait uniquement aux hommes... ou aussi à ses jeunes et ravissantes « mannequines ».

Fabienne Péroni l'arracha à cette réflexion oiseuse en attaquant :

— Patricia m'a dit que vous enquêtiez sur la disparition d'Iliana Valevna. J'imagine que Patricia, qui connaît ces filles presque aussi bien que moi, vous a dit qu'il y avait de fortes chances pour qu'Iliana se soit laissée séduire et enlever par un fiancé de passage. Un fiancé riche, de préférence.

— C'est ce qu'elle a suggéré, en effet, admit Boris.

— C'est aussi mon avis. Et même, une quasi-certitude. C'est pourquoi je n'ai pas prévenu la police, au cas où vous vous poseriez la question.

— Nous nous la sommes posée, en effet, intervint Brichot.

Fabienne Péroni haussa les épaules, dans un geste qui faillit faire jaillir ses seins du petit bustier qui les contenait à peine.

— Vous savez, dans ce milieu, ce genre de disparition est malheureusement assez fréquent. Les filles réapparaissent toujours la bouche en cœur, au bout de quelques jours, ou de quelques semaines. Je les engueule un bon coup et tout rentre dans l'ordre. Jusqu'à la prochaine fois. Pour ne rien vous cacher, je suis furieuse après Iliana : ça fait trois semaines qu'elle a disparu, sans un mot d'explication, sans un coup de fil. Le dernier *shooting*

qu'elle a fait pour nous était justement les pages mode du numéro de *People Mag* qui vient de sortir. C'était il y a trois semaines exactement. Depuis, plus de nouvelles. Je vous jure qu'elle va m'entendre !

Corentin et Brichot échangèrent un regard entendu.

La directrice de l'agence Top Class s'appuya à son bureau et se pencha vers Boris en bombant le torse, faisant ressortir un peu plus sa poitrine. Corentin crut que, cette fois, les seins de Fabienne Péroni allaient bel et bien lui sauter à la figure.

— Vous savez, dit-elle, ces filles, surtout celles qui viennent des pays de l'Est, sont presque toutes issues de milieux très pauvres. Elles n'ont connu que la misère. Alors, il suffit qu'un playboy friqué leur agite sous le nez sa Porsche et son pognon, et elles perdent la tête. En plus, ce sont des gamines. Ce qui n'empêche que côté cul – pardonnez-moi l'expression –, elles n'ont pas froid aux yeux. Parce que dans leur pays, elles ont commencé de bonne heure et qu'elles en ont vu ensuite de toutes les couleurs, si je puis dire. Et comme, pour tout arranger, elles ont peu, pour ne pas dire aucune d'éducation vous imaginez...

— J'imagine, en effet... fit Aimé Brichot avec un frisson en pensant à Rose et Colette, ses jumelles, qui venaient d'avoir douze ans. Iliana est estonienne, d'après nos renseignements...

— Oui. Nous avons organisé un *casting* là-bas, à Tallin. C'est comme ça que je l'ai recrutée. Toutes les agences font ça, depuis quelques années, dans toutes les républiques ex-soviétiques. Depuis, en fait, qu'on s'est aperçu que les pays de l'Est, auparavant difficiles d'accès, constituaient un vivier de filles superbes encore inexploité. Un véritable filon.

— Et ça se passe comment, enchaîna Boris, une fois que vous les avez recrutées ?

— On leur paye le billet d'avion après avoir facilité leurs démarches pour obtenir un visa de sortie, on les accueille à Roissy et on les loge, à trois ou quatre, dans des appartements que possède l'agence. On leur fait faire des tests photos et un composite, puis on les envoie sur leurs premiers *castings*. Dès qu'elles commencent à travailler, le pourcentage que prend l'agence sur leurs cachets nous permet de rentrer dans nos frais... et beaucoup plus, si la fille est sérieuse. En ce qui concerne Iliana, je suis d'autant plus furieuse de son escapade qu'elle commençait à vraiment bien marcher. Vous savez qu'en dehors de ces photos pour *People Mag*, elle avait déjà fait deux couvertures de magazines ? Depuis, on n'arrête pas de me la demander. Quel gâchis...

Corentin réfléchit un court instant avant de demander :

— Vous pensez que les... colocataires d'Iliana pourraient savoir quelque chose ?

Fabienne Péroni eut un sourire évasif :

— J'en doute... Je leur ai déjà posé la question et elles m'ont dit qu'elles

ne connaissaient rien de sa vie, mais, après tout, on ne sait jamais...

Elle se leva, contourna son bureau et s'y assit, juste devant Boris. Dans le mouvement, sa jupe noire se releva et l'attache d'un porte-jarretelles noir apparut, confirmant les soupçons de Corentin : Fabienne Péroni portait effectivement des bas de soie.

Des bas au-delà desquels il eut également le temps d'apercevoir la chair élastique et ferme de deux cuisses rondes et hâlées, d'une fermeté et d'un soyeux qui avaient de quoi agir comme un aimant sur la main d'un honnête homme.

Et même d'un moins honnête.

— On ne sait jamais... répéta-t-elle. Avec un homme comme vous... Peut-être que votre charme agira et qu'elles seront plus enclines aux confidences.

— Espérons... fit Boris sans relever ce compliment tout ce qu'il y avait de plus direct.

— Je vais vous donner l'adresse, conclut Fabienne Péroni en se retournant et en se penchant sur son bureau pour griffonner quelque chose sur une feuille de bloc. Tout en faisant saillir – volontairement, à n'en pas douter – sa croupe ronde et nerveuse sous le nez de Corentin.

Elle lui tendit la feuille en se collant à lui avec un sourire carnassier.

— Et si vous avez besoin d'autre chose, n'hésitez surtout pas à revenir me voir. Je suis à votre disposition... Entièrement à votre disposition.

— Dis donc, fit Aimé Brichot quand ils se retrouvèrent boulevard de Courcelles, face au parc Monceau, devant les locaux de l'agence Top Class, « on » a eu chaud. J'ai l'impression que si je n'avais pas été là, elle t'aurait sauté dessus !

— Heureusement que tu étais là pour sauvegarder ma vertu, Mémé ! rigola Boris.

Il reprit son sérieux pour enchaîner :

— Tu as entendu comme moi, Mémé : ça fait trois semaines qu'Iliana Valevna a disparu ! Autrement dit, Fabienne Péroni vient de nous confirmer ce que nous soupçonnions depuis notre visite à *People Mag* : Iliana Valevna s'est volatilisée juste après avoir fait des photos pour ce magazine.

— Il s'agit peut-être d'une simple coïncidence, suggéra Aimé en triturant la pointe de sa moustache.

Corentin lui asséna une claque sur l'épaule :

— Allons, Mémé ! Tu sais aussi bien que moi que ce genre de coïncidences n'existe pas.

Il ajouta pensivement, après un silence :

— Ce que je voudrais bien savoir, c'est ce qui s'est passé pendant ces trois semaines. C'est-à-dire entre le moment où elle s'est évanouie dans la nature et celui où elle a ressurgi... à l'état de cadavre.

CHAPITRE V



Gianni Silverini cessa de regarder, par la baie vitrée, la mer déchaînée qui, en ce mois de janvier, battait furieusement les côtes italiennes, non loin de la frontière française. Il s’avança vers le feu de bois qui crépitait dans l’immense cheminée en pierre et, tendant ses mains vers les flammes, les frotta l’une contre l’autre. Pendant un long moment, il se laissa hypnotiser par le feu énorme qui dansait sous ses yeux, en pensant qu’une bonne flambée, quand il faisait si froid dehors, était sans aucun doute l’une des choses les plus agréables qui soient.

Mais pas tout à fait aussi agréable, néanmoins, que le corps souple, lisse et ferme d’une fille de vingt ans, faite comme une déesse, avec de très longues jambes et un visage d’ange.

Une de ces filles qui défilent sur les podiums, qui font les pages mode et les couvertures des magazines... Une de ces créatures inaccessibles dont rêvent secrètement la plupart des hommes.

Mais que, contrairement à eux, lui, Gianni Silverini, l’un des rois italiens des pâtes alimentaires industrielles, avait les moyens de s’offrir.

Car c’était bien une question de moyens, quand on avait, comme lui, dépassé la cinquantaine depuis un bon moment, qu’on perdait ses cheveux, qu’on avait un ventre de grand bûfeur de spaghettis devant l’Éternel, qu’on

était court sur pattes et qu'on avait un physique de petit comptable à long nez, affligé, en outre, d'une sorte d'acné quasi permanent.

C'était bien son argent – ou, plus exactement, son immense fortune – qui lui avait permis de prendre dans ses filets – à défaut de séduire, mais il ne désespérait pas d'y arriver – une fille qu'il avait vue dans un magazine et dont il était tombé fou, par photos interposées.

Une créature de rêve dont, grâce aux bons soins d'un intermédiaire, il avait fait la connaissance.

Il avait fallu payer l'intermédiaire à prix d'or, mais pas la fille. Elle, elle était venue à lui de son plein gré, dans l'espoir de se trouver un riche protecteur, voire un mari, qui, même en cas de divorce, lui assurerait une vie confortable jusqu'à la fin de ses jours.

Évidemment, Silverini n'était pas dupe : la fille risquait de lui coûter, à la longue, beaucoup plus cher que vingt call-girls de luxe. Mais l'essentiel était qu'en ne la payant pas directement, il assouvissait son fantasme obsessionnel et réalisait son plus grand rêve : avoir dans sa vie une « couverture de magazine » qui n'était attirée que par lui.

C'est-à-dire, en fait, par son argent, bien sûr.

Mais son argent et lui, c'était la même chose, après tout.

Bref, Gianni Silverini, prince de la pâte italienne, avait toutes les raisons d'être heureux et content de lui.

Ou plutôt, il aurait eu toutes les raisons de l'être, si un petit grain de sable n'était pas venu gripper cette merveilleuse mécanique.

La fille, justement.

La créature de rêve en question s'appelait Raissa Chanine. Elle était géorgienne (comme Staline, avait songé Silverini, amusé par ce détail), mais elle était surtout la plus belle fille qu'il ait jamais vue de toute sa vie. Et pourtant, à force de sponsoriser, à la télé italienne, des émissions de variétés systématiquement animées par des bombes sexuelles, il en avait vu, Gianni Silverini des filles sublimes. Il avait même obtenu les faveurs de quelques-unes d'entre elles, qui, apprenant qu'il « pesait » près de dix milliards d'euros, l'avaient trouvé tout simplement irrésistible.

Mais Raissa, c'était autre chose. Des jambes interminables, des seins en forme d'obus, à la fois soyeux et durs comme de l'acier, des pommettes quasiment asiatiques, des yeux sombres et flamboyants, légèrement étirés en amande, une bouche aux lèvres charnues... et de longs cheveux noirs et raides qui lui descendaient jusqu'à la moitié du dos... Elle tenait à la fois du cheval sauvage et du guépard. D'ailleurs, il émanait d'elle une fierté, un orgueil qui transpirait, non seulement dans son regard, mais dans ses moindres gestes. Une sorte de reine sans royaume...

Ça aussi, ça l'avait séduit, Gianni Silverini.

Mais à présent, il se disait que c'était ça, justement, qui aurait dû éveiller sa méfiance.

Parce que si, dès le début, il avait soupçonné son caractère infernal, il aurait peut-être pu en quelque sorte « refuser la marchandise » et exiger une autre fille à la place.

Et il n'aurait pas été obligé de se livrer à ce qu'il était en train de faire en ce moment même.

La torturer pour la faire revenir à de meilleurs sentiments à son égard. Pour la rendre plus docile.

Mais c'était de sa faute à elle, après tout. C'était elle qui, alors que lui-même s'était montré délicat, plein d'attentions, la couvrant de cadeaux, cédant à tous ses caprices, avait pourtant, et sans explications, refusé de satisfaire à son petit fantasme.

Oh, bien sûr, elle s'était donnée à lui. Sans réel enthousiasme, mais enfin, elle l'avait laissé lui faire l'amour, et même la prendre par où il voulait.

Mais elle avait refusé tout net de faire la seule chose qui l'excitait vraiment.

Se masturber devant lui.

Et tout ça, pour des raisons aussi obscures que stupides de « dignité et d'amour-propre », et Dieu sait encore quelle ânerie du même genre.

Et ça, c'était, ni plus ni moins, qu'une « rupture de contrat unilatérale », comme on disait dans le milieu des affaires.

Le genre d'attitude que, dans n'importe quel business, on ne pardonne pas.

Et Gianni Silverini, humilié et blessé dans son orgueil de mâle, n'avait pas pardonné.

Il se détourna lentement du feu de bois et se dirigea à nouveau vers les immenses baies vitrées du salon où il se trouvait, l'un parmi beaucoup d'autres de son immense *palazzo*, situé en haut d'une falaise et surplombant la mer Ligurienne, cette partie de la Méditerranée séparant l'Italie de la Corse.

Derrière les vitres s'étendait une gigantesque terrasse dominant la mer, quelque part entre Vintimille et San Remo, non loin de la frontière française.

La plus grande partie de cette terrasse était occupée par une piscine, présentement recouverte par le volet roulant qui, en hiver, l'empêchait de se remplir de feuilles mortes, de terre et autres déchets apportés par le vent.

Et Raissa Chanine se trouvait juste devant cette piscine.

La jeune Géorgienne était attachée, entièrement nue, sur une simple chaise de cuisine.

Face à la vitre coulissante, à travers laquelle Gianni Silverini ne perdait rien de son regard suppliant et de la grimace de souffrance qui défigurait son

visage admirable.

Raissa Chanine souffrait du froid, bien sûr. On avait beau être en Italie, on était quand même dans le Nord. Et en ce mois de janvier, malgré une certaine douceur apportée par la mer, il ne faisait pas plus de un ou deux degrés.

Et ça faisait bien trois heures qu'elle était là, son corps magnifique et dénudé exposé aux morsures d'un vent glacial.

Mais il n'y avait pas que le froid qui lui faisait mal.

Il y avait aussi les pinces à linge qui enserraient les pointes de ses seins. Et celles qui, entre ses jambes maintenues écartées par les liens, pinçaient violemment les lèvres de son sexe.

Toutes les vingt minutes, environ, Luciano et Roberto, les deux hommes à tout faire de Silverini, venaient enlever d'un coup sec les pinces à linge. Alors, le sang refluant brutalement dans les parties rendues exsangues provoquait une douleur insupportable qui faisait hurler la jeune femme.

Luciano et Roberto attendaient quelques minutes, puis remettaient les pinces à linge en place.

Et ainsi de suite, depuis trois heures.

Évidemment, les deux garçons avaient voulu s'amuser un peu avec Raissa. Une fille aussi belle... c'était bien normal, et Gianni Silverini les comprenait. Mais il le leur avait formellement interdit.

Raissa était à lui, et à personne d'autre.

En tout cas, il aurait bien voulu qu'elle soit à lui.

Entièrement à lui.

Malheureusement, malgré les souffrances qu'elle subissait avec un courage qui forçait son admiration, elle refusait toujours de céder à sa « petite » exigence.

À travers la baie vitrée, Gianni Silverini fit signe aux deux garçons de passer à l'étape suivante.

La piscine.

Depuis son salon bien chauffé, il vit Roberto actionner le volet roulant qui recouvrait la surface de l'eau, pendant que Luciano détachait Raissa de sa chaise, tout en lui laissant les chevilles et les poignets solidement entravés. Sans un mot, comme on jette un paquet dans un coin, il balança la fille dans le bassin non chauffé en hiver, où la température de l'eau devait avoisiner les quatre ou cinq degrés.

Gianni Silverini la vit s'agiter de mouvements convulsifs pour essayer de se maintenir à la surface. Sa bouche émergeait à peine, et elle aspirait tout l'air qu'elle pouvait, goulûment, désespérément.

Un instant plus tard, le volet roulant, actionné dans l'autre sens par Roberto, vint heurter le sommet de son crâne et l'enfonça sous l'eau en se

refermant au-dessus d'elle.

Il n'y avait pas le moindre espace entre la surface de l'eau et le volet métallique, Silverini le savait.

Là-bas, Raissa avait donc commencé à s'asphyxier.

Et l'eau glacée allait l'engourdir et accélérer le processus.

De loin, les deux hommes guettèrent un ordre de leur patron. Lequel, au bout d'une minute environ, leur fit un petit signe de tête.

Le volet métallique s'écarta et le visage de Raissa, convulsionné de terreur et de souffrance, réapparut à la surface.

Silverini la laissa respirer quelques instants, puis, d'un nouveau signe de tête, ordonna aux deux hommes de réitérer la manœuvre.

À la troisième fois, Silverini écarta la baie vitrée et s'approcha du bord de la piscine.

— Alors, fit-il, tu as changé d'avis ? Tu es d'accord pour faire ce que je te demande ?

Tout en continuant à s'agiter désespérément dans ses liens pour maintenir sa bouche hors de l'eau, Raissa eut une grimace qui exprimait à la fois la terreur, la souffrance et la haine.

Une haine dirigée contre lui, Gianni Silverini. Si palpable qu'il pouvait la sentir.

— Non ! réussit-elle à articuler. Jamais !

Silverini poussa un soupir accablé et se dirigea vers la villa, non sans avoir fait signe à Luciano et Roberto de continuer le traitement.

Écœuré, il traversa le salon au feu de bois et alla s'allonger sur son lit. Non pour dormir – il savait bien qu'il n'y arriverait pas –, mais pour oublier.

Dix minutes plus tard, Luciano fit irruption dans la chambre de son patron. Il avait l'air affolé.

— Boss, fit-il, il y a un pépin. La fille s'est noyée.

— Quoi ? fit Silverini en bondissant de son lit.

Il traversa la villa en courant et se précipita vers la piscine.

Là, sa mâchoire se décrocha en découvrant le spectacle.

Le corps de Raissa Chanine était bien visible, reposant au fond du bassin.

Parfaitement immobile.

— Qu'est-ce que vous attendez, *stronzos* [12] ! Allez la récupérer ! Vite !

Les deux hommes plongèrent et remontèrent le corps de Raissa, qu'ils étendirent sur le bord du bassin. Silverini s'agenouilla auprès d'elle et lui tâta successivement le pouls et la jugulaire.

Rien. Pas le moindre battement. Il essaya le bouche-à-bouche, sans plus de résultat. Il dut finalement se rendre à l'évidence. Raissa était morte.

Il resta prostré quelques instants à côté d'elle, avant de reprendre le contrôle de lui-même. Il se releva et engueula sévèrement Luciano et Roberto, qui baissèrent la tête comme des gosses pris en faute. Enfin, il eut un geste las en désignant le corps de la jeune femme.

Ce corps qui lui avait inspiré le plus fou des désirs et qui, à présent, n'était plus qu'une enveloppe de chair sans vie.

Et sans intérêt.

— Débarrassez-vous-en, soupira-t-il d'un ton las.

— Comment, boss ? demanda Luciano d'une voix timide.

Silverini haussa les épaules :

— Je ne veux pas le savoir. Démerdez-vous. C'est vous qui l'avez tuée, c'est votre problème. Mais tâchez au moins de faire ça proprement.

CHAPITRE VI



Quand la porte de l'appartement s'ouvrit, au troisième étage de l'immeuble de la rue de Tocqueville, Boris Corentin se dit qu'il avait été bien inspiré de laisser Aimé au bistrot du coin.

La fille qu'il avait devant lui l'aurait fait rougir jusqu'aux oreilles.

Comme celle qu'il avait croisée à l'agence Top Class, elle devait mesurer un bon mètre quatre-vingts. Mais à la différence de l'autre, elle était brune aux yeux noisette, avec un casque de cheveux courts et bouclés. Et surtout, il y avait un petit détail qui n'aurait pas échappé aux plus distraits.

Elle n'était vêtue que d'une serviette de bain, qu'elle avait sans doute enroulée à la hâte autour de son corps en entendant le coup de sonnette de Boris. Et qui ne cachait qu'à moitié une paire de seins fabuleux, volumineux comme des pamplemousses, qui semblaient capables de soutenir la serviette à eux tout seuls.

— Bonjour, fit Boris en allumant son sourire le plus éclatant. Désolé de vous avoir, apparemment, sortie de la douche. Je suis le commandant de police Boris Corentin et c'est Fabienne Péroni qui m'envoie. Vous seriez gentille de m'accorder cinq minutes. C'est à propos de votre amie Iliana Valevna.

Il s'attendait vaguement à ce que la fille fasse une tête de circonstance à

l'évocation de la disparue. À son grand étonnement, elle lui adressa un magnifique sourire et l'invita presque joyeusement à entrer.

Visiblement, on ne se levait pas à l'aube, chez les futures top-models. Il était dix heures du matin et dans l'appartement, on commençait à peine à s'agiter. De la cuisine provenaient des bruits de tasses et une odeur de café, ainsi qu'une autre, beaucoup plus insistante.

— Ça sent quoi ? fit Boris en fronçant le nez.

— Le riz qui cuire, fit la grande brune en riant, avec un fort accent russe. C'est Milena qui mange casserole pleine tous les matins. Ça et rien d'autre.

— Et vous, au fait, vous vous appelez comment ?

— Ivana.

— Vous êtes russe ?

— *Da*. *Se* commence apprendre français : il y a deux ans je suis ici.

Elle avait encore quelques progrès à faire, songea Boris en la regardant s'asseoir négligemment sur un gros carton ouvert, posé au milieu de ce qui servait de salon. Le carton contenait des vêtements et des objets hétéroclites. Tout autour, le désordre était effrayant. Un véritable capharnaüm, composé principalement d'autres cartons, ouverts ou non, avec des étiquettes postales et des cachets des pays de l'Est. Le canapé et les deux fauteuils étaient recouverts de vêtements qui semblaient avoir été jetés là par les filles avant d'aller dormir. Il y avait des assiettes sales posées à même le tapis chiffonné, des sous-tasses faisant office de cendrier d'où débordaient les mégots écrasés. Des soutien-gorges pendaient sur les abat-jour, des petites culottes séchaient sur les radiateurs...

L'appartement sentait un mélange de tabac froid, de parfum, de café et de cuisine de la veille, mélangée à celle du riz en train de cuire.

Boris s'installa comme il put en face d'Ivana, sur un autre carton.

— Excusez-moi, fit la jeune Russe, je continue à me maquiller pendant nous parlons, si ça ne vous dérange pas.

— Je vous en prie.

Elle se pencha pour ramasser par terre sa trousse de maquillage. Dans le mouvement, sa serviette se dénoua et elle la rattrapa de justesse. Non sans que Boris ait profité au passage d'une vue imprenable sur ses seins laiteux, lourds mais fermes, agrémentés de larges aréoles brunes.

Quand Ivana leva un bras pour porter le pinceau de fard à son visage, dont les pommettes saillantes suggéraient une ascendance mongole, Corentin remarqua qu'elle avait un gros grain de beauté sous le bras gauche, à la naissance de son aisselle impeccablement épilée. Détail qu'il trouva particulièrement émoustillant.

Il secoua la tête et s'efforça de se concentrer sur le motif de sa visite.

— Iliana Valevna habitait bien ici, avec vous ?

Ivana, qui venait d'empoigner son bâton de rouge, était en train d'en passer la pointe sur ses lèvres charnues et retroussées, avec une application et une lenteur sensuelles. Aucun homme – et surtout pas Boris Corentin – n'aurait pu être insensible à l'image évoquée par cette forme oblongue caressant cette bouche pulpeuse, comme aurait pu le faire un membre masculin en pleine érection.

— Elle habite toujours ici, fit Ivana sans le regarder, et sans paraître s'apercevoir de son trouble. Avec moi, Milena et Tatiana.

Elle ajouta avec un sourire :

— Tatiana dort encore. Vous la verrez peut-être tout à l'heure.

— Et ça ne vous inquiète pas, poursuivit Corentin, qu'Iliana ait disparu depuis trois semaines ?

Ivana haussa ses magnifiques épaules rondes et dénudées.

— Pas disparu. Elle partie, c'est tout. On voyage beaucoup, dans ce métier.

— Mais vous étiez très amie avec elle, non ? Elle ne vous a rien dit ?

— Très amie ? Un peu, oui, forcément, puisque nous habitons ensemble. Mais un jour, une s'en va, une autre arrive, et ça continue. Peut-être, prochaine fois, moi, je partirai aussi.

Boris se pencha en avant, sans avoir prémédité d'apercevoir ce qu'il voyait à présent, sous la serviette d'Ivana qui venait machinalement d'écarter les jambes : la forêt sombre et touffue qui envahissait le bas de son ventre.

Au creux du sien, une boule de chaleur se forma et il se dépêcha de reprendre le fil de la conversation :

— Essayez quand même de vous souvenir : Iliana ne vous a pas fait une confidence, à propos, je ne sais pas, moi, d'un... d'un ami qui s'appêtait à l'emmener en voyage, par exemple ?

Ivana avait terminé sa séance de maquillage. Un maquillage léger, comme en utilisent les mannequins pour se rendre à un *casting*. Leur façon à elles d'être « en civil », en quelque sorte.

Elle se pencha vers Boris avec un sourire énigmatique.

— Je ne pas être meilleure amie d'Iliana... Milena. Je lui demander, si vous voulez.

— Je veux bien, oui.

— Milena ! cria Ivana en ajoutant quelque chose en russe.

L'adepte du riz au petit déjeuner sortit de la cuisine et s'avança vers eux avec une expression interrogative sur le visage. Elle était aussi belle qu'Ivana, en version blonde aux yeux bleus, avec d'aussi longues jambes, mais moins de poitrine. Boris put s'en rendre compte facilement, vu qu'elle ne portait qu'un soutien-gorge et une culotte minuscule.

Ivana lui posa une question en russe, à laquelle Milena répondit dans la même langue. Tout en s'asseyant par terre, jambes allongées et écartées, devant Boris.

— Iliana lui a dit qu'elle ne pas continuer longtemps à faire photo, traduisit Ivana.

— À bon ? C'est curieux, pour quelqu'un qui vient à peine de débiter. Et pourquoi ça ?

Nouvelle question en russe. Nouvelle réponse dans la même langue, nouvelle traduction.

— Elle rencontré homme très riche. Bientôt l'épouser.

Les yeux des deux filles brillaient d'excitation à cette idée. Et aussi – Boris en eut la très nette impression – d'envie.

— Et aucune de vous deux ne connaît le nom de cet homme ? insista-t-il.

Les deux filles répondirent sans hésiter par la négative.

Boris eut une inspiration :

— Et votre troisième colocataire ? Celle qui dort encore ?

— Tatiana ?

— C'est ça. On pourrait peut-être la réveiller pour lui poser la question...

Ivana et Milena échangèrent encore quelques mots en russe. Boris eut l'impression qu'elles hésitaient à déranger leur copine.

Soudain, des bruits de pas se firent entendre dans une pièce voisine.

— Ah, justement, fit Ivana... Pas besoin la réveiller. Elle arrive, je crois.

La porte d'une des chambres s'ouvrit à cet instant précis.

Et Boris eut l'impression que ses yeux lui sortaient de la tête.

Une créature encore plus belle que les deux autres s'appuyait négligemment au chambranle de la porte, posant sur le trio un regard indifférent. Elle devait avoir dix-neuf ou vingt ans, sa peau était légèrement hâlée, comme si elle avait du sang arabe ; une épaisse masse de cheveux noirs cascadaient en désordre sur ses épaules larges...

Et elle était entièrement nue.

Entre son ventre dur et plat et ses jambes interminables et fuselées, un pubis intégralement rasé laissait apparaître les pétales nacrés de sa fleur secrète. Ses seins, voluptueux et sombres, dardaient en direction de Boris des pointes longues et dures comme des crayons, au centre d'aréoles si larges qu'on aurait à peine pu les recouvrir du plat de la main.

Ses yeux verts s'agrémentaient de reflets d'or, ses pommettes saillaient légèrement, et son nez imperceptiblement dévié, loin de l'enlaidir, ajoutait encore à sa beauté. Quant à sa bouche, Boris ne se souvenait pas d'en avoir déjà vu de pareilles : immense, lui mangeant le bas du visage, avec des lèvres évoquant les femmes africaines et une moue naturelle, lui dessinant un sourire

perpétuel.

En apercevant Boris, Tatiana ne chercha nullement à dissimuler sa nudité. Son regard se détourna de Corentin comme s'il n'existait pas, et elle échangea quelques phrases en russe avec les deux autres, sur un ton parfaitement détaché.

— Tatiana, elle est couchée tard, traduisit Ivana. Elle passé la soirée dans nouvel club de nuit.

— En tout cas, ne put s'empêcher de dire Boris, ma présence n'a pas l'air de la gêner.

Ivana eut un petit rire :

— Non, pas du tout. Pour elle, nudité chose naturelle. Elle toujours dire : « je suis née comme ça, alors... »

— À mon avis, remarqua Corentin, elle n'est pourtant pas tout à fait née comme ça. Mais bon... Vous voulez bien lui demander si elle sait quelque chose, pour Iliana ?

Ivana traduisit sa question... et la réponse de Tatiana.

— Elle dit qu'elle sait pas pour Iliana, mais que Iliana a la chance si elle trouvé riche mari. Parce que Tatiana, elle passé soirée avec pauvre ringard qui voulut juste la baiser.

Bois comprenait parfaitement le « pauvre ringard » en question, mais s'abstint de tout commentaire. Quant à la remarque de Tatiana sur le fait qu'Iliana avait « la chance », il ne releva pas non plus. Inutile de révéler aux trois colocataires de cette pauvre fille qu'elle était morte, et de les paniquer inutilement.

Quoique... Il se demanda si elles auraient paniqué. Si, même, elles auraient éprouvé un véritable chagrin, tant elles semblaient indifférentes à tout.

À tout, sauf à l'argent et à la perspective de se faire épouser par un homme riche.

Un vague dégoût l'envahit soudain.

Il décida de lever le camp, certain qu'il ne tirerait rien de plus de ces trois créatures de rêve au cœur et au cerveau en forme de tiroir-caisse.

Et qui, malgré leur jeunesse et leur beauté, dégageaient un vague parfum de faisandé.

Il prit congé en les prévenant qu'il aurait peut-être encore besoin d'elles.

À l'instant où la porte d'entrée se refermait derrière lui, il entendit, à l'autre bout de l'appartement, Milena et Tatiana échanger quelques mots en français. Rien de passionnant. Le genre : « Qu'est-ce qu'il lui veut, ce type, à Iliana ? » Mais c'était au moins révélateur d'une chose : ces deux-là lui avaient menti en prétendant ne pas comprendre un mot de ce qu'il disait. Rien de gravissime en soi. Et puis, c'était peut-être simplement une manière de se

protéger.

N'empêche que... il ne les « sentait » pas, ces filles.

Espérant trouver ailleurs des éléments plus encourageants, Boris composa sur son portable le numéro d'Aimé Brichot.

— Dis-moi, Mémé, demanda-t-il, rien de neuf pour ce qui concerne Iliana Valevna, la morte de l'autoroute de Normandie ?

— Rien du tout, fit Aimé à l'autre bout du fil. Le noir absolu. Les collègues de Caen continuent à mener leur enquête et à rechercher d'éventuels témoins. Mais pour l'instant, rien. Même pas un routier en train de faire une pause sur cette aire de repos, et qui aurait vu des types arriver avec la fille.

— Merci, Mémé, fit Boris en raccrochant.

Il y avait des jours, comme ça...

CHAPITRE VII



Marc Legendre fit pivoter le fauteuil de son bureau pour se retrouver face à un « retour », une petite table latérale sur laquelle était posé son ordinateur personnel. Celui-ci était déjà allumé avec, sur l'écran, des alignements de cartes à jouer.

Un clic sur la souris, et un valet de cœur se superposa au dix de trèfle. Total : vingt. Une série d'autres clics, sur trois jeux simultanés au premier. Résultat : deux jeux « servis » à seize et dix-sept, un autre perdu à vingt-deux. La banque, enfin, symbolisée par une addition de cartes séparée des autres : roi de carreau, plus as de pique valant, au choix, un ou onze. Dans ce cas précis : onze, naturellement. Total : vingt et un. Black-jack [13] !

La banque gagnait une fois de plus. Les quatre joueurs virtuels avaient perdu.

Marc Legendre repoussa la souris avec un grognement exaspéré et tâcha de se concentrer sur le gros morceau de la journée : l'examen d'une étude de marché, en prévision du lancement par le groupe People Press d'un nouvel hebdo : un masculin.

Ses yeux glissaient sur les pages de l'étude, sur les propositions et les statistiques, sur l'examen du marché potentiel, l'analyse et la définition du futur « produit » en fonction des attentes du « cœur de cible ».

Le « masculin » qui devient un succès, c'était le Graal après lequel couraient tous les groupes de presse français depuis la fin des années 1970. Les tentatives de lancement sur ce « segment » avaient été innombrables. Mais tous, hebdomadaires ou mensuels destinés spécifiquement aux hommes, avaient fini par se casser la figure, après des durées de vie allant de quelques semaines à quelques années.

Le style « cul-gadget-et-baignoire », inspiré de *Lui*, était devenu obsolète. Le créneau « abdos-en-béton, conseils-de-drague et fringues-branchées » n'intéressait que les ados attardés. Le registre « mode haut-de-gamme-et-hors-de-prix », style *Vogue Hommes*, ne concernait qu'une clientèle de businessmen trop étroite et n'ayant guère de temps à consacrer à la lecture des magazines...

Bref : tous les groupes de presse français cherchaient depuis vingt ans la formule magique, celle qui « ratisserait large » et « capterait » l'ensemble du lectorat masculin.

Le groupe People Press, à son tour, s'était lancé dans la course au Graal en commandant cette étude de marché à un cabinet spécialisé. Marc Legendre avait pris l'initiative du projet, qu'il considérait un peu comme son enfant.

Un « enfant » qui, s'il grandissait en beauté et atteignait les objectifs escomptés, lui rapporterait la considération de Hans Muller, le grand patron du groupe, et un paquet de stock-options qui lui assurerait des revenus respectables jusqu'à la fin de ses jours.

Parce que, dans l'état actuel des choses, Marc Legendre n'avait pas beaucoup de liquidités devant lui. Son salaire de vingt mille euros lui permettait de vivre confortablement, de payer le loyer de son six pièces dans le XVI^e, de rouler en BMW... Quant au reste, il le partageait entre les impôts et... le jeu.

Une passion que Legendre gardait aussi confidentielle que possible. Une passion inavouable, à en croire certains et, quoi qu'il en soit, extrêmement coûteuse.

Autant dire que son « masculin » avait tout intérêt à marcher.

Pourtant, et malgré l'importance de l'enjeu, Marc Legendre n'arrivait pas à se concentrer sur l'étude de marché qui s'étalait sur son bureau.

Et ce, pour la bonne raison qu'il avait devant les yeux en permanence un visage ovale aux pommettes saillantes, au nez droit, à la bouche sensuelle et aux yeux bleu clair, un bleu presque minéral, le tout enveloppé d'une masse de cheveux noirs.

Un visage qui s'accompagnait d'un corps de rêve, un corps voluptueux et sensuel, un corps sublime, ferme et – surtout – jeune. Un corps comme il avait longtemps cru que plus jamais ses mains d'homme de cinquante ans n'en caresseraient.

Un corps comme on en voyait dans les pages mode de *People Mag*.

Ce corps et ce visage, c'étaient ceux de Carola Kaditch, une jeune Hongroise que Greg Watkins, l'une des stars de la photo de mode, avait mitraillé sous tous les angles, quelques mois plus tôt pour *People Mag*, lors d'un *shooting* qui s'était déroulé sur les plages de Saint-Barthélémy, aux Caraïbes.

Cette fois-là, Marc Legendre avait décidé de s'offrir quelques jours de vacances et de rendre visite à l'équipe sur son lieu de travail.

À l'instant où ses yeux s'étaient posés sur Carola, vêtue seulement d'un minuscule maillot deux-pièces, le corps léché par les vagues tièdes, ç'avait été un feu d'artifice dans sa tête.

Un éblouissement.

Ce que d'autres auraient plus simplement appelé un coup de foudre.

Il n'avait pas seulement eu envie d'elle.

Il avait eu envie de l'épouser.

D'en faire la femme de sa vie, la mère de ses enfants, de lui donner le peu qu'il possédait ou posséderait, et beaucoup plus si possible...

En commençant bien sûr par divorcer de Janine, la fille de viticulteur alsacien qu'il avait épousée vingt-cinq ans plus tôt. Janine, qu'il ne touchait plus depuis des années, à qui il n'avait plus rien à dire... qui était devenue une étrangère morne et indifférente, vivant sous le même toit que lui.

Leur mariage était gris, terne, ennuyeux, sans espoir... Et lui, Marc Legendre, était devenu aussi gris, terne et ennuyeux que ce mariage.

Mais ce jour-là, sur cette plage de Saint-Barth, il s'était senti jeune, à nouveau, capable encore une fois de tous les exploits d'un jeune homme pour séduire une fille.

Une lumière avait dû s'allumer en lui, l'éclairant de l'intérieur. Car lorsque, transporté par une audace dont il ne se croyait pas capable le matin même, il avait invité Carola à dîner dans le meilleur restaurant de l'île, elle lui avait souri et avait accepté sans hésiter.

Le soir, à table, il avait su être charmant, brillant sans être prétentieux, attentif et tendre tout en restant viril, bref... irrésistible.

Et Carola, malgré leurs trente ans de différence d'âge, ne lui avait pas résisté.

La preuve : elle l'avait fait attendre huit jours avant de se donner à lui, ce qui témoignait bien que pour elle aussi, ce qu'elle entamait avec Marc Legendre était une véritable « histoire », et pas une de ces simples coucheries, « en copains », dont elle avait l'habitude.

Bien sûr, il n'avait pas échappé à la jeune Hongroise que Marc Legendre était le patron des services marketing du groupe People Press pour la France et que, financièrement, il représentait un avenir fait de sécurité et de confort.

Un avenir bourgeois, comme elle en rêvait depuis son adolescence pauvre

à Budapest. Une vie de femme respectable et aimée, sans photographes avec lesquels il faut être « gentille » pour qu'il vous « soignent » à l'image, une vie sans patrons d'agences de mannequins qui ne pensent qu'à vous sauter, une vie sans ces « Bobos » plus ou moins friqués qui vous tripotent aux *Bains* et vous promettent la lune en échange d'un week-end à Deauville...

Bien sûr, Marc Legendre représentait tout ça.

Mais, outre « tout ça », il était gentil, tendre... et il était vraiment amoureux d'elle, ça crevait les yeux.

Et c'était ça, plus encore que le reste, qui avait fait craquer Carola.

Au point qu'elle n'avait pas tardé à éprouver pour Marc Legendre un véritable sentiment... un sentiment qui, elle en était certaine, finirait par se transformer en amour.

Du côté du directeur marketing de People Press, c'était le conte de fées. Une histoire comme, à son âge, il n'aurait, en principe, plus jamais dû en vivre.

Un rab de bonheur que Dieu – ou le destin – avait décidé de lui accorder.

Un bonheur d'autant plus complet, d'autant plus extraordinaire, que dès sa première nuit avec Carola, il avait constaté que sa virilité avait retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse.

Une vigueur depuis longtemps enfuie, au point qu'il était devenu quasiment impuissant.

Et Carola l'avait instantanément – et miraculeusement – guéri !

Cette rencontre était décidément un miracle... dans tous les domaines !

Malheureusement, le destin avait choisi de se montrer à la fois généreux et cruel.

Ses dettes de jeu avaient rattrapé Marc Legendre et il s'était retrouvé avec une somme énorme – cinquante mille euros – à payer dans les quarante-huit heures.

Tous les joueurs savent que ce genre de dette, contrairement aux autres, ne souffre pas de retard de paiement.

Le seul moyen de s'en sortir avait été pour Legendre de recourir à son moyen habituel pour se procurer de grosses sommes...

C'est-à-dire de « vendre » un des futurs top-models ayant fait les pages mode de *People Mag* à l'un des hommes fortunés qu'il connaissait : un de ces hommes qui avaient en commun le fantasme du mannequin.

Et qui étaient prêts à payer des fortunes pour l'assouvir.

Justement, l'un des « clients » de Legendre le sollicitait avec une impatience grandissante.

Un certain Armando Ruiz.

Malheureusement, Legendre, lui, n'avait personne à lui fournir à ce moment-là.

Personne... à part Carola.

La mort dans l'âme, il s'était résigné à expliquer la situation et à proposer le marché à la jeune Hongroise. Qui l'avait accepté, par affection pour lui. Et parce que Marc Legendre lui avait juré qu'il ne s'agissait que d'une situation provisoire. Quelques semaines à peine. Après quoi, ils oublieraient cette parenthèse malheureuse, et tout rentrerait dans l'ordre...

La voix de Sylvie, sa secrétaire, tira Marc Legendre de sa rêverie mélancolique :

— M. Armando Ruiz est là, monsieur.

— Faites-le entrer.

La visite du playboy mexicain n'était pas une surprise. Marc Legendre l'attendait depuis qu'il s'était annoncé par un coup de téléphone, une heure plus tôt, à peine descendu de l'avion. Il avait exigé de voir Legendre immédiatement, sans se préoccuper de savoir si celui-ci était occupé ou pas.

Legendre n'avait pas fait de difficultés pour recevoir Armando. Surtout quand ce dernier lui avait dit qu'il avait eu un problème avec Carola. En refusant de préciser davantage.

Depuis, Legendre se rongait les sangs. Il n'avait bien sûr jamais dit à Armando Ruiz ce qu'il y avait entre lui et la jeune femme. L'autre se serait moqué de lui. De toute façon, ça ne le regardait pas.

N'empêche que Marc Legendre était sur le grill.

Il eut une sensation désagréable en voyant entrer le Mexicain dans son bureau : sûr de lui, comme toujours, avec des gestes, une démarche et une allure qui semblaient empruntés à un héros de western... mais aussi avec quelque chose d'à peine perceptible : comme un vague malaise qu'il n'aurait pas réussi à cacher tout à fait.

Legendre lui indiqua le fauteuil qui lui faisait face et Armando s'y laissa tomber, écartant les pans de sa pelisse de fourrure, sous laquelle il portait un costume d'alpaga blanc assez peu adapté au froid et à la grisaille parisienne de ce mois de janvier. Il croisa les jambes, exhibant une paire de bottes mexicaines en crocodile pointues.

— Comment allez-vous, cher ami ? lança-t-il sur un ton joyeux, mais qui semblait légèrement forcé.

— Bien, merci, fit sombrement Legendre sans lui poser la même question. Alors... quel est le problème, avec Carola ?

Armando eut un vague geste de la main, comme pour éloigner cette question gênante.

— Il faut que vous lui trouviez une remplaçante. J'ai absolument besoin

d'une autre fille d'ici vendredi prochain. Je suis venu exprès du Mexique pour la grande fête annuelle que donne le sultan du Baalharin dans son hôtel particulier du Champ-de-Mars, et je ne peux pas y aller seul. J'ai une réputation à soutenir, j'espère que vous me comprenez. Bien entendu, les conditions seront les mêmes que d'habitude. Mais je veux du haut de gamme. Une fille superbe. La grande classe, quoi. Que tous les autres en bavent, rien qu'en la voyant.

Legendre avait l'impression qu'Armando Ruiz parlait à toute vitesse, l'empêchant délibérément d'en placer une, pour retarder le moment où, inévitablement, il le questionnerait de nouveau concernant Carola.

Ce que Legendre, bien sûr, ne manqua pas de faire, sitôt que Ruiz s'arrêta pour respirer.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Carola ? fit-il comme s'il n'avait pas entendu un seul mot de ce que le Mexicain venait de dire.

Ruiz eut un rire bref, un peu gêné malgré tout.

— Quoi, Carola ? Qu'est-ce que vous avez avec Carola ? Vous êtes amoureux d'elle, ou quoi ?

En plaisantant, Ruiz était tombé pile. Legendre se sentit rougir et pria pour que l'autre ne le remarque pas.

En vain.

Le visage du playboy s'éclaira d'un sourire qui fit briller ses dents, sous sa fine moustache, et pointa un doigt vers Legendre.

— Ma parole ! dit-il, c'est pourtant vrai que vous êtes amoureux de cette fille ! Inutile de nier : on ne me la fait pas, à moi.

— Il ne s'agit pas de ça, se défendit maladroitement Legendre. Simplement, je me sens un peu... responsable de ce qui peut leur arriver, à ces filles. Alors répondez à ma question, je vous prie.

Armando Ruiz redevint sérieux.

— Bien. Vous l'aurez voulu. Mais vous allez le regretter : il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

— C'est à moi d'en juger, si vous permettez, lâcha Legendre, un peu plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu.

— Carola est morte, laissa tomber Armando Ruiz comme si cette information était à la fois banale et sans intérêt. Elle a commencé à me pourrir la vie et j'ai dû la corriger. Je n'avais pas l'intention de la tuer, mais il y a eu, disons... un accident. Rassurez-vous : on s'est débarrassé du corps et la police a classé l'affaire. Il faut dire que chez moi, la police est extrêmement... compréhensive. Pour peu qu'on y mette le prix, bien sûr. Ni vous ni moi n'avons rien à craindre.

Marc Legendre faisait des efforts désespérés pour empêcher les larmes de lui monter aux yeux. Mais ses mains, serrées l'une contre l'autre, tremblaient

de plus en plus fort et sa respiration devenait difficile. Il se leva brusquement et commença à marcher de long en large derrière son bureau, afin de déguiser son désespoir en simple nervosité.

La tactique fonctionna. Ruiz le crut plus embarrassé par la mort de Carola que rongé par le chagrin.

— Ne vous en faites pas, dit-il. Je vous dis que tout ça est réglé. Définitivement classé.

Au prix d'un effort surhumain, Marc Legendre retrouva le contrôle de lui-même et se réinstalla derrière son grand bureau de verre monté sur tubulures d'acier.

— Bien, dit-il en s'efforçant de maîtriser le léger tremblement de sa voix. Si vous me dites qu'il n'y a pas de problème, je vous fais confiance. De toute façon, je suis bien obligé n'est-ce pas ?

— Bravo, cher ami, rayonna Armando Ruiz, je n'en attendais pas moins de vous. Et maintenant, revenons à nos affaires. Vous avez quelqu'un à me proposer ?

— Oui, fit Marc Legendre après avoir réfléchi quelques instants.

— On fait comment, pour les... présentations ? Le même endroit que d'habitude ?

— Bien sûr.

Ruiz se leva et, sans prendre la peine de serrer la main de Legendre – au grand soulagement de celui-ci –, se dirigea vers la porte.

— Je suis descendu au *Royal Monceau*[14]. Appelez-moi dès que vous serez prêt. Mais ne traînez pas. Je vous rappelle qu'il me faut impérativement cette fille pour vendredi.

— Comptez sur moi, fit Legendre en se fabriquant un sourire.

Dès que la porte se fut refermée sur Armando Ruiz, le directeur du marketing de People Press s'effondra sur son bureau et éclata en sanglots convulsifs.

Il lui fallut un bon quart d'heure pour calmer l'immense douleur qui le torturait.

Quand il retrouva enfin ses esprits, il était devenu un autre homme.

Un homme habité par une « mission » qui, désormais, lui tiendrait lieu de volonté et guiderait le moindre de ses actes.

Et ce, jusqu'à ce que cette « mission », désormais sa seule raison de vivre, soit accomplie.

Il allait venger la mort de Carola.

Faire payer cette ordure d'Armando Ruiz.

Ce serait peut-être dangereux, mais il n'avait plus rien à perdre.

Tandis qu'Armando Ruiz, lui, avait beaucoup à perdre.

Énormément, même...

CHAPITRE VIII



« Sauvage »...

C'était le qualificatif qui revenait sans cesse à l'esprit de Marc Legendre, à chaque fois qu'il posait les yeux sur Alexia Ramius. Oui, sa beauté avait quelque chose de sauvage, et elle-même faisait vaguement penser à une sorte de sauvageonne, tout droit sortie d'une jungle où elle aurait été élevée par des fauves. L'image était renforcée par le chemisier léopard qu'elle portait, déboutonné jusqu'au nombril, laissant voir la naissance de ses seins menus et durs qui accentuaient encore son côté garçonne. Un pantalon assorti moulait ses jambes interminables, que prolongeaient des talons aiguilles de quinze centimètres.

Oui, Alexia Ramius avait tout de l'enfant louve...

D'ailleurs, il y avait du vrai là-dedans, vu que la jeune Lituanienne, native de Vilnius, avait été élevée dans une famille dont tous les membres appartenaient à l'*Organizatsyia*, la mafia russe. Une famille d'un genre très spécial, où la violence la plus monstrueuse, le crime le plus abject, faisaient partie de la routine quotidienne.

Dès l'âge de douze ans, Alexia Ramius avait été violée régulièrement par à peu près tous les membres mâles du clan. Y compris, inévitablement, par celui qui était son père, même si elle ignorait précisément lequel c'était. Et

puis, les « affaires » s'étaient mises à périlcliter plus ou moins : peu à peu, toute sa famille s'était faite massacrer par une bande rivale et Alexia, âgée de seize ans à l'époque, avait compris qu'il était temps d'assurer sa propre subsistance.

Comme toutes les filles de l'Est ayant la chance d'avoir le physique, elle rêvait de devenir top-model à l'Ouest. C'était possible : d'autres y étaient arrivées. L'une d'elles, une Tchèque, avait non seulement réussi à faire carrière, mais avait en outre épousé un footballeur français milliardaire : le double jackpot !

Pour l'instant, Alexia Ramius était bien partie pour réaliser la première moitié du programme : elle avait passé avec succès le *casting* organisé à Vilnius par l'agence française Top Class, et sa carrière démarrait bien. Elle comptait déjà à son actif les pages mode de *People Mag*, et deux couvertures de magazines féminins. Leurs directrices artistiques avaient été séduites par sa silhouette féline, longiligne et nerveuse, son regard noir et dur, ses longs cheveux qui balayaient et cachaient à moitié son visage doté d'un nez fort et sensuel, de pommettes très marquées et d'une bouche à la moue agressive. L'une de ces directrices artistiques était une lesbienne pure et dure, qui avait fait comprendre sans détours à Alexia que sa carrière, si elle passait par son lit, n'en démarrerait que plus vite. Alexia, qui en avait vu d'autres et à qui ce genre de « formalité » ne posait aucun problème, n'avait pas hésité...

L'argent commençait à rentrer sur le compte tenu par son agence. Celle-ci, afin de la défendre contre elle-même et les tentations du shopping, lui donnait tous les mois de quoi assurer son « argent de poche », et plaçait le reste. Cette solution convenait très bien à Alexia, qui se savait incapable de résister, si jamais on lui mettait entre les mains une carte de crédit. Or, elle était assez intelligente pour savoir que ce métier ne durerait pas éternellement, et comptait fermement, pendant sa carrière, amasser de quoi vivre confortablement jusqu'à la fin de ses jours.

Mais pour mieux encore assurer ses arrières, il était urgent de se trouver, comme d'autres filles avant elle, un « protecteur » fortuné. Ou mieux encore : un mari riche.

Quand Marc Legendre l'avait abordée, lors de sa séance photos pour *People Mag*, et l'avait invitée à dîner, elle l'avait fait attendre vingt-quatre heures avant de lui donner sa réponse et avait profité de ce délai pour se renseigner sur lui. Directeur général du marketing du groupe People Press pour la France, vingt mille euros de salaire mensuel, Marc Legendre aurait été considéré comme un très bon parti par n'importe quelle autre fille. Mais pour Alexia Ramius, il était loin de faire le poids, financièrement. En revanche, sa situation lui ouvrirait indéniablement les portes de tous les magazines du groupe, ce qui donnerait un coup de *booster* non négligeable à sa carrière : son image bénéficierait d'une exposition médiatique surmultipliée, sa notoriété grandirait dans les mêmes proportions, et sa valeur commerciale

aussi, par la même occasion. Elle pourrait même devenir une de ces stars des podiums, celles que courtisent les milliardaires, les vrais.

Si, pour obtenir ce résultat, il fallait coucher avec Marc Legendre, et même lui faire croire qu'elle était folle de lui... là encore, aucun problème.

C'était du côté de son interlocuteur que les choses, curieusement, semblaient moins évidentes.

Depuis qu'ils étaient installés, à l'une des meilleures tables de ce grand restaurant situé au premier étage de la gare de Lyon, *Le Train bleu*, où il avait visiblement ses habitudes, Legendre ne se décidait pas à entamer la moindre tentative d'approche un peu sérieuse. Il la regardait avec admiration, c'était évident ; il était sensible à son charme et à sa beauté un peu sauvages, ça ne faisait pas non plus de doute... Mais il parlait de tout et de rien, de leurs professions respectives, des attrait touristiques de la « ville lumière », dont elle se moquait éperdument... mais il n'« attaquait » pas.

Il était peut-être tout simplement timide, après tout.

Ils en étaient au dessert, quand Alexia décida que, si elle voulait faire avancer ses affaires, il était temps pour elle de passer à l'offensive.

Elle se fabriqua un sourire – ce qui lui demandait toujours un certain effort – et, avançant sa main par dessus la nappe, la posa sur celle de Marc Legendre. Qui ne la retira pas, mais se contenta de sourire en rougissant légèrement.

Décidément, ça allait être plus difficile que prévu.

Alexia appuya son attaque en enlevant une de ses chaussures et en faisant glisser son pied nu le long de la jambe de Marc Legendre.

Normalement, elle le savait par expérience, aucun homme ne résistait à une telle entrée en matière.

Mais Legendre ne se dégela pas pour autant et continua de lui sourire timidement, sans réagir plus que ça. Au bout de quelques secondes, il détourna même le regard, comme s'il était gêné.

— Je ne vous fais pas beaucoup d'effet, on dirait, remarqua finalement Alexia. Qu'est-ce qu'il y a ?... Je croyais que si vous m'aviez invitée à dîner, c'est parce que je vous plaisais...

— Vous me plaisez beaucoup, répondit Marc Legendre, et je vous trouve ravissante. C'est effectivement pour cette raison que je vous ai invitée à dîner, mais...

— Mais quoi ?

Il hésita un instant avant de terminer sa phrase :

— ... mais ce n'est pas pour moi.

Les yeux sombres de la jeune Lituanienne se plissèrent dans une expression de totale incompréhension.

— Vous pouvez m’expliquer ? dit-elle.

Marc Legendre retrouva soudain son assurance. Comme si, une fois libéré de cet aveu, le reste n’était qu’une formalité.

— Écoutez, Alexia, dit-il en la regardant, cette fois, droit dans les yeux. Vous êtes une fille, non seulement très belle, mais aussi très ambitieuse, je le sais. Alors, arrêtons de jouer et disons-nous les choses franchement, comme des adultes. Je ne doute pas que vous me trouviez très sympathique, mais reconnaissez que si je n’occupais pas la position que j’occupe au sein de People Press, vous ne seriez pas en train de dîner avec moi, encore moins de me faire des avances.

Alexia voulut protester, mais Legendre l’arrêta d’un geste.

— Non, dit-il, jouons cartes sur table. De toute façon, je ne vous en veux pas de votre attitude, au contraire : elle prouve que vous êtes une femme de tête et que vous savez ce que vous voulez. J’aime ça. Et puis, cela m’évitera de tourner autour du pot. Vous voyez cet homme, là-bas ?

Alexia Ramius tourna la tête dans la direction que lui indiquait Marc Legendre. À quelques tables de la leur, sous les lambris dorés de ce restaurant cosu, ouvert au début du XX^e siècle, elle repéra sans difficulté celui que lui indiquait son vis-à-vis : un homme de style hispanique, très brun, hâlé, avec une fine moustache de séducteur à l’ancienne mode, mais beau gosse et qui ne semblait pas avoir dépassé la quarantaine. De plus, il semblait plutôt bien bâti, sous son costume sombre qui devait être hors de prix. La grosse chevalière et la gourmette en or qu’il portait à la main gauche lui donnaient l’air un peu voyou, mais dans ce domaine aussi, Alexia en avait vu d’autres... beaucoup d’autres.

De toute façon, ce qui l’intéressait, chez un homme, ce n’était pas le physique. Si celui-ci était agréable, tant mieux, mais ça ne pouvait être à ses yeux qu’un « plus »...

L’homme trônait au centre d’une table de huit ou dix personnes, comme un roi au milieu de sa cour. Tous les autres convives – parmi lesquels trois ou quatre filles superbes – n’avaient d’yeux que pour lui, étaient suspendus à ses lèvres, s’esclaffaient bruyamment à la moindre de ses plaisanteries.

C’était le genre de signes auxquels Alexia avait depuis longtemps appris à reconnaître un homme puissant. Ou riche... Ou les deux.

Son regard s’alluma quand elle demanda à Marc Legendre :

— Qui est-ce ?

— Armando Ruiz, répondit Legendre avec satisfaction en constatant l’intérêt que son « client » suscitait chez la jeune femme. Vous n’avez jamais entendu parler de lui ? Il fait partie des cent plus grosses fortunes de la planète. Il est à la tête d’un groupe média énorme : presse écrite, radios, télévisions, etc., et il est l’un des rois de la jet-set internationale. Accessoirement, c’est un ami à moi. Il est fou de vous, depuis qu’il a vu vos

photos dans *People Mag*, et il rêve de vous connaître.

— De me sauter, vous voulez dire, fit Alexia avec un sourire entendu.

— Pas seulement, répondit Legendre. Vous pensez bien qu'un homme comme lui pourrait s'offrir les plus belles call-girls du monde. D'ailleurs, il y en a quelques-unes à sa table en ce moment même. Mais ça ne l'intéresse pas. Il rêve d'une fille comme vous, un top-model qui serait amoureuse de lui et qui partagerait sa vie.

Alexia réfléchit à toute vitesse.

— C'est quand même bizarre, votre histoire, dit-elle enfin. S'il est fou de moi, comme vous dites, pourquoi est-ce qu'il ne me drague pas lui-même ?

— Parce qu'il ne vous connaît pas, répondit Legendre sans se démonter. De plus, malgré les apparences, il est un peu... timide.

Là, Alexia risquait d'avoir des doutes. Legendre l'observa du coin de l'œil et constata avec soulagement qu'elle semblait croire à son histoire.

— Il ne connaît personne dans le milieu de la mode et des mannequins, renchérit-il. C'est pourquoi il a fait appel à moi pour lui servir d'intermédiaire entre lui et vous.

Cette fois, ce fut lui qui prit la main d'Alexia. Mais pas pour lui faire des avances :

— Écoutez, dit-il, Armando Ruiz peut faire de vous une star... et aussi une femme riche. Très riche, même. Vous ai-je dit qu'il était célibataire ? Il cherche la femme de sa vie. Si vous parvenez à vous faire épouser, votre fortune est faite. Même en cas de divorce. Je dirai même... surtout en cas de divorce.

À la façon qu'eut Alexia Ramius de se redresser sur sa chaise avec un air décidé, Legendre comprit qu'il avait gagné.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? demanda-t-elle.

— L'attaquer bille en tête, répondit Legendre. Par le sexe. C'est à la fois sa folie et son point faible. Si vous le tenez par là, vous avez gagné : il ne pourra plus se passer de vous.

Alexia n'hésita pas longtemps avant de demander :

— Quand ? Et comment ?

— Maintenant. Et ici même, avant la fin de son dîner. Il repart cette nuit pour le Mexique à bord de son jet privé et vous n'aurez pas une autre chance avant longtemps.

La jeune Lituanienne ébouriffa ses cheveux du bout des doigts :

— Et il sait que...

— Oui. C'est convenu entre nous. Il attend votre... enfin, disons, votre « attaque ».

Alexia eut une moue un peu contrariée.

— Dites donc, fit-elle, vous étiez drôlement sûr de vous...

Legendre lui sourit presque affectueusement :

— C'est vrai. J'ai tout de suite vu que vous étiez le genre de fille qui n'a pas froid aux yeux. Mais laissez-moi vous dire autre chose : je me suis engagé auprès d'Armando et c'est ma propre réputation qui est en jeu. Si vous vous dégonflez... si vous me décevez... vous pouvez tirer un trait sur votre carrière. Je suis sûr que vous n'avez pas envie de retourner en Lituanie, n'est-ce pas ?

Un voile sombre passa sur le visage d'Alexia.

Ce que Legendre était en train de lui faire, c'était du chantage, ni plus ni moins. Le salaud...

Mais il avait raison : elle préférerait crever, plutôt que de retrouver cette misère atroce dont elle avait eu tant de mal à sortir.

Il la tenait.

Désormais, elle n'avait plus qu'une issue.

— C'est d'accord, fit-elle.

— J'en étais sûr, sourit Marc Legendre. Et soyez certaine que vous ne le regretterez pas.

Alexia se tourna vers la table d'Armando Ruiz et, machinalement, écarta un peu plus les pans de son chemisier léopard, dévoilant à moitié les aréoles sombres de ses seins. Legendre vit qu'elle réfléchissait à la manière d'aborder sa proie.

Oui, décidément, elle avait plus que jamais l'air d'une bête fauve...

Soudain, les lumières s'éteignirent et le restaurant fut plongé dans le noir. Au même moment, les lueurs tremblotantes des bougies surmontant un énorme gâteau d'anniversaire traversèrent lentement la salle, en direction de la table d'Armando Ruiz.

— J'ai oublié de vous dire, fit Legendre en se penchant vers Alexia, c'est son anniversaire. C'est le moment ou jamais de le lui fêter dignement.

Comme pour lui donner raison, les convives entourant Armando Ruiz se mirent à entonner un *Happy birthday to you* à pleine voix, imités aussitôt par le reste de la salle.

Les yeux de Marc Legendre, qui avaient suivi le parcours du gâteau, revinrent se poser sur Alexia.

Elle avait disparu.

L'instant d'après, les lumières se rallumèrent et Legendre eut le temps de voir bouger la nappe qui recouvrait la table de Ruiz et retombait jusqu'au sol.

Rien d'autre. Ou presque.

Un maître d'hôtel, chargé d'un plateau de fruits de mer, marqua un temps d'arrêt en voyant dépasser de sous la nappe un pied, chaussé d'un escarpin

visiblement féminin. Puis il décida sagement de faire comme s'il n'avait rien vu et poursuivit son chemin.

Bruyamment encouragé par sa tablée, le playboy mexicain se pencha pour souffler ses bougies...

Et se figea sur place.

Sur sa figure se peignit une expression surprise, tout d'abord, puis inquiète... puis béate.

Il eut visiblement du mal à souffler ses bougies.

Il leva son verre de champagne avec un air crispé, voulut parler, mais y renonça, incapable d'articuler un mot.

— C'est ton anniversaire qui te fait cet effet-là ? rigola l'un de ses invités.

— Je ne te savais pas si émotif, ajouta l'une des call-girls qui savait visiblement de quoi elle parlait.

Armando Ruiz s'efforça de sourire comme si de rien n'était. Mais son sourire s'était littéralement vitrifié sur sa figure. Sans un mot, il fit signe à quelqu'un de découper le gâteau. Histoire de détourner l'attention de sa personne.

De loin, Marc Legendre, qui savait exactement ce qui était en train de se passer sous la nappe, regardait Armando avec un rictus de haine.

— Vas-y, ordure, murmura-t-il pour lui-même, fais-toi bien sucer par cette petite garce, prends bien ton pied. Parce que bientôt, elles ne se bousculeront plus entre tes jambes, fais-moi confiance...

La bouche d'Armando s'ouvrit et une expression de béatitude absolue le transfigura. On sentait qu'il se retenait de toutes ses forces pour ne pas hurler sa jouissance en public.

Quand ce fut terminé, il prit le temps de reprendre son souffle, puis quitta sa chaise et s'agenouilla sans complexe à côté de la table. Il souleva la nappe pour voir à quoi ressemblait la fille envoyée de Marc Legendre.

Et qu'il n'avait jamais vue, contrairement à ce que le directeur de People Press avait affirmé à Alexia.

Quand Alexia Ramius et Armando Ruiz, toujours agenouillés, se retrouvèrent face à face, le Mexicain eut un sourire enchanté.

« Ça colle, pensa Legendre : il est satisfait de la livraison ».

Sans aucune gêne, le playboy, prenant la main d'Alexia, la fit se redresser pour la montrer à tout le monde. Ses invités, comprenant enfin ce qui venait de se passer, éclatèrent de rire et applaudirent de toutes leurs forces.

— C'était, en effet, la meilleure façon de souhaiter un bon anniversaire à un queutard comme toi ! lança un des convives.

Alexia accueillit la remarque d'une expression suspicieuse, mais passa outre. Après tout, ce qui venait de se passer entre Armando et elle ne lui

permettait pas -pas encore, en tout cas – d'exiger la moindre fidélité de sa part. Et puis, elle n'était pas là pour faire la fine bouche... à tous les sens du terme.

— Et maintenant, lança fièrement Armando, je vais vous laisser finir la soirée entre vous. Mademoiselle et moi, nous avons besoin de faire connaissance.

Il coupa court d'un geste au murmure de déception qui s'éleva de la tablée et annonça :

— Ne vous en faites pas : l'addition est déjà payée. Amusez-vous bien.

Ce que les autres, rassurés quant à l'addition, étaient déjà en train de faire.

Sans lâcher la main d'Alexia, Armando Ruiz traversa la salle en direction de la sortie. En passant devant la table de Marc Legendre, resté seul, il lui adressa un clin d'œil à la fois complice et satisfait.

Que Legendre, en faisant un gros effort sur lui-même, lui rendit avec un enthousiasme parfaitement simulé.

Quant à Alexia Ramius, qui croyait déjà voguer vers la fortune, elle ne lui accorda même pas un regard.

CHAPITRE IX



— Les grands esprits se rencontrent ! lança joyeusement Boris Corentin en rencontrant Aimé Brichot dans le couloir qui menait à leur bureau commun, celui des Affaires Recommandées, au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres. Alors, Mémé, la pêche a été bonne ?

Aimé Brichot émit un vague pet buccal en poussant la porte. L'instant d'après, il se laissait tomber dans son fauteuil d'un air las, tandis que Corentin prenait place derrière son propre bureau, juste en face de celui de son coéquipier.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, fit Aimé.

— Commence par la bonne.

— La bonne, c'est que j'ai réussi à coincer Greg Watkins, le photographe star de *People Mag*, entre deux avions, à Roissy.

— Et la mauvaise ?

— La mauvaise, c'est que je n'ai rien pu en tirer d'intéressant. Rien, en tout cas, qui nous fasse avancer d'un pouce.

— Dis toujours, fit Boris en tirant de son blouson son paquet de cigarettes, des blondes légères... qu'il rangea aussitôt, se souvenant de sa résolution récente de moins fumer et de se remettre à faire du sport.

— Eh bien, poursuivit Aimé, Greg Watkins m'a confirmé que c'était bien

lui qui avait fait les dernières photos d'Iliana Valevna à Marrakech. Il n'a fait aucune difficulté pour me dire qu'il l'avait trouvée superbe, sexy et tout, mais que cette opinion était purement professionnelle, vu que, pour sa part, il est homosexuel. En clair, les filles qu'il photographie, il lui arrive presque toujours de les choisir, souvent de devenir leur meilleur ami, mais jamais de coucher avec elles. En ce qui concerne plus précisément Iliana Valevna, Watkins affirme ne pas l'avoir revue depuis ce fameux *shooting*, comme il dit.

— Rien d'étonnant, fit sombrement Boris. À part ça, il t'a fait quelle impression générale, ton photographe ?

Brichot afficha une nouvelle moue sceptique.

— Difficile à dire... le genre star américaine. Qui « se la joue », comme disent les gamins d'aujourd'hui. Côté mobile, en tout cas, je ne vois pas quel intérêt un type comme Watkins pourrait avoir à assassiner des mannequins, ou même à être complice dans leur disparition, vu que ces filles constituent son gagne-pain, en quelque sorte. Et à propos de gagne-pain, justement, il m'a l'air de gagner très largement sa vie : voyages en *first*, etc. Tu vois le genre...

— Mouais, fit Corentin qui réfléchissait tout en écoutant son coéquipier. C'est vrai que pour un homme comme lui, être impliqué, même de loin, dans une affaire pareille, équivaldrait à un véritable suicide professionnel.

— À condition que l'affaire éclate au grand jour, bien entendu. Et tu sais comme moi que les criminels sont toujours convaincus d'être à la fois insoupçonnables et intouchables...

Un ange passa : il mesurait un mètre quatre-vingts, faisait du quatre-vingt-dix de tour de poitrine, et ressemblait étrangement à un mannequin.

— Et de ton côté ? demanda Brichot, qu'est-ce que ça a donné ?

Au petit sourire en coin de Boris, Aimé sut tout de suite que sa « pêche » à lui avait été nettement plus fructueuse que la sienne.

— Eh bien, dit-il, je viens de prendre un pot avec mon vieux pote Philippe Jousse, des Dispas[15], et il m'a appris un tas de choses passionnantes. Figure-toi que plusieurs filles, toutes mannequins, toutes originaires des pays de l'Est, mais appartenant à des agences différentes, ont disparu au cours des douze derniers mois.

Aimé Brichot fit un bond dans son fauteuil :

— Incroyable ! Comment se fait-il qu'on n'en ait pas entendu parler ?

Corentin haussa les épaules :

— C'est la question que j'ai posée à Philippe Jousse, figure-toi. Il m'a répondu que, d'une part, toutes ces filles étaient majeures et que, comme nous le savons tous, le fait de disparaître ne constitue pas un délit en soi. D'autre part, personne n'a porté plainte ou officiellement demandé l'ouverture d'une enquête.

Dans les agences de ces filles, on lui a dit la même chose qu'à nous...

— Qu'il leur arrivait souvent de se laisser volontairement embarquer par un « fiancé » bourré de fric, qui les emmenait se faire sauter sous les tropiques, et qu'elle finissaient toujours par réapparaître, compléta Aimé. Je sais. L'ennui, c'est qu'apparemment, aucune de ces filles n'a réapparu.

— Comme tu dis, Mémé... Quant à leurs agences, elles les ont de toute évidence passées par profits et pertes, point final. D'un certain point de vue, ça peut se comprendre : leur réservoir de filles est inépuisable. Une de perdue...

Il sortit de son blouson un paquet de six clichés couleurs, format 13x18.

— Philippe Jousse m'a confié les photos des disparues. Au cas où... Justement, ça me donne une idée.

Il regarda sa montre :

— Dix heures trente. Telles que je commence à les connaître, elles sont à peine levées. C'est l'heure idéale pour leur rendre une petite visite.

— À qui ? fit Brichot, ses sourcils s'arrondissant derrière ses lunettes de myope.

— Mais aux trois copines de chambrée d'Iliana Valevna, bien sûr, fit Boris en se levant avec un grand sourire. Je ne te demande pas de m'accompagner, Mémé : certains endroits sont dangereux pour le cœur d'un mari fidèle.

Contrairement à la veille, Tatiana n'était pas entièrement nue : elle avait pris la peine d'enfiler un peignoir avant d'ouvrir la porte. Mais pas de le nouer, ce qui avait pour effet de dévoiler ses seins voluptueux jusqu'à la moitié des aréoles, la peau hâlée de son ventre plat, ainsi que ses jambes magnifiques. Et surtout, cette fleur nacrée, au centre d'elle, dont les pétales se révélaient d'autant mieux que, comme Boris avait déjà eu l'occasion de le constater, elle était entièrement rasée.

Elle plongea dans ceux de Boris ses yeux verts, traversés de reflets mordorés, et l'espèce de sourire naturel imprimé sur ses lèvres incroyablement charnues, qui lui mangeaient tout le bas du visage, s'accrut légèrement.

Boris eut fugitivement l'impression qu'elle n'était pas contrariée de cette nouvelle visite de sa part : au contraire.

— Bonjour, fit-il en lui renvoyant un sourire carnassier. Désolé de vous tirer du lit une nouvelle fois...

— Pas grave, dit la jeune Russe. Je déjà levée, de toute façon.

Elle l'invita à le suivre jusque dans le salon, si tant est qu'on pût ainsi baptiser l'espèce de dépotoir envahi par un capharnaüm invraisemblable qui servait de living-room, mais ne s'y arrêta pas et se dirigea vers la cuisine. Là, Boris toujours derrière elle, Tatiana se servit une tasse de café et en offrit une à son visiteur.

— Je ne vois pas vos deux colocataires, remarqua-t-il. Elles dorment encore ?

Tatiana tourna vers lui ses pommettes saillantes et sa masse de cheveux épais et noirs comme la nuit.

— Non. Elles avaient casting ce matin, bonne heure.

— En tout cas, vous avez fait des progrès considérables en français, depuis hier, remarqua Boris avec un sourire en coin.

Tatiana haussa les épaules :

— Hier, je pas connaître vous. Je méfié.

Corentin but une gorgée de café brûlant... et fort comme l'enfer.

— Je suis heureux de constater que je vous inspire confiance. Je peux en profiter pour vous poser quelques questions ?

— Toujours à propos d'Iliana ?

— Oui. Enfin, pas seulement.

La créature de tous les fantasmes hésita une seconde, puis :

— D'accord. Venez.

Boris s'attendait à se retrouver une nouvelle fois assis sur un carton éventré, mais Tatiana traversa la pièce, le fit entrer dans sa chambre, et asséoir au bord du lit défait, à côté d'elle.

Tout contre elle, en fait.

À nouveau, Boris sentit des picotements caractéristiques dans tout son corps. Et quand la cuisse nue de Tatiana frôla la sienne, une boule de chaleur se forma au creux de son ventre.

Vue d'aussi près, sa beauté étrange était encore plus fascinante. Il fit un effort pour se concentrer sur ce qui l'amenait. Il sortit de son blouson les photos des filles disparues depuis un an et les fit regarder attentivement à Tatiana.

Aucune n'avait été sa colocataire et elle n'en avait jamais vu aucune. Pour autant qu'elle s'en souvienne, évidemment.

— Vous savez, s'excusa-t-elle, beaucoup de filles dans ce métier. Impossible je pouvoir connaître tout le monde.

— Je comprends fit Boris, un peu déçu. Pour en revenir à Iliana... Essayez de vous souvenir. Il n'y a pas un détail que vous auriez remarqué, juste avant qu'elle ne disparaisse ? Une chose qu'elle vous aurait dite en passant ? Même une chose en apparence insignifiante ?

Le sourire imprimé sur les fabuleuses lèvres de la Russe se transforma en une moue boudeuse quand elle se mit à réfléchir. Puis, au bout d'un assez long moment, son visage s'éclaira.

— *Da* ! fit-elle presque joyeusement. Mais très petite chose, sûrement rien d'important. Dernière fois que je vu elle, Iliana me dit elle invitée par un

homme dans restaurant très chic.

— Vous ne vous souvenez pas du nom de ce restaurant, par hasard ?

— Non, lâcha-t-elle enfin après quelques secondes de réflexion. Pas exactement. Je me souvenir juste que je trouve bizarre parce que... dans une gare.

Boris fronça les sourcils. Puis, dans un flash, le nom s'inscrivit en grosses lettres dans son cerveau :

— *Le Train bleu* ! dit-il. À la gare de Lyon. C'est ça ?

— *Da* ! Oui ! C'est ça !

— Bravo ! fit Corentin. Vous ne vous souvenez pas d'autre chose, par hasard ?

Cette fois, Tatiana secoua ses cheveux noirs d'une manière définitive :

— Non. Rien d'autre.

— Bien. Je vous remercie.

Boris allait se lever, mais Tatiana lui attrapa le bras et le força à rester assis près d'elle.

— Qu'est-ce que arrivé à Iliana ? dit-elle d'une voix où perçait une angoisse dont Corentin ne l'aurait pas crue capable.

Il secoua la tête, hésitant à répondre.

— Elle morte, articula fébrilement Tatiana. Je sais que elle morte !

Boris ne pouvait plus se dérober à son regard d'émeraude.

— Je suis désolé... fit-il. Je ne peux pas vous le dire. Le secret de l'enquête...

Soudain, alors qu'il était loin de s'y attendre, Tatiana se colla à lui de tout son corps, enfouissant son visage au creux de son épaule.

— Je peur, murmura-t-elle.

Machinalement, Boris lui caressa les cheveux. Ceux-ci dégageaient un parfum lourd et opiacé, enivrant. D'ailleurs, la tête lui tournait légèrement.

— Je peur, répéta Tatiana en levant son visage vers le sien. Toi, tu vas me protéger, n'est-ce pas ?

Boris fut surpris par ce tutoiement soudain. Et encore plus surpris quand Tatiana colla d'un seul coup sa bouche sur la sienne, la recouvrant entièrement. L'instant d'après, Boris sentit sa langue forcer l'ouverture de ses lèvres et chercher la sienne.

Dans le même mouvement, la Russe se débarrassa sans difficulté de son peignoir et poussa Boris en arrière, sur le lit. Puis elle se coucha sur lui, de tout son long, tout en continuant le ballet infernal de sa langue.

Sa main s'insinua entre leurs deux corps et se referma sur la protubérance qui déformait le pantalon de Boris. Elle s'écarta de lui un instant avec une

expression étonnée... puis se précipita vers sa ceinture. Qu'elle défit avec une agilité de prestidigitatrice, avant de faire glisser d'un geste vif le pantalon et le slip de Boris, jusque sur ses chevilles.

Cette fois, les yeux verts de Tatiana s'arrondirent de stupeur en découvrant l'impressionnante matraque de chair brune qui palpitait, comme une bête aux aguets, à quelques centimètres de son visage.

Elle releva le sien vers lui. Son air apeuré de tout à l'heure s'était transformé en un sourire rayonnant. Et, ouvrant grand sa bouche immense, elle l'avala sans difficulté malgré sa taille, d'un seul coup et entièrement, son nez légèrement busqué venant respirer le parfum capiteux de sa forêt intime.

Boris, vaincu, se laissa aller en arrière, tout en poussant des râles de plaisir. Il « voyait » par la pensée la bouche incroyable de Tatiana emprisonner sa virilité turgescence, la faire coulisser en elle comme dans un fourreau brûlant...

Quand elle le sentit au bord de l'explosion, la Russe l'abandonna, finit d'arracher le slip et le pantalon de Boris, et vint se placer à califourchon sur lui.

— De ce côté-là, dit-elle dans un râle, je plus étroite. Mais toi ne t'en plaindras pas, hein ?

Elle s'empala sur lui avec un feulement de tigresse, et partit au grand galop.

Boris secoua la tête avec un sourire béat, tout en regardant la fabuleuse paire de seins de cette créature de rêve s'agiter au-dessus de son visage.

Non, il ne se plaindrait pas de la relative étroitesse de son ventre, qui ne faisait, au contraire, que l'enserrer de façon encore plus délicate.

Il ne se plaindrait ni de ça... ni de quoi que ce soit d'autre.

Quand on est au paradis, et surtout, quand ce paradis vous tombe dessus d'un seul coup, au moment où on s'y attendait le moins... on n'a pas envie de formuler la moindre réclamation.

N'empêche que Boris n'arrivait pas à faire taire complètement la petite voix insistante qui lui répétait que, du côté de son enquête, il commençait à y avoir urgence...

CHAPITRE X



Le gérant du restaurant *Le Train bleu* à la gare de Lyon, un petit homme grassouillet engoncé dans un col de chemise trop serré, avait sa mine des mauvais jours. Du moins, Corentin et Brichot imaginaient-ils que c'était sa mine des mauvais jours, ne l'ayant jamais vu autrement qu'à cet instant précis, c'est-à-dire faisant une tête de six pieds de long.

L'homme, un certain Roger Lambrecht, était extrêmement contrarié d'être dérangé par la police en plein service de midi, et ne s'en cachait pas. De son côté, la police – Corentin et Brichot, en l'occurrence – se moquait éperdument de savoir si ça le dérangeait ou pas, et le lui avait clairement fait savoir.

C'est dire si l'entretien était cordial !

Ce qui n'empêchait pas Boris et Aimé de jubiler.

À chacune des sept photos de mannequins disparues (les six de Philippe Jousse, plus celle d'Iliana Valevna) que Boris lui avait successivement mises sous le nez, Roger Lambrecht avait opiné, reconnaissant les avoir, en effet, déjà vues dans son restaurant. Son visage s'était même brièvement éclairé quand il avait lâché :

— Des filles aussi belles que ça, on n'en voit pas tous les jours, alors vous pensez : on s'en souvient.

Il s'attarda encore sur les photos avec une mine gourmande, au point que

Boris dut presque les lui arracher des mains.

— Et à part ça, monsieur Lambrecht, demanda Corentin, vous vous souvenez d'autre chose ?

— Et comment ! fit sans hésiter le restaurateur. Figurez-vous que toutes ces filles étaient accompagnées par le même homme !

Boris et Aimé échangèrent un regard interloqué.

— Comment ça le même homme ? s'étonna Brichot, les sourcils froncés.

— Eh bien, pas en même temps, bien sûr, poursuivit Lambrecht. Je veux dire qu'elles ne sont venues qu'une seule à la fois. Et elles ne sont jamais revenues, d'ailleurs. Mais à chaque fois, c'était le même type qui était avec elles.

Il se mit soudain à rigoler, ce qui fit trembloter son triple menton, puis il ajouta :

— Remarquez, il faut dire que le pauvre vieux n'avait pas de chance, parce que, à chaque fois – je dis bien à chaque fois ! –, la fille repartait avec quelqu'un d'autre. Comme quoi, ce type, il savait peut-être les draguer, mais il ne savait pas les garder.

— Quelqu'un d'autre ? intervint Corentin. Et qui ça ?

Roger Lambrecht eut une moue qui fit saillir ses lèvres grasses.

— Alors là... c'était jamais le même. Mais c'était toujours un homme qui se trouvait à une autre table... avec d'autres personnes.

Boris réfléchit une seconde :

— Et l'homme qui accompagnait ces filles... Je veux dire celui avec qui elles arrivaient, vous pourriez nous le décrire ?

Le patron secoua énergiquement la tête, ce qui fit à nouveau trembler ses bajoues.

— Pas vraiment. La cinquantaine, costume-cravate comme presque tout le monde ici... À part ça, aucun signe particulier. Ni beau, ni moche. Le genre insignifiant. Passe-partout, quoi. Je me suis même dit que pour emballer des filles pareilles avec un physique comme le sien, il devait avoir un truc : soit beaucoup de fric, soit un très gros... enfin, vous voyez ce que je veux dire !

Il appuya cette fine remarque d'un rire gras.

Boris et Aimé le remercièrent brièvement et prirent congé.

— On est bien avancés, fit Brichot quand ils remontèrent dans leur Renault Laguna de service. Un physique « insignifiant, passe-partout »... C'est l'impasse, quoi.

— Pas sûr, fit Boris en résistant à l'envie d'allumer une cigarette. Je crois que sans s'en rendre compte, le gérant du restaurant nous a donné un indice précieux. Tu as entendu ce qu'il a dit à propos de ce mystérieux

accompagnateur : qu'il devait avoir « un truc ».

— Tu ne parles pas de son gros... ? rigola Aimé.

— Mais non, idiot. Il a d'abord suggéré qu'il devait avoir beaucoup de fric. Ça paraît vraisemblable : sans vouloir faire de généralités au ras des pâquerettes, si j'ai bien compris ce que m'a raconté Tatiana sur le mode de fonctionnement du milieu des mannequins, l'argent est par la force des choses un puissant aphrodisiaque pour beaucoup d'entre elles. L'argent, mais surtout le pouvoir. Le pouvoir d'un homme qui serait en mesure, par exemple, de faire avancer leur carrière d'une manière significative... C'est de ce côté-là qu'il faut chercher. Qui, dans le milieu de la mode, a ce genre de pouvoir ?

Aimé Brichot tritura sa petite moustache blonde, pendant que Boris filait sur le pont d'Austerlitz, en direction de la voie expresse rive gauche.

— Un grand couturier ? suggéra-t-il... Un photographe célèbre ? Comme Greg Watkins, par exemple...

Corentin secoua la tête :

— Greg Watkins, on l'a déjà envisagé et on l'a éliminé. Pour l'instant, du moins. Quant à l'hypothèse du grand couturier... Ces gens-là sont des stars. Sa tête aurait dit quelque chose au patron du restaurant, même s'il n'avait pas su mettre un nom dessus. Dans sa profession, on est physionomiste, ne l'oublie pas. Non, c'est ailleurs qu'il faut chercher.

Ils roulèrent en silence pendant un moment en direction de Saint-Michel.

Le froid de ce mois de janvier était vif, mais le soleil éclatant.

— En tout cas, fit soudain Boris, ça confirme le soupçon que j'avais depuis un moment : on a affaire à une véritable organisation. Peut-être même un réseau de trafic de filles...

Enfermé dans son bureau, ayant donné instruction de n'être dérangé sous aucun prétexte, Marc Legendre cliquait mécaniquement, au hasard, sur les cartes de son black-jack virtuel, et perdait systématiquement. Il s'en rendait à peine compte : les cartes défilaient sur son écran comme de simples taches de couleur qui avaient perdu toute signification. D'ailleurs, il distinguait à peine les chiffres et les figures, devenus flous à travers ses larmes.

En dehors de quelques intervalles où il reprenait un semblant de contrôle de lui-même, le directeur du marketing du groupe People Press n'arrêtait pas de pleurer, depuis qu'Armando Ruiz lui avait annoncé la mort de Carola Kaditch. D'ailleurs, Marc Legendre ne se souvenait pas quand il avait autant pleuré de toute sa vie. À la mort de son père ?... De sa mère ?... Même pas.

Non, la perte de Carola était vraiment le plus grand chagrin, la plus grande douleur qu'il avait jamais connue.

Non seulement il était fou d'elle, non seulement elle avait fini par éprouver, en retour, un sentiment pour lui – même s'il n'était pas aussi fort que le sien –, mais elle avait refait de lui un homme, en lui rendant une virilité

qu'il croyait perdue à jamais.

Et qu'il ne retrouverait plus, cette fois. Avec personne, il en était sûr.

Sa vie était foutue. Terminée. Sa vie d'homme, en tout cas.

Entièrement par la faute d'Armando Ruiz.

Du coup, le peu de forces, d'énergie qui lui restait, Marc Legendre allait les consacrer à le faire payer.

Il avait déjà trouvé comment.

En fait, cette « arme » redoutable qu'il s'appropriait à utiliser contre le playboy mexicain, il la préparait depuis longtemps.

Au cas où...

Au moins, de ce côté-là, il avait eu du flair.

Abandonnant son ordinateur, il quitta son fauteuil et se dirigea, au fond de son vaste bureau, vers le coffre-fort où il conservait les documents les plus délicats concernant le groupe People Press : la comptabilité, en l'occurrence.

Celle-ci était d'ailleurs irréfutable : les inspecteurs du ministère des Finances auraient pu y mettre leur nez sans rien y trouver à redire. Mais par principe, ce genre de dossiers se conservait à l'abri des regards indiscrets.

Quant aux comptes bancaires personnels de Marc Legendre, ils étaient eux aussi irréfutables.

Ses petits secrets à lui, personne ne risquait de les découvrir : ils étaient trop bien cachés.

Mais pour l'instant, c'était autre chose, dans le contenu du coffre, qui intéressait Legendre.

Un paquet de dossiers cartonnés portant chacun un nom.

Parmi lesquels, celui d'Armando Ruiz.

Il s'empara du dossier en question et alla l'ouvrir sur son bureau.

Quand il posa à nouveau les yeux sur son contenu, son visage s'éclaira d'un sourire, à travers ses larmes.

Oui, décidément, il avait été bien inspiré de faire prendre ces photos.

Car il s'agissait de photos. Prises, sur les instructions de Marc Legendre, par un photographe indépendant, un paparazzi expert dans l'art délicat de traquer les stars et de les surprendre dans leur intimité.

La star, en l'occurrence, n'était autre qu'Armando Ruiz.

Et pour ce qui était d'avoir été surpris dans son intimité... on pouvait difficilement faire mieux.

Legendre ignorait comment le photographe s'y était pris et ne voulait pas le savoir. Seul le résultat comptait.

Et le résultat dépassait ses espérances.

Armando Ruiz figurait sur ces clichés dans à peu près toutes les positions

répertoriées par le *Kama Soutra*. Et avec quatre ou cinq partenaires différentes, toutes « fournies » par Marc Legendre après avoir figuré dans les pages mode de *People Mag*.

Partenaires parmi lesquelles figurait, naturellement, Carola Kaditch.

Armando Ruiz, lui, était bien sûr entièrement nu, et parfaitement reconnaissable.

Et il n'aurait même pas pu affirmer qu'il s'agissait de savants montages, car cette partie de lui-même, qui avait fait le bonheur de tant de partenaires, était aussi identifiable que son visage.

N'importe laquelle d'entre elles aurait pu la reconnaître au premier coup d'œil.

N'importe laquelle, et surtout Helena Ruiz, l'épouse légitime du playboy.

Helena Ruiz, qui était jalouse comme une tigresse et qui, bien sûr, soupçonnait les infidélités de son mari, mais n'avait jamais réussi à le prendre sur le fait.

Heureusement pour lui.

Car Helena, Marc Legendre le savait comme tout le monde, avait depuis le début de leur mariage averti Armando qu'elle ne supporterait pas d'être cocue et qu'elle divorcerait à la moindre incartade de sa part.

Helena Ruiz avait un caractère volcanique et une fierté toute mexicaine.

Elle avait aussi beaucoup d'argent, étant l'unique héritière du roi de l'immobilier mexicain, décédé l'année précédant son mariage avec Armando.

En clair : la soi-disant fortune du playboy était en réalité celle de sa femme.

Laquelle avait pris soin, juste avant leurs noces, de lui faire signer un contrat de séparation de biens qui, en cas de divorce, laisserait Armando sans un sou.

C'est-à-dire tel qu'il était quand il avait fait la connaissance d'Helena : un gigolo, ancien plagiste, qui avait construit sa « carrière » avec sa belle gueule, sa faconde latine, son charme et, bien sûr, un attribut viril dont la réputation de taille et de vigueur avait rapidement fait le tour de la jet-set.

Marc Legendre regarda pensivement les photos qui défilaient sous ses yeux, et un mauvais sourire lui retroussa le coin des lèvres.

À quarante ans, ayant perdu cette fraîcheur juvénile, ce visage et ce corps d'éphèbe qui avaient fait son succès, Armando Ruiz allait avoir beaucoup plus de mal qu'avant à repartir de zéro en séduisant des femmes riches.

Et le fait de se trouver ramené à la situation financière du dernier des smicards n'allait certainement pas lui faciliter la tâche.

Vieux... et pauvre. L'état le plus rédhibitoire aux yeux de la jet-set. Celui qui, dans ce milieu de songe-creux impitoyables, vous fermait toutes les

portes au nez et rendait sourds à vos appels les plus anciens « amis » qui ne vous prenaient même plus au téléphone.

Un pauvre vieux... C'était exactement ce qu'Armando Ruiz allait devenir dès qu'Helena aurait reçu les photos – que Marc Legendre allait se faire une joie de lui envoyer anonymement – et qu'elle aurait divorcé en deux temps trois mouvements.

Inutile de dire que vu, sa nouvelle condition, les créatures de rêve et autres top-models n'allaient plus se bousculer dans le lit d'Armando.

Et pour un homme comme lui, pour qui les filles jeunes et belles étaient une drogue dont il ne pouvait pas se passer, c'était certainement le plus horrible des châtiments.

CHAPITRE XI



Avec un ensemble parfait, Boris et Aimé soupirèrent lourdement quand la documentaliste de *People Mag* posa devant eux une pile comprenant exactement cinquante-deux numéros du magazine.

Autrement dit, la parution totale des douze derniers mois.

L'idée était venue à Boris alors que Brichot et lui revenaient du restaurant *Le Train bleu* et se dirigeaient vers le quai des Orfèvres.

Du coup, ils avaient changé de destination et avaient foncé directement au siège de l'hebdomadaire.

Une idée simple, mais qui semblait si évidente que Corentin s'était mentalement traité de crétin de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Puisque Iliana Valevna, la première disparue – la première dont ils avaient entendu parler, en tout cas – avait travaillé pour *People Mag* juste avant de se volatiliser, c'était peut-être dans les pages du journal, justement, qu'ils trouveraient un début de solution à l'énigme.

Boris disposa en ligne, sur la table, derrière la pile de magazines, les sept photos de mannequins disparues au cours des douze derniers mois.

— Tu n'as qu'à commencer par le numéro le plus ancien, suggéra-t-il à Brichot, moi par le plus récent. Comme ça, on se rejoindra à mi-parcours.

— Bien, fit Aimé en remontant sur son nez, du bout de l'index, ses

lunettes de myope qui avaient tendance à glisser. Je suppose qu'on se concentre sur les pages mode ?

— Oui. Mais jette quand même un œil rapide sur les dernières pages, celles consacrées aux rubriques des soirées de gala et autres mondanités. On rencontre toutes sortes de têtes dans ce genre de papier. L'une d'elles nous dira peut-être quelque chose...

En silence, sur une petite table coincée, à la « doc », entre deux couloirs de rayonnages remplis de dossiers portant des noms inconnus ou célèbres (plus le nom était célèbre, plus le dossier était gros), Boris et Aimé se mirent au travail.

Ce fut Brichot qui, le premier, étouffa un cri de triomphe :

— J'en tiens une ! lança-t-il, s'emparant d'une photo et la posant sur les pages mode d'un des premiers numéros de l'année en cours.

Il retourna le cliché et lut le nom, inscrit par Philippe Jousse, leur collègue des « Dispas » :

— Karla Tokarev.

— Pas de doute, fit Boris en se penchant : c'est bien elle.

Deux minutes plus tard, dans un numéro vieux de quatre mois, Corentin reconnaissait une certaine Alioshka Kerava, qui faisait également partie des disparues.

À chaque fois, Boris ou Aimé « marquait » la page du magazine avec la photo de la fille qui se trouvait à l'intérieur. Au bout d'une heure, chacune des filles disparues avait trouvé son numéro et ses pages mode de *People Mag*.

— Bien... fit Boris en séparant des autres les numéros en question et en en faisant une petite pile à part. À présent, on sait au moins une chose : avant de disparaître, toutes ces filles ont fait des photos pour la revue. Ce qui constitue une sorte de lien entre elles... mais aussi un lien entre chacune d'elles et ce magazine.

— N'en tirons pas de conclusions trop hâtives, fit Aimé en triturant la pointe de sa moustache. *People Mag* est une publication importante, dans son créneau, comme on dit, elle contient toutes les semaines des pages mode, et toutes les filles qu'on voit dans ces pages n'ont pas disparu. Et puis, j'imagine que, pour un mannequin professionnel, un *casting* dans ce féminin représentent un travail parmi d'autres...

— Bien sûr, Mémé, bien sûr, fit Boris, songeur. Mais tu oublies un petit détail...

— Lequel ?

Boris ouvrit l'un des magazines qu'il avait séparé des autres, en retira la photo de la disparue qui avait été sélectionnée pour la rubrique mode du numéro, et la retourna.

— Tu vois, Mémé, sous le nom de la fille, il y a la date approximative de

sa disparition. Approximative, parce qu'elles n'ont pas toutes été signalées le jour même : le temps qu'on s'en aperçoive, qu'on s'en inquiète, qu'on se décide à avertir les « Dispas », bref...

Il referma le magazine et posa le doigt sur la couverture, à l'endroit où figurait la date :

— Regarde la date de parution de ce numéro. Et regarde celle à laquelle la fille a été signalée comme disparue : le numéro de *People Mag* dans lequel elle apparaît est sorti environ trois semaines après sa disparition.

— C'est vrai, fit Brichot. Et alors ?

— Et alors, je te parie un gueuleton que c'est la même chose pour chacune de ces filles.

Il ne leur fallut pas trente secondes pour vérifier.

— Je te dois un gueuleton, admit Brichot.

Boris enfonça le clou :

— Si ça, ce n'est pas un lien évident entre toutes ces disparitions et *People Mag*, je ne sais pas ce qu'il te faut !

— Bon, d'accord, fit Aimé en continuant machinalement de feuilleter un numéro de la pile principale. Mettons qu'il y a un lien entre la disparition de ces filles et le journal. Mais je ne vois toujours pas... Attends !

Cette fois, il avait presque crié. La documentaliste, à l'autre bout de la pièce, lui jeta un regard outré.

— Regarde ça, Boris ! Regarde un peu !

Boris se pencha. Aimé Brichot, un peu par hasard, avait ouvert un magazine vers la fin, à l'endroit des pages consacrées aux soirées chics de la jet-set. La page en question était essentiellement composée de petites photos, assemblées comme les pièces d'un puzzle, avec un texte assez court au milieu évoquant le prétexte – caritatif ou promotionnel – de la soirée. Pour le reste, c'était surtout des légendes, accompagnant chaque photo de personnalités, plus ou moins connues, seules ou en couple.

Boris reconnut instantanément la fille blonde en robe du soir très sexy, qu'Aimé lui désignait :

— Iliana Valevna !

Il regarda la couverture. Le numéro, récent, précédait celui où la jeune Estonienne retrouvée morte sur l'autoroute apparaissait dans les pages mode. Dans cette rubrique mondaine, elle n'était qu'une invitée parmi d'autres, accrochée au bras d'un homme en smoking, barbu et presque chauve, qui devait approcher de la soixantaine. La légende indiquait : « Le banquier suisse Théodore Muzard, et une amie ».

— Une amie... répéta pensivement Boris. C'est drôle que personne, au journal, n'ait su son nom. En tout cas, bravo Mémé ! Là, je crois qu'on tient quelque chose de sérieux.

— Je crois surtout, fit Brichot sans relever le compliment, qu'on n'a plus qu'à recommencer à feuilleter les numéros de *People Mag* depuis le début.

Au bout d'une heure, ils avaient retrouvé quatre des sept disparues dans les pages mondaines. Toujours accompagnées d'un homme plus âgé qu'elles, et toujours décrites dans la légende par ces simples mots : « une amie ».

— En tout cas, fit Brichot en examinant à la fois les numéros du magazine et les photos de Philippe Jousse, c'est peu de temps après leur soi-disant « disparition » que ces filles ont réapparu dans les pages mondaines du magazine... Qu'est-ce qu'il y a ?

Boris s'était mis à examiner successivement, en les posant les unes à côté des autres, toutes les pages mondaines où les disparues figuraient en bonne compagnie.

— Tu as vu ? fit-il en désignant les titres. Il y a le mot « caviar » à chaque fois : Caviar russe à Monaco. Caviar à la louche à Rio. Nuit du caviar à Gstaad... etc.

— Tu crois que c'est une coïncidence, demanda Brichot avec un sourire en coin.

— Tu sais bien, Mémé...

— Que les coïncidences n'existent pas, je sais, le coupa ce dernier. Et je sais aussi que maintenant, tu vas suggérer d'aller nous renseigner à la rédaction, auprès du ou de la responsable de ces pages...

— On ne peut rien te cacher, Mémé.

Maïté Leduc, chef du service « société » de *People Mag*, laissa tomber ses lunettes d'écaille au bout de la chaîne qui les retenait, se renversa en arrière dans son fauteuil pivotant et regarda successivement les deux policiers qui s'encadraient dans la porte de son bureau. En s'attardant un peu plus longuement sur l'anatomie de Boris, qu'elle détailla avec une gourmandise à peine dissimulée.

La réciproque n'était pas vraie. Maïté Leduc devait approcher des soixante ans, elle était petite et maigre, avec des cheveux courts et frisés, une bouille et un nez ronds, un lifting qui lui écarquillait les yeux et des lèvres siliconées au point de leur donner l'aspect d'un bec de canard.

Boris se présenta, ainsi que son coéquipier.

— Des flics ! lança joyeusement Maïté Leduc, d'une voix éraillée par les cigarettes brunes qu'elle fumait à la chaîne, un peu comme Charlie Badolini. Formidable ! Ça me change des attachées de presse ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Juste répondre à quelques questions, si vous voulez bien, fit Corentin. Ça ne devrait pas être long.

— Pas de problème, répliqua la journaliste : les lendemains de bouclage,

c'est toujours un peu plus calme. Asseyez-vous.

Boris et Aimé tirèrent à eux deux fauteuils à roulettes et s'installèrent autour du bureau de Maïté Leduc, lequel ne se trouvait pas dans une pièce séparée, mais au milieu de la salle de rédaction. Où, après que quelques visages se soient levés à leur arrivée, les têtes s'étaient replongées vers les écrans d'ordinateur.

— C'est vous, je crois, qui vous occupez de cette rubrique ? fit Boris en mettant l'une des pages mondaines du magazine – celle, précisément, où apparaissait Iliana Valevna – sous le nez de son interlocutrice.

— Oui, admit cette dernière, mais non, enfin, je veux dire pas de celle-là.

— Comment, ça ? fit Corentin.

Maïté Leduc tapota de son ongle rouge carmin la page que venait de lui montrer Boris.

— Cette page-là, précisément, et un certain nombre d'autres, nous arrivent régulièrement toutes faites, titraille comprise.

— Elles vous arrivent d'où ? demanda Boris.

Elle leva plusieurs fois de suite le pouce vers le plafond, tout en y dirigeant le regard :

— Du huitième étage. L'étage de la direction où loge un des patrons du groupe, Marc Legendre, le directeur général du marketing. En principe, il n'intervient jamais dans le contenu rédactionnel du magazine. Sauf quand il nous envoie ces pages mondaines.

D'ailleurs, on ne s'en plaint pas : ça fait toujours ça de moins à faire !

Elle eut un rire qui se transforma en toux sèche.

— C'est probablement pour le plaisir de se voir en photo dans *People Mag*, au milieu de la jet-set, qu'il fait ça. Les soirées en question, celles dont il supervise personnellement les pages, sont toujours des raouts où il a été invité... ou s'est fait inviter, je ne sais pas. Chacun ses petites vanités, qu'est-ce que vous voulez... De toute façon, c'est le patron. Nous, on n'a rien à dire.

Corentin et Brichot échangèrent un regard rapide.

— Nous avons pourtant longuement feuilleté le magazine, dit Aimé, mais nous ne l'avons pas vu.

— C'est parce que vous ne le cherchiez pas, répliqua la journaliste avec un nouveau petit rire. Et puis, il n'a pas vraiment un physique qui crève l'écran, il faut bien le dire.

À ces mots, Corentin se figea sur place, comme un chien en arrêt.

— Qu'est-ce qu'il y a, Boris ? interrogea Aimé.

Corentin se secoua :

— Rien. Une idée, comme ça. Je t'en parlerai tout à l'heure.

Il ajouta, à l'adresse de Maïté Leduc :

— Et le caviar, dans tout ça ?

Cette fois, la chef de service eut une moue – accentuant encore l’aspect « bec de canard » de sa bouche siliconée – qui signifiait clairement son ignorance :

— Alors là... Encore une de ses petites manies, je suppose...

Elle fit basculer son siège vers Boris et lui souffla en pleine figure une bouffée de sa cigarette brune.

— Mais si ça vous intéresse tellement, dit-elle, le plus simple, c’est peut-être d’aller l’interroger directement, non ? Comme je vous l’ai dit, son bureau se trouve au huitième. Sa secrétaire s’appelle Sylvie.

Sylvie Tellier, la secrétaire de Marc Legendre, était une rouquine plantureuse, affublée d’un sourire qui semblait accroché en permanence sur ses lèvres dont le rouge tachait ses dents. Elle ne se départit pas de ce sourire pour affirmer à Corentin et Brichot que « M. Legendre était absent de Paris pour quarante-huit heures et qu’il était injoignable ».

— Je lui ferai part de votre visite dès son retour, promit-elle d’une petite voix aussi fluette qu’elle-même était enveloppée.

Boris ne desserra les dents, ni dans l’ascenseur, ni dans le hall de l’immeuble, et ne répondit qu’à peine au sourire de la ravissante petite Beurette de la réception, qui le dévorait des yeux. Il ne consentit à sortir de son mutisme grognon qu’une fois que Brichot et lui se furent installés à une table du *Hoche*, l’un des trois cafés-restaurants qui faisaient l’angle de l’avenue Hoche et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Et après qu’Aimé leur eut commandé deux bières pression.

— J’étais en train de réfléchir à une chose, Mémé, lâcha-t-il finalement après sa première gorgée.

— Ah bon ! fit Brichot, tu me rassures : je croyais que tu faisais la gueule...

Boris haussa les épaules :

— Remarque... il y aurait de quoi. C’est extrêmement contrariant qu’on ne puisse pas rencontrer Marc Legendre. Je suis de plus en plus persuadé qu’il est au cœur de toute cette affaire. Je ne sais pas encore exactement de quelle manière, mais mon instinct me le dit. Et tu sais que quand mon instinct me dit un truc, surtout quand il me le dit avec autant d’insistance...

— Il se trompe rarement, je sais, acheva Aimé avec un sourire en coin. Et dans ce cas précis, je suis d’autant plus enclin à le croire, ton instinct, que j’ai la preuve que la secrétaire de Marc Legendre nous a menti en affirmant qu’il était absent de Paris et qu’on ne pouvait pas le voir.

— Ah bon ?

Le petit sourire d'Aimé Brichot s'accroît :

— Parfaitement. Pendant que tu discutais avec la secrétaire de Legendre, j'ai jeté un œil discret au carnet de rendez-vous de ce dernier, qui était ouvert sur le bureau de son assistante. Et tu sais ce que j'ai vu, écrit bien proprement et en toutes lettres pour demain matin, dix heures ? « Réunion des rédacteurs en chef des magazines du groupe ». Vu sa position au sein du groupe, Legendre pourrait difficilement ne pas assister à cette réunion. Qui serait certainement reportée en son absence. Preuve que sa secrétaire nous a menés en bateau. Sur son ordre, évidemment, car elle n'aurait pas pris d'elle-même l'initiative de mentir à la police.

— Mémé, tu es génial ! fit Boris, se décidant enfin à sourire.

— C'est une opinion, hélas, insuffisamment répandue, lâcha Brichot avec un masque imperturbable, très pince-sans-rire. Au fait, et cette... « illumination » qui t'es venue, tout à l'heure, pendant qu'on parlait à Maïté Leduc ?...

Corentin prit le temps d'avaler une rasade de bière avant de répondre :

— C'est quand elle a fait allusion aux traits de Marc Legendre que j'ai eu cette illumination, comme tu dis. Elle a dit, textuellement : « Il n'a pas vraiment un physique qui crève l'écran ». Ça ne te rappelle rien ?

— Bon Dieu ! fit Aimé en tapant sur la table, manquant renverser son verre. Un physique quelconque ! Passe-partout, au point qu'il est presque impossible à décrire... L'homme qui accompagnait les filles, au *Train bleu* !

— Exactement, Mémé. Et de plus, un homme qui, de par sa position, est tout à fait en mesure de donner un sérieux coup de pouce à la carrière d'un mannequin débutant. Tu vois bien que tout nous ramène, non seulement à *People Mag*, mais à Marc Legendre. Et le nombre des disparues ne fait que renforcer ma conviction que nous avons affaire à une véritable organisation, voire à un réseau.

Ils sirotèrent leur bière en silence pendant un long moment, chacun ruminant ses pensées de son côté. Enfin, Aimé Brichot essuya sa moustache d'un revers de main et secoua la tête d'un air las.

— Il y a quand même un truc qui ne colle pas, dans tout ça, dit-il.

— Quoi donc ?

— Admettons que Marc Legendre se livre à trafic consistant à... vendre – car il ne le fait sûrement pas pour rien – les mannequins de son « féminin ». Admettons que ses... disons ses clients soient les hommes avec lesquels, d'après le gérant du buffet de la gare de Lyon, les filles repartaient systématiquement à la fin du dîner. Ces types sont forcément des hommes riches.

— Ça me paraît logique. Et alors ?

— Et alors, tu ne trouves pas que tout ce beau linge se donne beaucoup de

mal, et prend beaucoup de risques pour rien, étant donné que les clients en question n'auraient qu'un coup de fil à passer pour s'offrir les plus belles call-girls de la planète ?

— Pour rien... répéta pensivement Corentin en sirotant sa bière. Pour rien... Je n'en suis pas si sûr, Mémé. Ce que tu dis à propos des call-girls est évident. Donc, il y a forcément autre chose. Une autre motivation, de la part de ces types...

Il y eut un nouveau silence, prolongé. Puis, soudain, le visage de Corentin s'éclaira d'un sourire de triomphe.

— Ça y est ! lâcha-t-il. Je crois que je la tiens, leur motivation ! Et cette motivation, c'est tout simplement le fantasme du mannequin !

— Le fantasme du mannequin ?

— Mais oui, Aimé, ne fais pas l'innocent. Même à un mari exemplaire comme toi, il arrive, en tombant sur un défilé de mode à la télé, de trouver ces filles sublimes et de se dire qu'il passerait volontiers une nuit avec telle ou telle d'entre elles. Je ne dis pas que ça t'obsède, mais ça t'arrive, ne prétends pas le contraire.

Aimé Brichot se mit à rougir d'une manière qui équivalait à un aveu.

— Eh bien, rassure-toi, Mémé, tu n'es pas le seul : beaucoup d'hommes – on pourrait sans doute dire la plupart – partagent ce même fantasme. On ne peut d'ailleurs pas leur en vouloir. Coucher avec une de ces filles, sortir avec elle, être vu avec elle... avoir dans sa vie une couverture de magazine... Qui n'en a pas rêvé au moins une fois ? Pour la majorité des hommes, ça reste, et ça restera toujours à l'état de fantasme. Et puis il y a ceux, riches, célibataires ou en tout cas disponibles, qui cherchent par tous les moyens à le réaliser. Et pour ça, il y a deux « solutions » : soit on passe ses nuits aux *Bains* et dans les autres boîtes branchées que ces filles fréquentent, et on s'use la santé à les draguer en se couchant à cinq heures du mat' ; soit on est soi-même quelqu'un d'important dans les milieux de la mode, ce qui doit faciliter les choses.

— Et si on est totalement étranger à ces milieux... continua Brichot.

— Alors, on cherche quelqu'un qui, lui, y a ses entrées.

— Quelqu'un qui servira d'intermédiaire, conclut Aimé.

— Finalement, reprit Boris en allumant une cigarette, c'est toujours le même vieux principe du type qu'on engage pour faire le sale boulot qu'on n'a pas le courage – ou la possibilité – de faire soi-même : le tueur à gages, le manipulateur de fonds secrets, etc.

Aimé Brichot passa une main sur son crâne lisse.

— L'ennui, c'est que tout ça ne nous éclaire pas sur le mystère du cadavre, celui d'Iliana Valevna, la fille retrouvée sur l'autoroute... Que Legendre serve d'intermédiaire entre ces filles et des « amateurs » bourrés de fric, c'est plus que probable, en effet. Mais le but de l'opération, pour les

amateurs en question, n'est sûrement pas d'assassiner ces ravissantes créatures. Surtout qu'ils doivent les payer une fortune et qu'ils ont plutôt intérêt à « rentabiliser » leur investissement...

— Je ne vois qu'une explication... fit Boris après avoir lâché voluptueusement une bouffée de fumée bleue. L'accident.

— L'accident ? répéta Brichot, les yeux ronds.

— Oui. On peut tout imaginer : que le type sur lequel est tombée Iliana Valevna – le banquier suisse Théodore Muzard, si on en croit les pages mondaines de *People Mag* – se soit révélé un peu sadique sur les bords et qu'un de ses petits jeux ait mal tourné. À moins qu'Iliana ait tout simplement changé d'avis, refusé de lui céder, que l'autre se soit énervé et l'ait tuée accidentellement...

— Ou pas, ajouta Aimé, comme pour lui-même.

— C'est toujours la même chose, avec ces types qui accumulent pouvoir et argent, poursuit Boris : ils n'ont pas l'habitude qu'on leur dise « non ». Le fric et la puissance dont ils sont investis leur donne le sentiment d'une espèce d'impunité absolue. Du coup, ils se croient tout permis et finissent par aller trop loin.

— Peut-être... fit Brichot, songeur.

Il termina sa bière et ajouta :

— Au fait... Et cette histoire de caviar, à toutes les pages commanditées par Marc Legendre ? C'est quoi, à ton avis, un genre de code ?

— Peut-être, fit Boris avec une moue. Ça pourrait être, de sa part, une allusion au fait que ces filles sont toutes originaires des pays de l'Est, comme c'est souvent le cas du caviar.

Il frappa nerveusement la table du plat de la main et ajouta :

— En tout cas, ça fait beaucoup de questions auxquelles il va falloir que ce M. Legendre nous réponde. Et je vais te dire une chose, Mémé : il a intérêt à arrêter ses cachotteries et à jouer franc-jeu avec nous, sinon, je crois que je vais très vite perdre patience.

CHAPITRE XII



— Je peur... râla Tatiana d'une voix de plus en plus rauque. Je peur... Baise-moi, prends-moi, bien à fond, je besoin d'être ta chienne, ta chose pour que je plus peur...

Ce langage étrange, à la fois à cause de l'accent de la jeune Russe et de sa manière d'utiliser sa peur comme un aphrodisiaque, fouettait les sangs de Boris Corentin.

Des images érotiques se bousculaient dans sa tête pendant qu'il faisait l'amour à Tatiana, dans l'appartement qu'elle occupait, rue de Tocqueville. Il s'imaginait dans la peau de l'un des hommes de la garde d'honneur de la Grande Catherine, impératrice de toutes les Russies, qui avait la réputation d'utiliser ces soldats d'élite pour satisfaire son inextinguible appétit sexuel.

— Dis-moi que je suis ta plus belle salope ! râla Tatiana, à quatre pattes sur son lit, secouée par les coups de boutoir que Boris lui assénait avec la puissance d'un trépan de forage.

En guise de réponse, ce dernier accéléra encore la violence de ses va-et-vient. Son tempérament ne le portait pas à insulter ses partenaires, même dans le feu de l'action, et il ne trouvait pas de stimulant dans les grossièretés.

Pourtant, il devait bien reconnaître que c'était vrai : Tatiana – Tatiana comment, au fait ? – était presque certainement la plus magnifique créature

qu'il ait jamais eu le bonheur d'« honorer ». Quant au qualificatif de « salope », qu'elle s'attribuait elle-même... il fallait bien admettre aussi qu'elle le méritait largement. En tout cas, depuis une bonne heure, maintenant, elle s'acharnait à le lui prouver !

Elle avait appelé Boris sur son portable en fin d'après-midi et l'avait supplié – sous le prétexte que ces histoires de disparitions l'affolaient et qu'elle avait besoin d'être rassurée – de venir dîner avec elle.

Boris avait accepté d'autant plus volontiers qu'il avait peu de chances de faire avancer son enquête avant de rencontrer Marc Legendre, et que cette rencontre n'aurait pas lieu avant le lendemain, dans la meilleure des hypothèses.

Mais surtout, il devait bien s'avouer que sa première rencontre érotique avec Tatiana avait été bouleversante, et resterait sûrement inoubliable. Même pour un homme comme lui, dont les conquêtes et les souvenirs de ce genre se comptaient par centaines.

Bref : il crevait d'envie de recommencer.

À sa grande surprise, Tatiana l'avait reçue en jean et en tee-shirt, avec un tablier de cuisine autour du corps.

Elle lui avait préparé un dîner quasi familial à la maison, à base de bortsch, de bœuf à la Stroganov, et de baklavas au miel.

Et le tout était absolument délicieux.

Par ailleurs, sa conversation, malgré ses difficultés à s'exprimer dans un français académique, lui avait prouvé qu'elle était tout sauf stupide, et qu'elle possédait une certaine culture.

Si on ajoutait à toutes ces qualités sa beauté à couper le souffle, et les talents dont elle faisait preuve en ce moment même, on était obligé de reconnaître que Tatiana était une créature de rêve, à tous les sens du terme. Et que celui qui, un jour, l'épouserait, aurait beaucoup, beaucoup de chance...

Boris n'avait même pas eu à prendre la moindre initiative. À peine avait-il fini son café que Tatiana s'était jetée sur lui et l'avait entraîné dans sa chambre.

Et là, l'ouragan s'était levé...

Boris s'était déjà déversé une fois au fond de la gorge de Tatiana, elle l'avait fait exploser entre ses seins volumineux et durs, il s'était vidé dans son ventre et au fond de son ouverture la plus secrète et la plus étroite. À présent, les doigts crochetés dans la croupe de la jeune femme, il se regardait aller et venir entre les deux hémisphères soyeuses et fermes, avalé par un sexe charnu et parfaitement glabre qui l'enserrait comme un étau brûlant.

De temps en temps, sans cesser de la pilonner, il se laissait tomber sur le dos de Tatiana et empoignait ses seins, malaxant entre le pouce et l'index les

extrémités sombres qui devenaient dures comme des crayons.

Une nouvelle fois, le corps de la jeune Russe fut parcouru d'électrochocs annonciateurs de la tempête orgasmique qui allait l'emporter. Quelques instants plus tard, ce fut comme si un courant à haute tension la traversait. Elle lâcha une série de cris rauques qui se transformèrent en un long hurlement de plaisir. En même temps, son ventre étroit se resserra comme une main autour du sexe de Boris, lui transmettant des spasmes courts et violents qui le firent exploser avec un râle interminable.

Quelques instants plus tard, ils étaient allongés l'un contre l'autre sur le lit, nus et trempé de sueur, reprenant doucement leur souffle. Boris baignait dans une telle béatitude animale qu'il avait l'impression que son cerveau s'était liquéfié, comme si Tatiana le lui avait vidé en même temps que... le reste.

— Dis donc, c'est une vraie chance que tes colocataires n'aient pas été là, ce soir, réussit-il à articuler.

Tatiana lâcha un petit rire de gorge.

— C'est parce que je voulais qu'elles vont dehors, fit-elle. Je besoin trop de toi pour moi, ce soir. Pour moi toute seule.

Boris sourit sans répondre. Mais ne put s'empêcher d'imaginer son épuisement, s'il avait dû « assurer » avec les deux autres, en même temps qu'avec Tatiana !

Surtout si elles avaient un appétit aussi insatiable dans ce domaine...

La sonnerie de son portable coupa court à ses interrogations. Pesamment, il se leva et alla à la recherche de l'appareil, abandonné dans son blouson quelque part sur le tapis, au milieu d'un tas de vêtements arrachés à la hâte.

— Oui ? lâcha-t-il quand il eut enfin remis la main dessus.

— C'est moi, fit la voix d'Aimé Brichot. Je ne te dérange pas, j'espère ?

— Disons qu'il y a cinq minutes, tu aurais interrompu des choses très importantes, mais là, ça va.

Comprenant l'allusion, Brichot, un peu gêné, se racla la gorge à l'autre bout du fil.

— Bien, fit-il. Il va falloir que tu reprennes rapidement tous tes esprits, parce qu'il y a du nouveau. Et même, du sacrement nouveau !

Instantanément, le cerveau de Corentin s'était remis en configuration « 100 % flic ».

— Vas-y, lâcha-t-il.

Aimé Brichot prit son élan :

— On a retrouvé le corps d'une fille échouée sur la plage de Pampelonne, à Saint-Tropez, lâcha-t-il d'une seule traite.

— Quand ça ?

— Hier. Mais le temps que les collègues du secteur s'occupent des premières formalités et que le dossier remonte jusqu'à nous, je n'ai eu l'information qu'aujourd'hui en fin d'après-midi, peu de temps après ton départ pour ton mystérieux rendez-vous.

— Tu aurais pu m'appeler plus tôt, fit Boris, quitte à me déranger...

— Oui, mais j'ai d'abord voulu voir si, par hasard, il y avait une connexion avec notre affaire. Et c'est le cas, figure-toi. Depuis hier, ils ont eu le temps d'identifier cette malheureuse, et même de faire une autopsie. Elle s'appelle – ou plutôt, s'appelait – Raissa Chanine, elle était russe et mannequin de son état. Comme tu t'en doutes, elle ne s'est pas noyée accidentellement : « on l'a aidée », si je peux dire, comme le prouve le fait qu'elle avait les mains et les chevilles solidement attachées. Et ça ne s'est pas passé à Saint-Tropez : son corps, d'après le légiste, a dérivé dans l'eau pendant plusieurs jours, entraîné par le courant Ligure.

— Le quoi ?

— Le courant Ligure. C'est très connu dans le coin, paraît-il. C'est un courant qui longe la côte italienne, puis française, et dont le nom provient de la Ligurie, la région de Gênes.

Boris Corentin, debout au pied du lit, son portable collé à l'oreille, sentit soudain un frôlement au niveau de ses cuisses. Suivi d'une sensation encore plus agréable, au centre de lui-même.

Baissant la tête, il constata que Tatiana s'était approchée de lui à quatre pattes et, le prenant dans sa bouche, avait entrepris de lui rendre toute son orgueilleuse rigidité.

Et qu'elle était en train d'y réussir à vitesse grand V.

Boris dut faire un effort pour se concentrer sur sa conversation avec Aimé Brichot.

— Est-ce que tu crois, dit-il, que par hasard... ?

— Oui, l'interrompit Aimé. Raissa Chanine a posé pour la rubrique mode de *People Mag*. Il y a environ deux mois. Tu penses bien que la première chose que j'ai faite a été de me précipiter au journal et de me replonger dans les numéros de l'année écoulée. Et tiens-toi bien : non seulement Raissa Chanine a fait les pages mode du magazine, mais elle est aussi apparue dans la rubrique mondaine, quelques semaines plus tard. La légende, comme pour les autres, la présentait comme « une amie » d'un homme qui était, je te le donne en mille...

— Un Italien ?

— *Exactly* ! Un certain Gianni Silverini, roi de la pâte alimentaire industrielle et milliardaire de son état.

— Et je parie, poursuivit Boris, que dans l'« accroche » de cette page mondaine où figurait Raissa Chanine, il y avait le mot caviar, non ?

— On ne peut rien te cacher, Boris. Le titre exact est : « le caviar italien brille de tout son éclat ».

Il y eut un long silence, troublé seulement par les petits bruits de succion produits par Tatiana, qui « s'occupait » de Boris avec une ardeur que ses orgasmes multiples n'avaient apparemment pas calmée.

Presque malgré lui, Corentin sentait le plaisir monter de ses reins, irrésistible.

— Excuse-moi, Mémé, fit-il à bord de l'apoplexie, je te rappelle tout de suite.

Moins d'une minute plus tard, il se vidait à longs traits dans la bouche de Tatiana, qui le but jusqu'à la dernière goutte en ronronnant comme une chatte.

Aussitôt, sans même attendre d'avoir repris son souffle, Boris composa le numéro de portable de son coéquipier.

— Désolé, vieux frère... une urgence.

— Je vois, fit Brichot, légèrement agacé. Je te suggère de demander à ton « urgence » de te laisser tranquille cinq minutes, au moins le temps de finir cette conversation. Bon, revenons à nos moutons... Raissa Chanine avait de l'eau dans les poumons, mais pas de l'eau de mer : de l'eau provenant d'une piscine. D'autre part, les experts ont établi que, vu l'état du cadavre et la vitesse de ce fameux courant Ligure, la fille est morte il y a au moins une semaine et a par couru deux cents kilomètres avant de s'échouer. Tu vois où je veux en venir ?

— Et comment ! D'après ces renseignements, on doit pouvoir situer, à quelques kilomètres près, l'endroit d'où est parti le cadavre.

— C'est fait, dit Brichot : cet endroit se situe entre San Remo et Vintimille.

— Et il y a de fortes chances, continua Boris, pour que cette zone soit justement celle où Raissa Chanine a été assassinée. À moins d'admettre qu'elle ait été trimballée en voiture sur des centaines de kilomètres avant d'être balancée à la mer, ce qui est peu probable. Écoute-moi bien, Mémé, voilà ce que tu vas faire : tu vas demander, par Interpol, à nos collègues italiens de se renseigner pour vérifier si, par hasard, il n'y aurait pas une résidence particulièrement luxueuse, genre villa de milliardaire, dans ce secteur.

Au bout du fil, Boris entendit un raclement de gorge caractéristique : celui qu'émettait invariablement Aimé Brichot quand il avait une annonce à faire. Et qu'il voulait l'entourer d'un maximum d'« effet ».

— Tu me prends pour un débutant, ma parole ! dit-il d'un ton faussement indigné. Figure-toi que je ne t'ai pas attendu pour lancer les recherches en question.

— Bravo, Mémé ! fit Boris, beau joueur. Pardonne-moi, je ne suis qu'un

grossier personnage bouffi de suffisance. Ça te va comme excuse ? Et alors, enchaîna-t-il sans attendre la réponse, qu'est-ce que ça a donné ?

Brichot s'offrit encore un petit silence théâtral du plus bel effet avant de lâcher :

— Eh bien, entre San Remo et Vintimille, justement, il y a, en haut des falaises, juste devant la mer, un véritable château dont le propriétaire est un richissime particulier. Et ce particulier n'est autre...

— Que Gianni Silverini, le roi des pâtes ! lança Boris sans pouvoir s'empêcher de couper l'herbe sous le pied de son coéquipier.

— Lui-même. C'est-à-dire l'homme avec lequel Raissa Chanine a été photographiée dans les pages mondaines de *People Mag*.

— Encore bravo, Mémé ! fit Boris après un silence. Tu es décidément génial (il eut l'impression d'« entendre » son interlocuteur rougir au bout du fil). L'ennui, évidemment, c'est que tout ça reste quand même un peu léger, comme preuves, pour pouvoir accuser Silverini du meurtre de Raissa Chanine.

Aimé Brichot émit un petit rire sec.

— Il y a encore deux petites choses que je ne t'ai pas dites, fit-il. La première, c'est que le château de Gianni Silverini possède une très grande et très belle piscine. La deuxième – et ça, un spécialiste me l'a appris il y a une heure –, c'est que la proportion du pH/chlore et des autres produits d'entretien dans l'eau douce n'est jamais exactement la même d'une piscine à l'autre. Autrement dit, ces proportions et le type des produits utilisés constituent, en quelque sorte, la carte d'identité d'une piscine. Presque aussi précis et imparable qu'une analyse ADN pour un être humain.

— Ne me dis pas que tu as déjà fait comparer l'eau de la piscine de Gianni Silverini avec celle retrouvée dans les poumons de Raissa Chanine, Mémé, je ne te croirais pas !

— Et tu aurais raison puisque je n'en ai pas les moyens. Mais je suis sûr que nos collègues italiens, si on leur transmet toutes ces informations, se feront une joie, eux, de faire cette petite étude comparative. Et de s'occuper de M. Silverini en conséquence, vu qu'il est citoyen italien et que pour nous, de toute façon, il est intouchable.

Quelque chose bougea sur le lit, attirant l'attention de Boris de ce côté. Tatiana le regardait, une petite moue impatiente au coin de sa bouche immense. Elle était allongée sur le dos, les jambes largement ouvertes dans sa direction, les deux mains posées en corolle autour de son intimité qu'elles révélaient – bien plus qu'elles ne la masquaient – dans toute sa splendeur nacrée.

Un courant électrique traversa la colonne vertébrale de Boris et une boule de chaleur se forma au creux de son ventre.

— Une dernière chose, Mémé, fit-il pressé d'interrompre une conversation

qu'il se sentait de moins en moins en état de poursuivre, cette histoire de Gianni Silverini me fait penser à la première fille, Iliana Valevna, qu'on a retrouvée sur l'autoroute de Normandie. Si je me souviens bien, on l'a vue dans les pages mondaines de *People Mag* en compagnie d'un banquier suisse, un certain Théodore Muzard...

— Compris, fit aussitôt Aimé Brichot. Je me renseigne pour voir si ce Théodore Muzard n'aurait pas, lui, une villa du côté de Deauville. Et comme il est suisse, je transmets son dossier à nos collègues helvètes.

— Encore bravo, Mémé ! Tu tiens décidément une forme olympique. Quant à nous, on va s'occuper très sérieusement de Marc Legendre. Et ce, dès demain matin. En attendant, tu m'excuseras, mais j'ai encore un dossier urgent à finir.

— OK, je te laisse, travaille bien, vieux frère, rigola Aimé. Et, surtout, prends le temps de l'examiner dans les moindres détails.

— Compte sur moi, vieux frère. Compte sur moi... Boris jeta son portable sur le tas de vêtements et se rua sur le lit, entre les jambes interminables de Tatiana. L'instant d'après, il écartait doucement mais fermement les doigts de la jeune Russe, pour les remplacer par sa propre langue.

CHAPITRE XIII



Pour la sixième fois de suite, l'addition des cartes demandées par Marc Legendre au croupier virtuel de son ordinateur de bureau dépassa le chiffre 21.

Perdu !

Il cliqua sur « nouvelle donne » et recommença.

Roi de cœur = 10 points. Deuxième carte : 6 de pique. $10 + 6 = 16$.

Il hésita un peu et demanda une autre carte... Valet de trèfle ! Total : 26 points. Perdu, encore une fois !

Même au casino – au vrai –, ça ne lui arrivait presque jamais de perdre sept coups de suite au black-jack. Mais depuis quelque temps, au même jeu en version virtuelle, il se faisait lessiver presque systématiquement.

Il haussa les épaules et continua à jouer. Par habitude. En se moquant éperdument du résultat. Parce que ces cartes qui s'empilaient sur l'écran avant de disparaître et d'être remplacées par d'autres, le fascinaient littéralement, lui engourdisaient le cerveau et l'empêchaient de penser à autre chose.

Et tout d'abord à l'angoisse sourde et insidieuse qui le tenaillait depuis quelques jours. Depuis, en fait, qu'il avait rencontré par hasard, dans les locaux de *People Mag*, ces deux flics venus enquêter sur la disparition d'Iliana Valevna.

Une disparition qui l'avait inquiété au point de téléphoner à Théodore Muzard, le banquier suisse qui, par son intermédiaire, avait fait la connaissance d'Iliana. Marc Legendre l'avait « cuisiné », mais très poliment : il ne s'agissait pas de tuer la poule aux œufs d'or en se fâchant avec les clients.

Et avec Muzard encore moins qu'avec les autres...

Ce dernier ne s'était pourtant pas trop fait prier pour lui avouer, à demi-mots, qu'Iliana avait eu un petit « accident ». Sans entrer dans les détails, Muzard lui avait laissé entendre qu'elle s'était montrée plus « difficile et rétive » que prévu, qu'il avait fallu la « remettre en face de ses responsabilités », lui « faire admettre certaines réalités », la « dresser » en quelque sorte, et qu'il y avait eu une légère « bavure » au cours de ce « apprentissage ». Bref, beaucoup de guillemets, de sous-entendus et de circonlocutions oratoires pour lui faire comprendre ce que Legendre soupçonnait déjà : à savoir qu'Iliana était morte et que Théodore Muzard – ou, plus probablement, des hommes de main à sa solde – était directement responsable de sa mort.

La chose en elle-même n'avait pas bouleversé Marc Legendre : autant il était tombé fou amoureux de Carola Kaditch, autant les autres lui étaient indifférentes.

L'ennui, c'était que cette mort avait, comme c'était inévitable, déclenché une enquête. Et que cette enquête avait conduit ces deux flics jusqu'à lui.

En les rencontrant, l'autre jour, Legendre avait à peu près réussi à se maîtriser. Même si, il s'en rendait compte, quelques tics nerveux lui avaient échappés.

C'était après qu'il avait commencé à paniquer.

À l'idée qu'ils allaient forcément revenir l'interroger, et que ce jour-là, il n'était pas sûr d'arriver à ne pas se trahir. Du coup, il avait fait une chose idiote, dont il se mordait les doigts : il avait donné ordre à Sylvie, sa secrétaire, de leur dire à leur prochaine visite qu'il était absent de Paris et injoignable.

Un mensonge stupide, digne d'un adolescent pris en faute, et qui, comme un boomerang, lui reviendrait inévitablement en pleine figure : la réunion des rédacteurs en chef du groupe, qui s'était terminée il y a une heure, figurait sur l'agenda de sa secrétaire. Ces flics, qui avaient l'air de tout sauf de deux idiots, l'avaient forcément remarqué. Tant pis. Maintenant, il n'avait plus qu'à inventer autre chose pour s'en sortir.

Et puis, il n'avait tué personne, lui.

La voix de Sylvie résonna dans l'interphone de son bureau :

— Monsieur, il y a là deux policiers de la Brigade Mondaine qui demandent à vous voir.

— Faites-les entrer, répondit-il sans quitter des yeux l'écran de son ordinateur, où le jeu de black-jack continuait.

Il entendit la porte s'ouvrir et les deux hommes s'avancer vers lui. Il attendit qu'ils se soient immobilisés pour, enfin, abandonner son jeu virtuel et se tourner dans leur direction.

C'était bien eux, en effet : le grand beau gosse athlétique et le petit chauve à lunettes qu'il avait rencontrés l'autre jour.

Il se leva et se fabriqua un sourire aussi cordial que possible en leur tendant la main :

— Bonjour, messieurs. Asseyez-vous, je vous en prie.

Ils prirent place dans deux de ses quatre fauteuils visiteurs, tandis qu'il s'installait dans le sien, derrière son énorme bureau. C'était une position qui lui donnait toujours un sentiment de supériorité sur les autres et le rendait plus sûr de lui.

Et il avait plus que jamais besoin de ce genre d'assurance.

Boris désigna du menton l'ordinateur allumé, à l'extrémité du bureau de Legendre, où s'affichait toujours une partie de cartes :

— Black-jack ?

— Eh oui, admit le directeur du marketing du groupe People Press, sur le ton de la confiance. C'est ma petite faiblesse. Mais surtout, ne dites pas à mes journalistes qu'il m'arrive de jouer à ça pendant les heures de bureau, ça leur donnerait des idées. Et il n'y aurait plus personne pour fabriquer nos magazines !

Il ponctua cette plaisanterie d'un rire qui résonna faux aux oreilles des deux policiers qui restèrent de marbre.

— Il ne me viendrait pas à l'idée de vous reprocher ce genre de petites faiblesses, comme vous dites, fit Boris d'une voix parfaitement lisse. En revanche, il y a des choses beaucoup plus sérieuses à propos desquelles j'aimerais bien que vous nous donniez quelques explications.

Le sourire disparut instantanément du visage de Marc Legendre.

— Je vous écoute.

— Pour commencer, attaqua Corentin, je voudrais bien comprendre pourquoi, hier, vous nous avez fait dire par votre secrétaire que vous étiez absent et injoignable. Mon collègue a repéré votre réunion de ce matin sur votre agenda. Fausses informations données à la police, obstruction volontaire à une enquête... Je pense que vous deviez avoir une raison sérieuse pour justifier une attitude dont vous n'êtes pas sans savoir qu'elle pourrait vous valoir de gros ennuis ?

Legendre baissa la tête, tant pour se donner l'attitude du repentir que pour s'accorder le temps de trouver une réponse appropriée.

— Je... suis infiniment désolé, finit-il par lâcher. Vous savez ce que c'est :

à l'idée d'avoir affaire à la police, la plupart des gens s'affolent. Je ne sais pas ce qui m'a pris... D'autant plus que, bien évidemment, je n'ai rien à me reprocher !

— Vraiment ? fit Corentin. Eh bien moi, je n'en suis pas si sûr, figurez-vous.

Il fouilla dans la poche intérieure de son blouson et en tira les photos des sept mannequins disparues depuis un an. Il se leva et les aligna sur le bureau de Marc Legendre, juste sous son nez.

— Est-ce que vous connaissez, ou est-ce que vous avez déjà vu ces filles ? demanda-t-il d'un ton indiquant qu'il ne plaisantait pas.

Aussitôt, avant de se concentrer sur les clichés, le regard de Marc Legendre s'égara fugitivement vers le plafond, pendant qu'il se pinçait rapidement le nez entre le pouce et l'index.

Boris reconnut les symptômes qu'il avait déjà remarqués chez le directeur de *People Press* : ceux d'un homme qui ment... ou qui s'apprête à mentir. D'un homme très mal à l'aise, en tout cas.

Pourtant celui-ci répliqua sans la moindre hésitation :

— Je les connais toutes, dit-il. Pas personnellement, bien sûr... je serais tenté de dire « hélas ! ». Mais ces filles ont, plus ou moins épisodiquement, toutes travaillé pour *People Mag*, le titre féminin du groupe. Vu ma position, vous pensez bien que j'épluche le magazine en détail chaque semaine. En plus, j'ai une excellente mémoire visuelle. En revanche, je ne les ai jamais rencontrées, pour la bonne raison que, sauf cas exceptionnel, je n'interviens évidemment pas dans le contenu rédactionnel ni dans la sélection des top-models. Les *castings*, c'est Patricia Villedieu, la rédactrice en chef beauté du journal, qui s'en occupe. Mais, je crois que vous l'avez déjà rencontrée, non ?

— En effet, fit Corentin. Mais si nous sommes là, ce n'est pas pour parler chiffons ou cosmétiques.

Il planta ses yeux au fond de ceux de Marc Legendre avant de poursuivre :

— Monsieur Legendre, au cours des douze derniers mois, toutes ces filles ont disparu, peu de temps après avoir travaillé pour *People Mag*. Et au moins deux d'entre elles sont mortes. Et je vous précise : pas de mort naturelle.

Il se tut, mais continua de fixer Marc Legendre, épiant le moindre mouvement de son visage.

Lequel réussit à rester impassible.

Mais sur le bureau, ses mains avançaient toutes seules vers l'avant, comme si elles étaient animées d'une vie propre, incontrôlable.

— Je... C'est épouvantable, balbutia-t-il finalement. Je... Vous êtes sûr ? Oui, évidemment, excusez-moi, c'est une question idiote, mais je... Enfin, je suis bouleversé...

Boris se contenta de hausser les épaules puis, s'appuyant sur le bureau de

Legendre et toujours sans le quitter des yeux, il se pencha un peu plus vers lui.

— Voyez-vous, monsieur Legendre, dit-il d'une voix glaciale, mon collègue et moi sommes arrivés à la conclusion que non seulement *People Mag* est, d'une façon ou d'une autre, au centre de cette affaire, mais aussi, à la faveur d'un certain nombre de recoupements que nous avons effectués, que vous êtes vous-même impliqué dans cette succession de disparitions.

Le visage de Marc Legendre s'empourpra.

— Mais c'est absurde ! s'indigna-t-il. Quel intérêt aurais-je à... faire disparaître ces pauvres filles ? D'ailleurs, je ne vois même pas comment je m'y prendrai ! Et puis, je vous rappelle que j'occupe des fonctions importantes au sein de ce groupe de presse et que j'ai autre chose à faire que de jouer les assassins ou les proxénètes !

— Qui vous a parlé de proxénétisme ? intervint Aimé Brichot en caressant tranquillement sa moustache.

— Quoi ?

— Vous venez de dire que vous aviez autre chose à faire que de jouer les proxénètes. Or, ces filles, avant de disparaître, ont, en effet, bel et bien été vendues à des hommes riches. Mais comment le savez-vous ?

Marc Legendre se troubla. Boris et Aimé constatèrent que les paumes de ses mains étaient rouge vif.

— Mais je n'en sais rien, voyons messieurs ! lâcha-t-il d'une voix qui avait retrouvé un semblant de fermeté. Et si j'ai prononcé ce mot, c'est sans doute parce que votre appartenance à la Brigade Mondaine me l'a machinalement mis sur les lèvres, voilà !

— Justement, à propos de mondaine, fit Corentin en se rasseyant à côté de son coéquipier, et la rubrique mondaine de *People Mag* ?

— La quoi ?...

— Je vous parle de ces pages spéciales, en fin de magazine, consacrées aux soirées et festivités de la jet-set internationale... Les mannequins qui ont disparu ont non seulement posé pour les pages mode, mais elles sont également apparues sur les photos de cette rubrique. Elles y étaient systématiquement accompagnées par une personnalité du Bottin mondain, une star ou un milliardaire quelconque.

— Et alors ? se défendit Legendre. Elles sont majeures, elles sortent avec qui elles veulent. Je ne suis pas chargé de surveiller leurs fréquentations.

— Non, embraya Brichot. Mais ça ne vous empêche pas d'arranger certaines rencontres entre ces filles et tel ou tel de ces richissimes hommes d'affaires qui, sans vous, n'aurait aucun moyen d'entrer en contact avec elles, n'étant pas introduit dans le milieu de la mode.

— C'est absurde ! cria Legendre. Cette histoire est grotesque ! Et je me demande bien ce qui vous permet d'affirmer des choses pareilles !

— Le caviar, répondit tranquillement Boris.

Mac Legendre resta muet quelques instants. Sa mâchoire se décrocha, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Les pages mondaines où le mot « caviar » figure systématiquement dans la titraille, comme vous dites dans votre jargon, enchaîna Corentin. La rédaction de *People Mag* nous a confirmé que ces pages étaient commanditées et rédigées par vous personnellement. Et comme par hasard, ce sont dans ces pages-là qu'on retrouve nos disparues, au bras d'une riche personnalité. Avant que, pour certaines d'entre elles, on ne les retrouve à l'état de cadavres, naturellement. Il y a même quelques-unes de ces soirées ultrachic où vous apparaissez vous-même, parmi les invités. Alors, monsieur Legendre, j'attends vos explications.

Le visage de Marc Legendre s'affaissa doucement, jusqu'à ce que son menton vienne reposer sur son nœud de cravate.

— C'est vrai, soupira-t-il enfin en relevant la tête. Je reconnais que j'ai un côté snob et qu'il m'arrive de me faire inviter à ces raouts mondains en profitant de ma situation. En échange, je promets aux organisateurs de « couvrir » la soirée en la médiatisant dans une page du magazine, une page que je supervise et rédige personnellement.

— Tout ça est peut-être en contradiction avec la déontologie journalistique, intervint Aimé, mais pas avec la loi. Dites-nous plutôt pourquoi le mot « caviar » revient systématiquement dans l'intitulé de la rubrique...

Legendre eut un geste vague.

— Oh, ça... dit-il, c'est une de mes petites manies. Il se trouve que j'ai une passion pour le caviar. Une passion ruineuse, d'ailleurs. Du coup, je m'amuse à glisser le mot dans tous mes titres... mondains. Après tout, la jet-set, c'est un peu le caviar de la société, n'est-ce pas ?

Il eut un petit sourire forcé, que ni Boris ni Aimé ne lui rendirent.

— Bref, fit Boris, vous « caviardez » partout le mot « caviar »...

Les sourcils de Legendre se levèrent dans une expression interloquée :

— Je... Non, non, rectifia-t-il aussitôt, c'est plutôt l'inverse : « caviarder » signifie au contraire supprimer un mot ou un bout de phrase dans une légende ou un texte.

— Autant pour moi, fit Boris, en jetant un rapide regard en coin à Aimé Brichot.

L'un et l'autre avaient constaté qu'en rectifiant l'erreur – parfaitement volontaire – de Boris, Marc Legendre avait brièvement retrouvé une assurance et une maîtrise de lui-même, perdues depuis le début de leur entretien.

Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, qu'il mentait le reste du temps.

L'ennui, c'est que ça restait difficile à prouver.

Corentin décida de tenter autre chose :

— Monsieur Legendre, dans l'une de vos pages mondaines, on voit un des ex-mannequins de *People Mag*, Iliana Valevna, en compagnie d'un banquier suisse du nom de Théodore Muzard. Dans un numéro plus récent, une autre fille ayant travaillé pour *People Mag*, Raissa Chanine, apparaît au bras d'un milliardaire italien, Gianni Silverini. Ces deux hommes sont-ils des amis à vous ?

— Pas du tout, lança Legendre un peu trop précipitamment pour être tout à fait sincère. Je les ai peut-être croisés dans l'une ou l'autre de ces soirées, mais je ne les connais pas et ils ne font aucunement partie de mes relations.

— Tant mieux pour vous, reprit Boris, car les deux mannequins qui les accompagnaient, Iliana Valevna et Raissa Chanine, ont été assassinées.

— Écoutez, encore une fois, je suis sincèrement bouleversé par ce qui est arrivé à ces pauvres filles, s'écria Legendre, mais je vous répète que je n'ai à voir là-dedans ! Vous n'allez quand même pas m'accuser de meurtre, si ?

— Non, fit Corentin. Je ne crois pas que vous ayez personnellement assassiné qui que ce soit. Mais je suis convaincu que vous êtes indirectement responsable de la mort de ces malheureuses, parce que c'est vous qui les avez mises en relation avec leurs futurs bourreaux. Et ce, pour la bonne raison que la plupart d'entre eux n'avaient aucune chance de rencontrer ce genre de filles sans votre précieux concours. Et pour tout vous dire, monsieur Legendre, je ne crois pas non plus que vous ayez fait ça pour rien. D'ailleurs, dans ce milieu, personne ne fait rien pour rien, vous le savez parfaitement. À plus forte raison quand il s'agit de rendre un service à quelqu'un qui, si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit, n'est qu'une vague relation.

Le silence qui suivit pesait des tonnes. Le regard de Marc Legendre fuyait dans tous les sens, comme un oiseau égaré dans une maison et qui cherche désespérément une ouverture pour regagner l'air libre.

Pendant quelques secondes, Corentin et Brichot crurent qu'ils le tenaient, qu'il allait s'effondrer sous le raisonnement imparable de Boris, et passer aux aveux.

Ils se trompaient.

Le visage quelconque et un peu mou de Legendre se ferma et son regard se durcit.

— Messieurs, dit-il après avoir repris une profonde inspiration, je vous répète solennellement que je n'ai rien à voir dans toute cette regrettable et lamentable histoire. Et je vous avoue que, dans la mesure où, hélas, personne ne peut plus rien faire pour les victimes, mon principal souci est que cette affaire n'ait pas de conséquences néfastes pour le groupe de presse dont je suis un des principaux directeurs. En ce qui me concerne personnellement, en dehors de quelques invitations à des soirées jet-set, « échangés » contre des pages dans *People Mag*, je n'ai jamais reçu le moindre cadeau de la part

d'aucun des hommes que vous avez mentionnés. Et encore moins de l'argent, cela va sans dire. Vous le vérifierez facilement en examinant mes relevés de comptes bancaires, ainsi que mes comptes épargne, mes portefeuilles de sicav et ma participation aux bénéfices du groupe, un avantage dont bénéficient tous les salariés de People Press sans exception. Je tiens tous ces documents à votre disposition et vous pourrez les examiner quand vous voudrez.

Corentin et Brichot échangèrent un regard rapide. Nul besoin de se parler pour savoir ce que l'un et l'autre pensaient : à savoir qu'ils ne tireraient rien de plus de Marc Legendre pour l'instant, et que l'entretien était, provisoirement en tout cas, terminé.

— Bien, fit Boris en se levant, imité par Brichot, je vous remercie, monsieur Legendre. En ce qui concerne vos comptes bancaires et autre avoirs financiers, nous allons vérifier, croyez-le bien. Par ailleurs, nous aurons certainement d'autres questions à vous poser dans le cadre de cette enquête et nous serons donc certainement amenés à nous revoir très prochainement. Il n'est donc pas question pour vous de quitter Paris sans nous en avoir avertis préalablement... Est-ce que c'est bien clair ?

— Parfaitement clair, fit Legendre avec un sourire forcé.

La main sur la poignée de la porte, Corentin se retourna brusquement :

— Au fait, monsieur Legendre, est-ce que vous connaissez le restaurant *Le Train bleu*, à la gare de Lyon ?

Legendre haussa les épaules :

— Évidemment, comme tout le monde.

— Vous est-il arrivé d'y dîner en compagnie de l'une ou l'autre des mannequins dont je vous ai montré les photos ?

— Je vous ai dit que je ne les connaissais que par leurs photos dans *People Mag* ! s'énerva Legendre. Je n'en connaissais aucune personnellement ! Je ne les ai même jamais rencontrées !

— Merci encore, monsieur Legendre, dit froidement Corentin.

Avant de quitter le bureau du directeur du marketing de People Press, Boris et Aimé eurent le temps de voir une grosse goutte de sueur couler le long de sa tempe.

— On avance, Mémé, fit Boris quand ils se retrouvèrent sur le trottoir de l'avenue Hoche.

— Tu m'excuseras, répliqua Brichot avec une moue dubitative, mais je ne vois pas bien en quoi.

Corentin planta son regard dans le sien :

— Legendre était au bord de craquer, il y a cinq minutes. Mais il n'a pas craqué. Et je donnerais cher pour savoir pourquoi...

CHAPITRE XIV



Le bureau des Affaires Recommandées, au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, était presque aussi enfumé que celui, au bout du couloir, de Charlie Badolini. Et ce, par la faute de Boris Corentin qui, depuis deux heures, allumait une blonde légère au mégot de la précédente.

— Je vois que ta décision de limiter ta consommation de cigarettes a fait long feu, si j’ose dire, remarqua Aimé Brichot, dont le bureau faisait face à celui de sa flèche [16].

— Dès que cette enquête est bouclée, j’arrête, fit Boris en exhalant vers le plafond un nuage de fumée bleue.

Aimé sourit dans sa moustache, sans rien dire. Il connaissait assez son Boris pour savoir qu’il tiendrait peut-être – et même sûrement – sa promesse, mais que le stress et la pression de leur prochaine enquête le feraient inévitablement replonger à un moment ou un autre.

En attendant, ils avaient tous les deux de quoi être stressés.

Ils avaient deux cadavres sur les bras. Deux meurtres avec deux coupables présumés mais non prouvés, et étrangers par surcroît. C’est-à-dire intouchables en ce qui les concernait. Deux hommes, Théodore Muzard et Gianni Silverini, qu’ils ne pouvaient espérer voir « tomber » qu’en s’en remettant à l’efficacité et à la détermination de leurs collègues suisses et

italiens.

Mais le pire, pour Boris et Aimé, c'était de se dire que s'il y avait eu deux meurtres, il n'y avait aucune raison pour qu'il n'y en ait pas un troisième. Voire un quatrième.

Et qu'ils ne pourraient rien faire pour les empêcher, à moins de découvrir au plus vite la faille de l'organisation.

Une organisation au centre de laquelle se trouvait Marc Legendre, directeur général du marketing du groupe People Press.

Parce que ça, Boris n'en démordait pas, malgré les dénégations de l'intéressé.

Dénégations aussi obstinées que maladroitement, mais qui, hélas, restaient pour le moment imparables.

À peine rentrés de leur entretien avec Legendre, Corentin et Brichot avaient carrément mis la Brigade financière sur le coup.

Et deux heures plus tard, les résultats de l'enquête étaient tombés.

Conformes, malheureusement, à ce que Boris soupçonnait : à savoir que rien, dans les comptes bancaires et autres avoirs financiers de Marc Legendre, ne trahissait de rentrée d'argent anormalement importante au cours des douze derniers mois, c'est-à-dire la période pendant laquelle les filles avaient disparu.

Avec un salaire mensuel de près de vingt mille euros, Legendre vivait plus que confortablement, mais n'avait aucune autre ressource que ce salaire.

Bref, c'était l'impasse. Le noir absolu. Avec la sensation frustrante que la solution se trouvait à portée de main, presque sous leurs yeux, mais se dérobaient obstinément.

— Il fallait s'y attendre, soupira Aimé Brichot. Pour que Legendre nous invite avec autant d'empressement à examiner ses comptes, il fallait qu'ils soient clairs comme de l'eau de source.

Boris frappa du poing sur son bureau.

— Et pourtant, je suis sûr que c'est lui qui est au cœur de toute l'affaire. Je dirai même que je le sais. Sans l'ombre d'un doute ! Toutes ces filles sont passées par *People Mag*, elles ont toutes participé à des mondanités couvertes par le magazine, grâce aux bons soins de Marc Legendre... et elles ont toutes dîné avec lui au *Train Bleu*. Il a beau nous affirmer le contraire, je sais que c'est lui, le quinquagénaire au physique insignifiant qui les accompagnait à chaque fois. Et qui profitait de ce dîner pour... passer le relais, en quelque sorte, à ses riches commanditaires. Personne d'autre que lui n'était mieux placé pour faire croire à ces filles qu'il avait les moyens de « booster » leur carrière, ou même d'en faire des stars. Et je sais aussi que les commanditaires en question l'ont payé, d'une manière ou d'une autre. C'est inévitable et humain : quand on traite avec des hommes riches, c'est pour s'approprier une

part de leur gâteau.

Il écrasa sa cigarette blonde dans le cendrier débordant et sortit aussitôt son paquet de sa poche. Il étouffa un juron en constatant qu'il était vide, le froissa et l'expédia d'une pichenette dans la corbeille à papiers.

— La solution est là, grommela-t-il entre ses dents. J'en suis sûr. Elle nous crève les yeux et on ne la voit pas !

Un petit sourire amer releva légèrement un coin de la moustache blonde d'Aimé Brichot.

— Et pendant ce temps-là, dit-il, j'imagine que Marc Legendre continue tranquillement à faire des parties de black-jack virtuelles sur son ordinateur de bureau.

À peine avait-il prononcé ces quelques mots que Boris vrilla son regard dans le sien.

— Qu'est-ce que tu viens de dire Mémé ?

Brichot haussa les épaules :

— Rien d'important : je disais que pendant qu'on se presse le citron, Legendre continue tranquillement à jouer aux...

Le coup de poing de Corentin sur la table l'empêcha de finir sa phrase.

— Bon sang, Mémé, ça y est ! On a trouvé ! Ou plutôt, « tu » as trouvé !

Les yeux de Brichot s'arrondirent derrière ses verres de myope léger :

— Tu peux m'expliquer ?...

— Les cartes ! fit Boris. Le jeu ! C'est ça, la faiblesse de Marc Legendre ! Et c'est le genre de « petite faiblesse », comme il dit, qui peut se révéler autrement plus coûteuse que le caviar, crois-moi !

Il se jeta sur son téléphone de bureau et composa le numéro du poste de la Brigade des jeux [17].

— Ici le commandant Boris Corentin, de la Mondaine, dit-il dès qu'il eut en ligne l'officier de permanence. J'ai un travail urgent à vous confier : vous allez interroger les gérants de tous les casinos et cercles de jeux privés de France, pour savoir si un certain Marc Legendre, directeur général du marketing du groupe People Press, n'aurait pas ses habitudes dans leur établissement.

— On s'en occupe tout de suite, commandant, répondit son interlocuteur.

— Au fait, fit Boris avant de raccrocher : laissez tomber le casino d'Enghien-les-Bains : celui-là, je m'en occupe personnellement.

Il jaillit de sa chaise, imité par Brichot, et sortit de la pièce.

— Pourquoi Enghien-les-Bains ? demanda celui-ci en poursuivant sa flèche dans le couloir.

— Parce que c'est le casino le plus proche de Paris, répliqua Boris.

— Mais il y a des cercles de jeux dans la capitale : ne serait-ce que l'Aviation Club de France, sur les Champs-Élysées. Pour un joueur invétéré, c'est quand même plus pratique que d'aller à Enghien.

— Peut-être, Mémé, fit Boris en marchant de plus en plus vite. Mais on n'y joue pas à la roulette, pour la bonne raison que, jusqu'à nouvel ordre, la roulette n'est autorisée que dans les casinos et que les casinos sont interdits dans Paris[18]. Et quand on est un véritable accro du jeu, comme je soupçonne Marc Legendre de l'être, on joue aussi bien au black-jack, au stud-poker ou aux autres jeux de cartes, qu'à la roulette.

À cause de la circulation intense se dirigeant vers les sorties de Paris en cette fin d'après-midi, il leur fallut une bonne heure et demie, à bord de leur Renault Laguna de service, pour atteindre Enghien, situé pourtant à tout juste quinze kilomètres du périphérique nord, non loin de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle.

Il était dix-huit heures et il faisait nuit quand les lumières du casino, posé comme une grosse pâtisserie au bord du lac, surgirent de l'obscurité.

Le parking était encore aux trois quarts vide. Abandonnant leur voiture devant l'entrée, Boris et Aimé escaladèrent d'un bond les quelques marches du perron et, après un grand hall richement décoré, se retrouvèrent devant la double porte massive donnant sur la salle de jeux proprement dite. Près de cette porte, derrière un comptoir de bois verni, deux préposés en smoking leur demandèrent leurs papiers d'identité, comme le règlement l'exigeait. L'un d'eux était forcément le physionomiste de service, comme il en existe dans tous les casinos.

— Nous voudrions voir le gérant ou le directeur des jeux, fit Boris en leur mettant sous le nez sa carte de police. C'est urgent.

— Bien, messieurs fit l'un des deux hommes, je vous demande un instant.

Il décrocha le téléphone qui se trouvait derrière son guichet et appuya sur une seule touche.

— Monsieur, fit-il au bout d'un instant, ici Guy, au contrôle. J'ai ici deux policiers qui demandent à vous voir... Bien, monsieur.

Il raccrocha et s'adressa à Corentin et Brichot :

— Si vous voulez bien me suivre...

Les deux policiers l'accompagnèrent à l'intérieur de la salle de jeux. Celle-ci était immense et décorée dans un style vaguement art-déco, dans les tons vieux rose, avec un bar-restaurant installé sur une estrade qui occupait tout un côté de l'immense pièce très haute de plafond.

L'ambiance était feutrée, presque silencieuse, troublée essentiellement par le cliquetis des billes de roulette des deux tables sur quatre déjà ouvertes. Il y avait d'ailleurs assez peu de monde à cette heure presque « matinale » de la

soirée : une seule table de black-jack était occupée par trois femmes d'un certain âge ; quant aux tables de chemin de fer, de stud-poker et de baccarat, elles étaient encore fermées.

Sur les pas de M. Guy – le « physionomiste », à n'en pas douter, vu la manière dont il les avait dévisagés –, les deux policiers traversèrent la grande salle et pénétrèrent dans une autre, légèrement plus petite, mais infiniment plus luxueuse.

— Nous sommes ici dans ce que nous appelons « le salon des Princes », indiqua l'employé avec un geste circulaire évoquant un guide touristique.

Par politesse, Boris et Aimé jetèrent un regard autour d'eux. Le décor méritait effectivement le coup d'œil. Avec ses lourdes tentures montant jusqu'au plafond, ses fresques dans le style viennois, l'ensemble avait un côté rococo qui aurait pu servir de décor à un film d'époque, genre *Sissi Impératrice*.

Ici, les tables de jeu étaient moins nombreuses. Et de toute évidence, réservées à une clientèle d'élite, particulièrement fortunée : les petits panneaux fixés aux luminaires, au-dessus des tapis verts, indiquaient le montant des mises minimales : cent, cinq cents, et même mille euros pour l'une des tables de roulette. Qui, d'ailleurs, était la seule à fonctionner. Quatre hommes y étaient assis, en smoking, bien qu'il fut à peine plus de dix-huit heures. En face d'eux, une seule femme. Blonde, les cheveux longs, vêtue d'une robe du soir noire et portant un collier de perles. Boris ne la vit que de dos, mais il sut tout de suite qu'elle était très belle, à la manière dont les hommes, de l'autre côté de la table, ne pouvaient se retenir de lui jeter des regards appuyés.

Boris passa derrière elle, presque à la frôler. Elle ne se retourna pas, mais Corentin respira au passage une bouffée de son parfum, qu'il identifia aussitôt : *l'Heure Bleue*, de Guerlain.

M. Guy précéda Boris et Aimé jusqu'à une porte capitonnée marquée « Direction. Entrée interdite » et appuya sur le bouton d'une sonnette sans déclencher le moindre signal sonore. L'instant d'après cependant, une petite lampe verte s'alluma au-dessus de l'encadrement et l'homme en smoking ouvrit, les faisant passer devant. Juste avant d'entrer, Corentin entendit la voix du croupier de la table de roulette annoncer : « Le dix-sept, noir, impair et manque. Rien au numéro ». Dans un réflexe, il pivota sur lui-même.

À une quinzaine de mètres, la femme blonde s'était tournée elle aussi dans sa direction. Leurs regards se croisèrent.

Elle était effectivement très belle. Avec quelque chose de vaguement triste dans le regard. Peut-être parce qu'elle venait de perdre. Peut-être aussi, songea Boris dans une bouffée de romantisme – le lieu en était si imprégné qu'il était difficile d'y résister –, parce qu'elle était seule et que, pour tromper cette solitude, elle avait pris de parti de s'étourdir aux tables de jeu...

Le bureau dans lequel Boris et Aimé venaient de pénétrer évoquait moins celui d'un gérant de casino que d'un haut fonctionnaire britannique : lambrissé, avec aux murs des gravures de chasse au renard, un canapé Chesterfield à gros boutons capitonnés dans le cuir, deux bergères « à oreilles » faisant face à l'immense bureau. Celui-ci, immense, ciré et sculpté, semblait être une antiquité valant une petite fortune à lui seul. À part ça, la lumière douce de la lampe de travail permettait de distinguer quelques rayonnages contenant des livres reliés et beaucoup de dossiers. Ainsi que, dans un coin, un coffre-fort scellé dans le mur et qui ne prenait même pas la peine de se cacher derrière un tableau ; soit parce qu'il ne contenait rien d'important, soit, plus probablement, parce qu'il était capable de résister à tous les assauts.

Sur leur gauche, tout un panneau était occupé par des écrans de surveillance reliés à des caméras braquée sur chaque table de jeu. À intervalles réguliers, l'angle de la prise de vue changeait, passant d'un plan général à un gros plan sur les cartes ou les jetons de l'un ou l'autre des joueurs.

Derrière la lampe de cuivre à abat-jour vert bouteille, posée sur la table de travail, Corentin et Brichot distinguèrent la silhouette d'un homme grand, mince, aux cheveux gris et à l'allure aristocratique, vêtu d'un costume prince-de-galles d'une rare élégance. Il se leva et fit le tour de son bureau pour venir leur tendre la main. La sienne portait une petite chevalière, ornée d'une pierre noire, à l'annulaire. Il était très grand, dépassant même Boris de cinq bons centimètres.

— François Martineau, se présenta-t-il. Je suis le directeur de cet établissement. On me dit que vous souhaitez me parler...

— En effet, oui, fit Boris.

— Je vous en prie, fit Martineau en leur désignant les deux bergères avant de reprendre place derrière son bureau.

— Remarquez, poursuivit Corentin, notre visite n'aura plus de raison d'être si vous répondez par la négative à ma première question...

— Je vous écoute.

— Y a-t-il, dans votre clientèle d'habitues, un certain Marc Legendre, directeur général du marketing du groupe People Press ?

François Martineau croisa les mains sur le gilet de son costume et Boris vit briller sa chevalière à la lueur de sa lampe de bureau. Il y eut un silence angoissant : si le directeur du casino répondait « non », Boris et Aimé n'avaient plus qu'à retourner quai des Orfèvres et à attendre les résultats de l'enquête dans tous les autres casinos de France...

— Vous n'ignorez pas, je suppose, fit Martineau, que ce genre d'information relève du secret professionnel et qu'à moins que vous ne soyez mandatés par un juge d'instruction, rien ne m'oblige à vous répondre. Je dirai

même que ma déontologie professionnelle me l'interdit.

Corentin soupira profondément, histoire de garder son calme.

— Vous imaginez bien, monsieur Martineau, que nous connaissons la loi mieux que personne dans ce domaine, répondit Boris. Laissez-moi seulement vous dire ceci : même si nous ne sommes pas encore en mesure de vous présenter le moindre document officiel, sachez que je peux sans problème obtenir une commission rogatoire d'ici quelques heures et vous faire convoquer demain matin au quai des Orfèvres, ce qui sera beaucoup plus désagréable pour tout le monde. D'autre part, il s'agit d'une situation d'extrême urgence. Je ne peux pas vous révéler de détails, mais sachez que la vie de plusieurs personnes est peut-être en jeu. En rechignant à collaborer avec nous, vous pourriez bien vous retrouver avec un ou plusieurs morts sur la conscience...

François Martineau réfléchit brièvement, semblant peser le pour et le contre.

— Bien, fit-il enfin, je crois qu'il est préférable de jouer cartes sur table. Après tout, c'est l'endroit où jamais, n'est-ce pas ?

— Je ne vous le fais pas dire, fit Corentin.

— M. Marc Legendre fait effectivement partie de notre clientèle. Mais il ne vient pas assez souvent pour que je puisse le qualifier d'« habitué »...

Malgré cette dernière restriction, Boris eut l'impression qu'on venait de lui enlever un poids de cent kilos de la poitrine.

— Quand vous dites que ce n'est pas un habitué, demanda-t-il en refoulant au fond de sa gorge un tonitruant cri de victoire, qu'entendez-vous exactement par là ?

— Les vrais habitués, expliqua François Martineau, sont là tous les soirs, ou plusieurs fois par semaine. Marc Legendre, lui, n'est guère venu plus de cinq ou six fois au cours des douze derniers mois.

— Pourtant, vous vous souvenez de lui ? insista Brichot.

— C'est un peu mon métier, vous savez, fit Martineau avec un sourire modeste.

Corentin fit soudain un bond dans son fauteuil :

— Attendez ! Vous avez dit que Marc Legendre était venu ici cinq ou six fois en un an, c'est bien ça ?

— Oui, je dirais une demi-douzaine de fois, en effet, admit Martineau.

Boris se tourna vers Brichot :

— Une demi-douzaine de fois... les douze derniers mois... Ça ne te dit rien, Mémé ?

Brichot resta interloqué quelques secondes. Puis son visage s'éclaira :

— Bon sang ! lâcha-t-il. Ça correspond exactement aux disp...

— Je ne te le fais pas dire, le coupa Boris, peu désireux de dévoiler leur « cuisine » policière au directeur du casino.

Il se tourna vers celui-ci :

— Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur les habitudes de Marc Legendre, monsieur Martineau ?

Le directeur du casino hocha la tête :

— Certainement. M. Legendre se partage entre le black-jack et la roulette, avec de temps en temps une petite incursion du côté du stud-poker ou du baccarat, mais c'est rare.

— Et il joue de grosses sommes ? demanda Aimé, ôtant les mots de la bouche de Boris.

François Martineau posa sur lui un regard entendu :

— D'assez fortes sommes, en effet. Je peux même dire que M. Legendre, bien que n'étant pas un habitué, fait partie de nos plus gros clients.

Boris et Aimé se regardèrent, pensant la même chose. À savoir : comment, même avec un salaire d'environ vingt mille euros par mois, Marc Legendre faisait-il pour faire partie des « gros clients » d'un casino.

Car ils n'ignoraient pas que, pour être considéré dans un établissement de jeux comme un « gros client », il fallait jouer – et de préférence perdre – des sommes considérables. Des sommes sans commune mesure avec les revenus, même plus que confortables, de Marc Legendre.

Ce que Corentin se fit confirmer aussitôt par François Martineau :

— Vous pourriez nous préciser ce que vous entendez exactement par « gros client » ?

Martineau eut un petit geste tournoyant de la main et lâcha :

— L'un dans l'autre... disons qu'il arrive à M. Legendre de « faire des différences » allant jusqu'à deux cent mille euros.

Aimé Brichot retint de justesse un petit sifflement d'admiration :

— Par « faire des différences », monsieur Martineau, dit-il, je suppose que vous voulez dire perdre ?

— Perdre ou gagner, en fait. Mais vous savez bien que les joueurs perdent beaucoup plus souvent qu'ils ne gagnent. Sinon, il n'y aurait plus de casinos.

Boris Corentin laissa passer un long silence, pendant lequel il réfléchit intensément, le regard balayant distraitement le mur d'écrans de contrôle. Il eut la sensation – pas totalement désagréable – d'être un peu voyeur, en regardant sans être vu la superbe créature blonde qui, à la table de roulette du « salon des Princes », venait de toucher trente-six fois sa mise. Son visage ne manifesta aucune satisfaction particulière quand le râteau du croupier poussa vers elle une impressionnante pile de plaques de mille euros.

« Heureuse au jeu, pensa Boris, malheureuse en amour... »

Et si c'était le cas, c'était dommage : la caméra de surveillance plongeait de manière tout à fait indiscreète dans le décolleté de sa robe noire, révélant une poitrine orgueilleuse et ferme qui tendait le tissu à le déchirer.

Soudain, de la manière la plus inattendue qui soit, la femme blonde leva la tête et planta ses yeux clairs droits dans la caméra de surveillance. À qui elle adressa un sourire à peine esquissé, et plus énigmatique que celui de la Joconde.

Un sourire dont Boris Corentin eut la nette impression qu'il lui était adressé à lui, personnellement !

François Martineau, qui avait suivi son regard et vu ce qui s'était passé sur l'écran, eut un petit hoquet distingué :

— Cette personne, dit-il, est une de nos meilleures clientes. Une italienne richissime. Jolie femme, n'est-ce pas ? Nous nous connaissons bien, depuis le temps, et elle s'amuse de temps à autre à me... taquiner de cette manière. Je suis navré de vous décevoir, mais c'est à moi que ce sourire était adressé.

Boris, beau joueur, eut un geste signifiant que tout cela n'avait aucune importance.

Cette parenthèse de réflexion l'avait amené à se poser une question précise, qu'il transmit directement au directeur du casino :

— Et tout cet argent que Marc Legendre dépense ici, il l'apporte avec lui en liquide, il vous fait un chèque ?...

François Martineau eut un sourire encore plus énigmatique que celui de la mystérieuse et belle Italienne. Mais moins séduisant toutefois.

— Non, monsieur, répondit-il simplement.

— Eh bien, dans ce cas, comment fait-il ? insista Boris qui commençait à s'impatisser.

Martineau laissa passer un court silence et lâcha :

— Il ne le sort pas.

Corentin et Brichtot échangèrent un nouveau regard, interloqué cette fois.

— Pardon ? fit Boris.

— Il ne le sort pas, répéta le directeur du casino. Marc Legendre bénéficie dans cet établissement, à chacune de ses visites, de ce que nous appelons une ligne de crédit de deux cent mille euros.

Dans un réflexe, Corentin avança la main, comme pour demander une pause :

— Attendez... Vous êtes en train de nous dire qu'à chaque fois que Marc Legendre vient ici, il s'assoit à n'importe quelle table de jeu et il a automatiquement droit à un crédit de deux cent mille euros. C'est bien ça ?

— C'est exactement cela, sourit François Martineau comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle et la plus banale du monde. Il peut donc jouer et

perdre tout ce qu'il veut jusqu'à concurrence de deux cent mille euros... Mais il lui arrive aussi de gagner.

— Tiens donc ! fit Brichot. Et quand il gagne, il empoche l'argent et il repart avec ?

— Il en aurait le droit, fit Martineau, mais il le remet systématiquement en jeu. En clair, il continue à jouer jusqu'à ce qu'il ait perdu deux cent mille euros. Pas un euro de plus, pas un euro de moins.

Corentin hocha lentement la tête, presque admiratif devant l'ingéniosité de ce système.

Qui permettait à Marc Legendre de satisfaire sa passion du jeu, et même d'y consacrer des fortunes, sans qu'aucune rentrée d'argent inhabituelle ou anormale n'apparaisse jamais sur ses comptes personnels.

— Bien joué, l'artiste ! ne put-il s'empêcher de murmurer à mi-voix.

Il restait quand même une question troublante, et même essentielle, à laquelle Boris comptait sur le directeur du casino pour lui fournir une réponse :

— Mais au départ, demanda-t-il, les deux cent mille euros de sa ligne de crédit, ils viennent d'où ?

François Martineau soupira en jouant avec sa chevalière d'un air un peu embarrassé.

— Ça, dit-il, c'est encore plus confidentiel que le reste. Mais j'imagine que si je refuse de vous répondre, vous allez encore me brandir une commission rogatoire assortie d'une convocation au Quai, je me trompe ?

— On ne peut rien vous cacher.

— Bien... Dans ce cas, il est inutile de vous dissimuler que nous recevons des instructions nous ordonnant d'accorder ce crédit à M. Legendre et ce, généralement la veille de sa visite.

— Vous voulez dire, insista Boris, que Legendre joue avec l'argent du casino ?

Martineau secoua la tête :

— Pas du tout. La somme est virée à l'ordre du casino, depuis l'extérieur.

— Depuis où, exactement ? Et par qui ?

Martineau hésita encore une petite seconde avant de lâcher, comme un aveu particulièrement douloureux :

— Depuis la Suisse. Par le groupe financier propriétaire de la chaîne à laquelle appartient cet établissement... La Geneva International Invest.

Boris fronça les sourcils et resta silencieux un long moment. Puis il sursauta, sous l'effet du léger coup de coude administré par Aimé Brichot :

— Boris... La Suisse, ça ne te rappelle rien ? Ou plutôt, ça ne te rappelle pas quelqu'un ?

— Bon sang ! s'écria Corentin. Mais si, bien sûr !

Il planta son regard dans celui de François Martineau, qui tripotait sa chevalière de plus en plus nerveusement.

— Et le P.D.G. de Geneva International Invest, ce ne serait pas par hasard un certain Théodore Muzard ?

Le directeur du casino eut un geste fataliste :

— Je vois que vous savez tout...

— Presque tout, fit Corentin avec une moue faussement modeste. Il manque encore quelques pièces à notre petit puzzle.

Il allait se lever, mais se ravisa, tarabusté soudain par un détail :

— Au fait... Vous ne vous êtes jamais demandé pour quelle raison M. Théodore Muzard se montrait si généreux avec Marc Legendre ?

François Martineau eut un pâle sourire :

— Si, bien sûr, au début. Et puis, je me suis dit qu'il existait probablement une sorte d'accord commercial entre eux. De toute façon, je n'avais pas à le savoir, et c'est ce qu'on m'aurait répondu si j'avais posé la question. Ce qu'il ne me serait jamais venu à l'idée de faire, je vous le dit tout net. Dans notre profession, vous le savez, la discrétion est à la base de tout.

— Et comme c'est aussi le cas dans les banques suisses, vous étiez faits pour vous entendre, M. Muzard et vous, fit Corentin en se levant, imité par Brichot.

Il s'arrêta, la main sur la poignée de la porte :

— Je vous demanderai encore une petite chose, monsieur Martineau.

— Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser, ironisa ce dernier avec un soupçon d'amertume.

— Je le sais, en effet. C'est pourquoi je vous prie de bien vouloir donner des instructions à l'employé du contrôle – il s'agit de M. Guy, je crois – pour qu'il nous donne les dates précises de chacune des visites de Marc Legendre dans votre établissement. Je suppose qu'elles sont notées dans les registres de la maison ?

— Comme pour tous nos clients, en effet.

— Merci encore pour votre aide, monsieur Martineau, fit Boris en sortant. Votre collaboration nous a été infiniment précieuse dans le cadre de notre enquête.

— Inutile de nous faire raccompagner, ajouta malicieusement Aimé, nous connaissons le chemin.

CHAPITRE XV



Cette fois, l'Italienne se retourna quand Boris passa derrière elle. Ils échangèrent un regard et un sourire.

« Celui-là, au moins, pensa Corentin, je suis sûr qu'il n'est pas adressé au directeur du casino, planqué derrière ses écrans de contrôle ».

Brichot et lui eurent le même réflexe, en déboulant dans la nuit de janvier, rendue plus fraîche encore par les eaux sombres du lac d'Enghien : ils remontèrent le col, Boris de son blouson, Aimé de sa veste de tweed anglais.

— Non mais... tu te rends compte du truc ? fit Aimé avec un frisson en claquant la porte de la Renault Laguna de service. Payé en jetons de casino ! C'est comme si toi et moi, on était payés en billets de Monopoly !

— Sauf que, fit Boris en enclenchant la première, les billets de Monopoly, ça ne vaut que le prix du papier sur lequel c'est imprimé, alors que les jetons ou les plaques de casino, ça vaut réellement la somme écrite dessus ! D'ailleurs, j'ai connu des restaurants très chics, situés à côté de certains casinos prestigieux, où on pouvait payer avec une plaque [19].

— Peut-être, renchérit Aimé, mais Legendre utilise vraiment les siennes comme de simples pions pour faire joujou, puisque : un, on les lui offre ; deux, il ne s'en sert que pour jouer. Autrement dit, ces deux cent mille euros dont il dispose restent toujours virtuels, en ce qui le concerne. Cette « marge

de manœuvre » ne lui coûte rien, mais ne lui rapporte rien non plus.

— Ne lui rapporte rien, tu dis ? fit Boris en attaquant l'autoroute du Nord, direction Paris. Je ne suis pas d'accord avec toi : ça lui rapporte la possibilité de pouvoir satisfaire sa passion du jeu et ce, dans des proportions que ses revenus officiels ne lui auraient jamais permis. Et ça, pour un joueur aussi accro à sa drogue que l'est Marc Legendre, ça n'est pas rien, crois-moi.

Aimé Brichot, qui couvait un rhume, sortit son vaste mouchoir à carreaux et se moucha bruyamment.

— Effectivement... C'est un peu comme si un obsédé sexuel avait la possibilité de se payer une call-girl de luxe par nuit et d'envoyer la note à quelqu'un d'autre...

— Excellente comparaison, Mémé. C'est un peu ça, en effet.

— En tout cas, reprit Brichot, c'est futé, comme système : l'argent que rapporte à Marc Legendre son petit trafic de mannequins est injecté directement dans le casino d'Enghien et circule en circuit fermé à l'intérieur de ce casino. On aurait très bien pu ne jamais le découvrir, si Legendre n'avait pas commis l'erreur de jouer devant nous au black-jack sur son ordinateur de bureau, ce qui nous a mis sur la piste.

— Comme tu dis, Mémé, fit Boris en sortant son paquet de cigarettes. N'empêche que cet argent, virtuel ou pas, constitue quand même un revenu issu d'une forme à peine déguisée de proxénétisme. Et c'est tout ce qui nous manquait comme preuve pour arrêter Marc Legendre. En espérant que ça mettra fin au trafic, par la même occasion.

— Au fait, dit Brichot en sortant à la fois de sa poche intérieure son petit carnet personnel et la liste de dates que leur avait remise le préposé au contrôle. Vérifions juste pour dire...

Il regarda alternativement la liste, et ses propres notes.

— Gagné ! fit-il au bout de trente secondes. À quelques jours près, les visites de Marc Legendre au casino d'Enghien, et donc l'ouverture de ses lignes de crédit de deux cent mille euros, correspondent aux dates où ont été signalées les disparitions des mannequins. Cette fois, il est cuit. On n'a plus qu'à le cueillir en beauté.

Aimé regarda sa montre :

— Il n'est pas loin de dix-neuf heures. Tu crois que Legendre sera encore à son bureau de People Press, le temps qu'on y arrive ?

— S'il n'y est plus, on trouvera bien encore quelqu'un pour nous donner son adresse personnelle. Et à défaut, on la fera rechercher par nos services.

Il y eut un bref silence.

— Il y a quand même encore un petit truc qui me chiffonne, reprit Corentin.

— Quoi donc ?

— Théodore Muzard, le banquier suisse, dont nous savons maintenant qu'il est aussi le patron de la Geneva International Invest, propriétaire du casino, a crédité, au profit de Legendre, deux cent mille euros dans les caisses du casino, après que Marc Legendre l'ait mis en relation avec Iliana Valevna, la première fille retrouvée morte. Mais les autres ?...

— Les autres ?

— Oui, les autres clients de Marc Legendre ? Comment le payaient-ils ?

— J'imagine assez bien une espèce de cagnotte commune, fit Aimé après un instant de réflexion. Après tout, on peut penser que tous ces types, qui fréquentent les mêmes soirées jet-set, se connaissent entre eux. Et que, donc, ils connaissent tous Théodore Muzard. Moi, je vois ça comme ça : à chaque fois qu'un des clients de Marc Legendre était « livré », c'est-à-dire quand il était mis en relation avec la fille, il versait ses deux cent mille euros à la Geneva International Invest, et Muzard se chargeait ensuite de virer la somme au casino, à l'intention de Legendre. Et hop ! ni vu, ni connu. L'anonymat garanti.

— Bravo, Mémé, sourit Boris. Ça me paraît effectivement la solution idéale. Tellement idéale que je ne vois même pas comment ça aurait pu se passer autrement. Évidemment, il reste à le prouver. Mais pour ça, je fais confiance à la Brigade financière internationale. Dès demain, je les mets sur le coup, avec pour mission de nous sortir les noms de tous les investisseurs de la Geneva International Invest. Mais tu vois, je ne doute pas une seconde que ces noms seront ceux des clients de Marc Legendre. C'est-à-dire de toutes ces stars richissimes qu'on a vues dans *People Mag*, en compagnie des filles disparues.

Ils arrivaient sur le périphérique nord. À son tour, Boris Corentin regarda sa montre.

— Dix-neuf heures quinze. Heureusement que ça roule mieux dans ce sens-là. Avec un peu de chance, pour peu que Legendre quitte son bureau suffisamment tard, on devrait pouvoir le coincer.

*

Marc Legendre avait toujours été un garçon soigneux, et même méticuleux. Quand il était enfant, sa mère le félicitait toujours du soin impeccable avec lequel il rangeait sa chambre et alignait, quasiment « au cordeau », sa collection d'albums de Tintin.

Là, c'était pareil.

Il avait délicatement démonté le Colt Cobra à canon court qu'il s'était procuré en Belgique, vingt ans plus tôt, plus par jeu qu'autre chose, et qu'il gardait depuis, enfermé dans un tiroir de son bureau. Avec une peau de

chamois à peine huilée, il en avait frotté chaque élément, avant d'essuyer le surplus d'huile avec un chiffon sec.

Puis il sortit les balles, qui n'avaient jamais quitté leur petite boîte d'origine, et dont il avait bien cru qu'elles ne serviraient jamais.

D'ailleurs, la plupart d'entre elles ne serviraient pas.

Une seule suffirait.

Mais par précaution, il en inséra six dans le barillet.

Marc Legendre se sentait étrangement calme.

Comme si on venait de lui ôter l'énorme poids qui, jusque-là, lui comprimait la poitrine. Et un peu la conscience, il fallait bien l'avouer.

D'un seul coup, en fin de matinée, peu après la visite des deux policiers de la Brigade Mondaine, tout était devenu clair.

Simple.

Facile, même.

Carola était morte et, à son âge, il ne retrouverait jamais une fille comme elle : une fille jeune et belle, capable de l'aimer, ou de faire suffisamment bien semblant pour le lui faire croire.

Au point, même de lui faire retrouver une virilité qu'il avait cru perdue à tout jamais.

Et qui, cette fois, l'était bel et bien, perdue.

Son foyer, son mariage, son couple ?... De ce côté-là, tout n'était que rancœurs, amertumes recuites, frustrations... en attendant la haine pure et simple.

Et ça, il se sentait d'autant moins le courage de le supporter que sa vie professionnelle avait cessé de l'intéresser. Beaucoup d'hommes vivent et s'épanouissent au travers de leur travail, en sacrifiant leur vie privée. Mais ils ont au moins des compensations sur le plan professionnel.

Pas lui.

Et puis, de toute façon, qu'il le veuille ou non, il était au bout de la route.

Il avait réussi à faire à peu près bonne figure, devant ces deux flics qui étaient venus le cuisiner. Il avait réussi à leur mentir en gardant un semblant de contrôle sur lui-même.

Mais ils étaient tout sauf idiots et ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être d'heures, avant qu'ils ne découvrent les secrets de sa petite « organisation » et ne rassemblent suffisamment de preuves contre lui pour l'envoyer en prison pour très, très longtemps.

Et Marc Legendre préférait de loin la mort à la prison. La perspective des brutalités, des insultes, et probablement des viols collectifs qu'il y subirait inévitablement, était une des rares choses qui le faisaient encore réagir.

En lui faisant éprouver des frissons de panique qui lui donnaient envie de

vomir.

Non. La mort, décidément, était cent fois préférable.

D'ailleurs, elle ne lui faisait même plus peur.

Après tout, il avait eu ce que beaucoup d'hommes, sur cette terre, ne connaissent jamais, pas même une seule fois, avant de mourir : un moment de bonheur intense. L'amour, le vrai, la grande passion, à la fois sentimentale et charnelle... même si elle n'avait duré que quelques semaines.

Quelque chose d'aussi fort, d'aussi magnifique, suffisait largement à justifier toute une vie.

La sienne, en tout cas.

Et puis, en dehors des flics et de leur enquête, en dehors même de la mort de Carola, il y avait encore autre chose qui avait poussé Marc Legendre dans sa décision d'en finir.

Armando Ruiz.

À l'heure qu'il était, sa vengeance à l'égard du Mexicain devait être accomplie. Helena Ruiz devait avoir reçu les photos – qu'il avait pris soin de lui faire parvenir par Federal Express et Armando était sans doute déjà redevenu ce qu'il était avant son mariage avec la riche héritière : un garçon de bain, un plagiste gigolo qui ne pouvait compter que sur sa queue pour vivre.

Mais un gigolo avec vingt ans de plus.

De ce côté-là, au moins, Marc Legendre avait de quoi être satisfait : il avait vengé la mort de Carola.

L'ennui, c'est que cette vengeance faisait maintenant peser une épée de Damoclès au-dessus de sa propre tête.

La vengeance d'Armando Ruiz.

Et cette vengeance-là, quand on savait de quoi était capable le play-boy mexicain, promettait d'être particulièrement raffinée. Et Marc Legendre n'avait aucune envie d'attendre posément, comme un veau à l'abattoir, pour savoir quelle forme elle allait prendre.

Raison de plus pour en finir tout de suite.

Et puis, en privant Armando Ruiz de sa vengeance contre lui, Legendre se vengerait une seconde fois, en quelque sorte.

Une petite satisfaction supplémentaire qui serait toujours bonne à prendre.

Il était assez content, en imaginant la manière dont les choses allaient se passer.

Content de la petite mise en scène qu'il avait soigneusement mise au point, et réglée dans les moindres détails.

Puisque le jeu était devenu la seule chose au monde qui lui procurait encore un semblant de plaisir, c'était à une table de jeu qu'il allait tirer sa révérence.

À la manière d'un de ces grands seigneurs d'autrefois, dont la race s'était perdue.

Déjà, il se voyait comme le dernier représentant de cette caste héroïque, et sa poitrine se gonflait d'orgueil à cette idée.

Le Colt Cobra, ce serait pour la fin.

La toute fin.

Le rideau final.

Après lequel il n'y aurait pas de rappels, malheureusement.

En prévision du premier acte, il avait sorti du coffre de son bureau le chéquier de la société People Press, dont il était un des rares cadres supérieurs à avoir la signature.

Puisque aucun virement sur sa ligne de crédit n'avait été fait, ces jours-ci, par la Geneva International Investment, il fallait bien qu'il dispose de l'indispensable « marge de manœuvre ». Celle qui allait lui permettre de leur fausser compagnie à tous, et de la plus superbe manière qui soit.

En se suicidant au jeu.

Muni du chéquier de la société et d'un attaché-case, il avait fait un saut à la banque Schlumberger, qui se trouvait à cinq minutes à pied de son bureau, et en avait retiré un million d'euros en liquide.

Le directeur d'agence, qui le connaissait, n'avait fait aucune difficulté pour lui remettre la somme.

En sortant de la banque, Marc Legendre savait qu'il avait franchi le point de non-retour.

Parce que cet « abus de biens sociaux caractérisé », et à une telle échelle en plus, lui vaudrait inmanquablement des années de prison.

Et comme il n'était pas question pour lui de se retrouver en prison... il n'avait pas d'autre choix que d'aller jusqu'au bout.

C'est ce qu'on appelle brûler ses vaisseaux..

Après la banque, il avait fait un saut jusque chez lui, avenue Mozart, pour récupérer son smoking, sa chemise de cérémonie, ses escarpins vernis et son nœud papillon.

Sa femme n'était pas là. Elle n'était jamais là dans la journée. Toujours en train de faire des courses, de dépenser son argent...

À moins qu'elle n'ait un amant... Mais s'il y avait une chose dont Marc Legendre se foutait éperdument, à présent, c'était bien de l'amant éventuel de sa femme.

Il regarda l'heure à sa montre.

Dix-neuf heures.

Il était temps de se mettre en route.

Tranquillement. En prenant son temps. De toute façon, avec les inévitables embouteillages, à cette heure-là, en direction des sorties de Paris, il ne serait pas à Enghien avant vingt heures trente, ou même vingt et une heures.

De plus, il s'arrêterait en route, une fois ou deux. Pour boire un verre. Peut-être même manger un morceau, s'il avait faim, ce qui n'était pas le cas pour l'instant. Mais surtout pour boire. Pas au point d'être saoul, ce qui risquerait de lui faire faire n'importe quoi, et même rater son coup (à tous les sens du terme). Mais il fallait qu'il soit juste assez « gris » pour que le courage ne lui manque pas au dernier moment.

Pour aller jusqu'au bout sans faiblir.

Juste assez ivre pour avoir l'aisance des grands acteurs.

Et des grands seigneurs.

Les uns comme les autres avaient besoin de public. C'est pour ça que Marc Legendre ne voulait pas arriver trop tôt à Enghien. Avant vingt et une heures, il n'y avait personne aux tables de roulette du « salon des Princes ». Après, en revanche, c'était la foule. Surtout un vendredi soir, comme aujourd'hui. Il allait donc ainsi bénéficier du maximum d'audience pour son dernier spectacle, ses adieux en quelque sorte.

On fouillerait sa mallette à l'entrée, bien sûr : mesures de sécurité obligent. Mais Legendre savait par expérience que les casinos, quand on leur apporte de grosses sommes en liquide, vous accueillent toujours avec le sourire et ne vous demandent jamais d'où vient l'argent.

De plus, à Enghien, on le connaissait. Il faisait partie de ce que, dans les casinos américains, on appelle les « gros opérateurs ».

Bref, personne n'aurait l'idée incongrue d'effectuer une fouille au corps sur lui. Ce qui aurait eu pour conséquence fâcheuse de leur faire découvrir le colt Cobra.

Que Marc Legendre glissa tranquillement dans la ceinture de son pantalon, après avoir enfilé son smoking, ses chaussures vernies, et ajusté son nœud papillon.

À soirée de gala, tenue de gala.

CHAPITRE XVI



— Putain d’camion ! grogna Aimé Brichot, citant sans y penser le titre d’une chanson écrite par Renaud à la mort de Coluche.

Un semi-remorque de trente-cinq tonnes au moins était couché en travers du périphérique nord, cinq cents mètres avant la porte de Champerret, où Boris et Aimé avaient prévu de sortir pour rejoindre les locaux de People Press.

Avec pour conséquence immédiate et inévitable un gigantesque embouteillage formé de voitures immobilisées, pare-chocs contre pare-chocs. Impossible pour les deux policiers de s’extraire de ce piège, même en faisant donner la sirène et le gyrophare. Une heure durant, ils avaient donc dû prendre leur mal en patience, en attendant que les motards de la circulation arrivent à rétablir un couloir de passage entre le poids lourd accidenté et le rail de sécurité.

— Heureusement qu’on ne joue pas contre la montre, râla Boris, alors que leur Laguna de service abordait l’entrée du goulot de l’espèce d’entonnoir ménagé sur la file de gauche du périphérique. Parce que si on était dans une de ces situations où chaque minute compte, on l’aurait dans l’os.

— On n’est peut-être pas à la minute, soupira Brichot en regardant sa montre, mais heureusement quand même que Legendre n’est pas au courant

des derniers développements de notre enquête et qu'il ne sait pas qu'on s'apprête à le mettre en examen. Parce que là, il aurait eu tout le temps de prendre le prochain avion pour Caracas...

— En attendant, pour ce qui est de le coincer à son bureau, ça me paraît compromis... Je dirais même qu'on aurait de la chance si la porte des bureaux est encore ouverte.

Enfin, lorsqu'ils arrivèrent à l'angle de l'avenue Hoche et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, le pronostic de Boris se confirma : l'immeuble de People Press était fermé pour la nuit et vide, à l'exception du gardien de nuit. Corentin l'arracha à son comptoir en appuyant à répétition sur la sonnette d'urgence et lui mit sa carte de police sous le nez. Mais, malgré cet « argument de poids », le veilleur de nuit ignorait tout de l'adresse personnelle du directeur du groupe, ce qui était également à prévoir.

Aimé Briclot avait déjà sorti son portable :

— On va tout simplement demander aux renseignements.

Comme par hasard, Marc Legendre était sur liste rouge, et le préposé resta intraitable, rien ne permettant aux deux hommes de lui prouver au téléphone leur qualité de flics. Après cinq bonnes minutes de palabres qui lui parurent interminables, Boris réussit néanmoins à lui arracher l'adresse de Legendre : 61, avenue Mozart, dans le XVI^e arrondissement.

— C'est tout ce qu'il nous fallait, soupira-t-il en raccrochant. De toute façon, on n'avait absolument pas l'intention de l'appeler pour l'avertir de notre visite...

— À propos de visite, fit Aimé en regardant une nouvelle fois sa montre, on a intérêt à faire fissa : il est vingt heures quarante. Dans vingt minutes, il ne sera plus question de débarquer chez lui [20] .

À vingt heures cinquante-cinq, Boris et Aimé étaient au pied de l'immeuble. Par chance, un locataire en sortit à ce moment précis, leur permettant de s'engouffrer à l'intérieur sans savoir besoin du code. L'étage où habitait Legendre était indiqué près de la loge du gardien : le quatrième.

À neuf heures moins deux, ils sonnaient à sa porte.

Une femme d'une cinquantaine d'années leur ouvrit. Elle avait les cheveux gris, rassemblés en chignon, des lunettes à monture papillon, et portait une robe d'intérieur en laine des Pyrénées qui n'avait rien d'affriolant.

— Bonsoir madame, excusez-nous de vous déranger, fit Boris en sortant une fois de plus sa carte de policier. Vous êtes madame Marc Legendre ?

— Oui, en effet, mais...

— Nous voudrions voir votre mari.

— Entrez, fit-elle en se retournant.

D'une démarche traînante qui avait quelque chose de résigné, elle les

précéda dans le salon où la télévision était allumée, diffusant une émission de variétés.

M^{me} Legendre s'empara de la télécommande pour couper le sifflet au chanteur de service, avant de se retourner vers les deux hommes :

— Mon mari n'est pas là, dit-elle comme si la chose lui était parfaitement indifférente.

— Vous savez où il est ? demanda Brichot.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être à son bureau. Il lui arrive de travailler tard.

— Il n'y est pas, répliqua Corentin. Nous en venons.

La femme haussa les épaules avec une moue indiquant clairement qu'elle se moquait bien de savoir où était son mari.

— Il n'est pas parti en voyage, au moins ? demanda Boris.

— Pas à ma connaissance. En général, il me prévient. Attendez, je vais quand même jeter un coup d'œil dans sa penderie, pour voir s'il aurait emporté des affaires...

Elle disparut, la démarche toujours aussi traînante, et revint une minute plus tard.

— Il n'a pas pris de valise, et toutes ses affaires sont là. À l'exception de son smoking et de ses chaussures vernies. Une soirée de gala, probablement. Je suppose qu'il va rentrer tard.

— Je vous remercie, madame, fit Boris. Excusez-nous encore de vous avoir dérangée.

Une fois dans la voiture, il se mit à réfléchir à toute vitesse, mâchoires serrées, mains crispées sur le volant.

— Je crois que je sais où il est, dit-il enfin.

— Ah bon ? s'étonna Aimé, tu as de la chance, parce que moi...

— Au casino ! le coupa Boris en le fixant avec une soudaine intensité.

— Mais on en vient !

— Et alors ? Il était encore tôt quand on a quitté l'établissement. La vraie clientèle, et surtout celle des joueurs invétérés, arrive bien plus tard. Mémé, regarde sur ta liste de dates. Quand Marc Legendre est-il venu flamber à Enghien pour la dernière fois ?

— Il y a six semaines, fit Brichot après avoir vérifié.

— Et les fois précédentes ?

Aimé aligna les dates, en commençant par la plus récente.

— Tu vois, fit Corentin avec un drôle de sourire, on a attaché trop d'importance aux dates elles-mêmes, en oubliant de considérer une chose : l'intervalle entre ces dates ! Or, cet intervalle est d'environ six semaines à

chaque fois. La dernière visite de Legendre remontant à six semaines environ, sa prochaine visite pourrait bien être pour ce soir. Et puis, il a pris son smoking...

Brichot haussa les épaules :

— Et alors ? Ce n'est plus obligatoire, dans les casinos...

Le sourire de Corentin s'accrut :

— Peut-être, mais il l'est dans le « salon des Princes », à Enghien. Tu n'as pas remarqué, tout à l'heure, dans ce même salon ? Une seule table était occupée – une table de roulette – par quatre hommes et une très jolie femme...

— Oui, ta sublime Italienne... soupira Brichot.

— Eh bien, tu as dû remarquer qu'elle était en robe du soir et ses compagnons de jeu en smoking. Alors qu'il était à peine dix-huit heures passées ! Et où veux-tu qu'un type qui joue aussi gros que Marc Legendre s'installe pour flamber à Enghien, si ce n'est dans le « salon des Princes » ?

Une lueur d'admiration s'alluma dans l'œil d'Aimé Brichot :

— Génial ! Tout simplement génial ! Décidément, Boris, tu es à la hauteur de ta réputation !

— Arrête, fit Corentin en enclenchant la première, tu vas me faire rougir.

*

Marc Legendre arrêta pour la troisième fois sa grosse BMW devant un petit bistrot de banlieue, au bord de la nationale. Il en descendit d'une démarche qui commençait à être incertaine, parut hésiter une ou deux secondes devant la porte à la peinture écaillée, puis pénétra dans l'établissement. Derrière son comptoir, surmonté de la photo racornie d'une équipe de joueurs de foot devant laquelle s'oxydait, probablement depuis des années, une coupe en argent ciselé, le patron, un torchon jeté sur l'épaule et une lingette à la main, frottait le plateau de formica du bar. Il était seul dans son établissement, une salle minuscule éclairée au néon. Visiblement – habitué sans doute par la relative proximité de son bistrot avec le casino –, il ne songea pas à s'étonner en voyant débouler ce client en smoking et « béhème » et lui servit avec des gestes indifférents le double bourbon sur glace qu'il demandait.

À l'extérieur, dans une Ford de location, une Fiesta tout ce qu'il y avait de plus banale pour mieux se fondre dans l'environnement, un homme brun, aux traits tirés, profita de l'arrêt pour allumer une cigarette.

— Il cherche à se bourrer la gueule, ce con, ou quoi ? râla-t-il en se parlant à lui-même. S'il continue à s'imbiber, c'est dans un accident de

voiture, qu'il va se tuer !

Et c'était une perspective qui contrariait beaucoup Armando Ruiz.

Parce que depuis une heure et demie qu'il suivait patiemment la grosse BMW de Marc Legendre, il ne cessait pas de penser avec délices au moment où il allait pouvoir le coincer dans un endroit discret et le faire payer au centuple pour ce qu'il lui avait fait.

Pour ça, le Smith & Wesson neuf coups qu'il trimballait dans sa boîte à gants lui suffirait largement.

Il imaginait le programme en salivant d'avance.

Une balle dans chaque genou, histoire de se mettre en jambes, si l'on peut dire.

Une balle dans chaque coude.

Une dans les couilles. Une dans le ventre...

Après, il improviserait, au *feeling*. Mais Marc Legendre ne mourrait qu'à la neuvième balle. Il fallait qu'il ait tout le temps d'apprécier le petit traitement de faveur qu'Armando lui réservait.

Et qu'il n'aurait pas volé, après ce qu'il avait osé lui faire...

On ne se méfie jamais assez des hommes trop sentimentaux.

Lors de sa dernière visite à Legendre, Armando Ruiz s'était bien rendu compte de la réaction de son interlocuteur, même si ce dernier s'était efforcé de lui faire bonne figure, quand il lui avait annoncé la mort de Carola Kaditch : ce pauvre type était littéralement dévasté.

Dévasté comme un puceau.

Effondré de chagrin parce que cette fille était morte.

Cette fille, dont il était amoureux comme un collégien.

Armando en avait bien rigolé, après l'avoir quitté.

Seulement, il avait commis une erreur fatale en n'imaginant pas une seconde que Legendre pourrait se venger.

Ce qu'il avait fait.

Car qui d'autre que Legendre aurait pu envoyer à Helena cet assortiment de photos le représentant lui, Armando, en pleines galipettes avec cinq ou six filles différentes ?

Des photos sur lesquelles, bien sûr, on le reconnaissait parfaitement.

Qui ? Si ce n'est un homme ayant sous ses ordres une batterie de photographes professionnels (il n'y avait qu'à voir la qualité irréprochable des photos !) ne demandant qu'à se transformer en paparazzi. Moyennant une petite rallonge, bien sûr.

L'auteur des photos, Armando s'était juré de découvrir son identité et de s'occuper personnellement de lui aussi.

Mais chaque chose en son temps.

D'abord Legendre.

Sa haine à son égard décuplait à chaque fois qu'il repensait à la scène que lui avait fait Helena, sa femme, en recevant les photos. Une scène violente, d'abord. Puis très calme. Après l'avoir traîné dans la boue, écrasé de son mépris, elle lui avait froidement annoncé qu'elle mettait immédiatement sa menace à exécution : elle divorçait et gardait tout. Absolument tout. L'argent, bien sûr, mais aussi la villa de Las Brisas, les voitures, et jusqu'à la coûteuse garde-robe d'Armando. Et aussi, bien sûr, la précieuse chevalière au diamant noir à un million de dollars, œuvre du joaillier Mafouz Sherifi, dont il était si fier.

— Je te laisse ce que tu avais quand je t'ai connu, avait-elle dit : ta bite et ta gueule. Et j'espère pour toi que ta bite fonctionne encore, parce que ta gueule, franchement, ce n'est plus ça.

Dans la minute, les avocats d'Helena étaient entrés en action. Et dans l'heure, ses gardes du corps avaient dépouillé Armando avant de le jeter hors de l'appartement de Mexico comme un malpropre.

Avec ce qui lui restait de liquide sur lui, il avait tout juste eu de quoi s'offrir un billet d'avion pour Paris, et louer une voiture à l'arrivée. Après quoi, il avait fait un saut du côté de la Chapelle, chez un voyou de sa connaissance, qui lui avait cédé le Smith & Wesson en échange de ce qui lui restait.

Ainsi équipé, il avait de quoi assouvir sa vengeance.

Une vengeance qui était tout ce qui lui restait.

Vraiment tout.

Car ses quatre ou cinq soi-disant vrais « amis » de la jet-set, à qui il avait téléphoné depuis Roissy pour leur demander une aide financière, s'étaient bien entendus défilés comme des salauds.

Apparemment, la nouvelle de sa « disgrâce » avait voyagé encore plus vite que lui.

Il avait à tout hasard fait un crochet par son pied-à-terre parisien de l'avenue Foch.

On y avait déjà installé de nouvelles serrures.

Quant à la belle Alexia Ramius, elle avait changé de numéro de portable.

Elle aussi était sortie de sa vie dès qu'elle avait su qu'il était fauché, sans lui accorder un mot ou un regard.

Il avait à peine eu le temps de la baiser deux ou trois fois. Dommage... Parce que non contente d'avoir des allures de magnifique bête sauvage, c'était aussi une vraie tigresse au lit.

Dire qu'en échange d'Alexia, il avait payé deux cent mille euros à Théodore Muzard, à charge pour lui de les « redistribuer » à Marc Legendre

selon la procédure habituelle ! Et ça, en plus de tout le reste, ça multipliait encore ses envies de meurtre, à Armando.

Legendre se décida enfin à sortir du bistrot et à remonter dans sa voiture.

Armando Ruiz, qui l'avait suivi depuis son bureau, s'était d'abord demandé où il pouvait bien aller, dans cette tenue, surtout quand il l'avait vu s'arrêter, une première fois dans un bar sordide à Aubervilliers, puis à Gennevilliers, dans l'île Saint-Denis et encore deux ou trois fois un peu plus loin, du côté d'Épinay. Mais il n'avait pas tardé à comprendre.

Legendre, qui était un joueur invétéré, allait au casino d'Enghien.

Flamber son fric.

Son fric à lui, Armando ! Ou plutôt, celui d'Helena. Mais c'était encore la même chose, quarante-huit heures plus tôt.

Cet argent-là, Armando Ruiz regretta amèrement de ne pas l'avoir placé à son nom sur un compte secret, en Suisse, par exemple.

Il soupira lourdement en démarrant derrière la BMW.

De toute façon, c'était trop tard pour les regrets.

Mais trop tard aussi pour Marc Legendre.

Il avait intérêt à bien s'amuser au casino.

Parce que c'était sa dernière partie.

*

— Arrête de regarder ta montre, Mémé ! Tu vas l'user, à force !

— Tu as raison, soupira Aimé Brichot. De toute façon, ça ne sert à rien de s'angoisser : on arrivera quand on arrivera.

— Tiens, regarde ! fit Boris en pointant le doigt devant lui, à travers le pare-brise : on arrive, justement !

Il était vingt-deux heures. Pour la deuxième fois de la journée, le gros bâtiment massif du casino d'Enghien surgit devant eux, comme sorti des eaux noires du lac, où ses lumières se reflétaient. Cette fois, le parking était plein et ils garèrent carrément la Renault Laguna de service au pied des marches du grand perron. Le portier se dirigea vers eux pour protester. Boris lui montra simplement sa carte, sans un mot et sans même s'arrêter. L'instant d'après, Aimé et lui se retrouvaient devant le comptoir de bois verni du contrôle où le fameux M. Guy, accompagné d'un collègue, officiait toujours.

— Bonsoir, fit Corentin en lui adressant un grand sourire. C'est encore nous. Est-ce que M. Marc Legendre est chez vous, ce soir ?

Le nommé Guy hocha discrètement la tête :

— Tout à fait, monsieur ! M. Legendre est actuellement installé à une

table de roulette au « salon des Princes ». Et puisque M. Martineau m'a autorisé à vous informer des faits et gestes le concernant, je peux même vous préciser qu'il en est l'attraction ce soir ! Il a l'habitude de jouer gros, mais à ce point-là, je...

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, Corentin et Brichot poussèrent la grosse porte capitonnée et s'engouffrèrent dans la salle principale. Elle était pleine à craquer, cette fois, et le volume sonore était sans commune mesure avec l'ambiance feutrée qui régnait ici quelques heures plus tôt. Ils durent jouer des coudes pour traverser la salle et parvenir jusqu'au saint des saints réservé aux *happy few*.

Là aussi, on affichait complet.

Sauf qu'ici, l'ambiance était plus chic, donc plus guindée et moins bruyante, et que tout le monde était en tenue de soirée.

Boris repéra tout de suite deux personnes, assises à la table des « gros jeux », celle où la mise minimum était de mille euros.

D'abord, la belle Italienne de cet après-midi qui, apparemment, n'avait pas quitté sa place. Soit elle gagnait, soit elle était suffisamment riche pour pouvoir se permettre de perdre pendant quatre heures d'affilée.

Ensuite, assis à sa gauche, Marc Legendre.

Mais si une foule compacte et de plus en plus nombreuse se pressait autour de la table de roulette, ce n'était pas pour admirer les charmes de la belle Italienne.

Car c'était bel et bien Marc Legendre qui faisait le spectacle.

— Le cinq, impair, noir et manque, annonça le croupier, un chauve à l'allure compassée. Rien au numéro !

Et le râteau de son collègue ratissa la totalité du tapis, à l'exception des quelques plaques déposées sur le noir.

Un murmure à la fois excité et effrayé s'éleva : au passage, le croupier avait également ratissé une pile de plaques de mille euros, posés sur le chiffre onze. Une pile beaucoup plus grosse que toutes les autres.

À la réaction de la foule, et au petit geste indifférent de Legendre, façon grand seigneur comme si tout ça n'est que « peccadilles », il n'était pas difficile de comprendre que c'était lui qui avait déposé cet énorme enjeu sur le tapis vert.

Pas difficile de comprendre non plus que si ça continuait comme ça, il n'allait pas tarder à être lessivé.

Vaguement fascinés, Corentin et Brichot s'arrêtèrent un moment pour le regarder.

Ils pouvaient se le permettre.

Après tout, ils avaient réussi leur mission : ils avaient démonté le mécanisme du trafic des filles, et retrouvé Marc Legendre, qu'ils étaient venus

arrêter.

Ils n'avaient plus qu'à le cueillir.

À présent, ils pouvaient s'offrir le luxe de prendre leur temps : l'autre était installé à une table de casino, au milieu d'une foule... Ils l'avaient dans leur ligne de mire, et Legendre ne risquait pas s'envoler.

Pourtant, Boris Corentin ne pouvait se défendre d'une sensation étrange. Comme si, quelque part, son instinct de flic l'avertissait de se méfier.

Mais de quoi ?...

La pile de plaques déposées juste devant Marc Legendre, et qui constituait sa réserve, diminuait de manière significative à chaque fois que la bille retombait. Car le directeur du marketing de People Press perdait sans discontinuer.

Et quand il lui arrivait de gagner – ce qui provoquait les applaudissements de la foule surexcitée – il divisait ses gains en deux piles de plaques, qu'il disposait n'importe où visiblement sur deux numéros.

Et reperdait le tout au coup suivant.

Un verre de whisky était posé devant lui, sur le tapis, à côté de ses plaques. Entre chaque jeu, Legendre s'en administrait une rasade. Corentin ignorait quelle quantité de whisky il avait déjà ingurgité mais, à voir son œil brillant et le sourire un peu béat qui flottait sur son visage en sueur, il était loin d'en être à son premier.

Boris éprouva soudain une sensation étrange.

C'était comme si Marc Legendre perdait... volontairement.

C'était absurde, bien sûr : on ne perdait jamais « volontairement » au casino. On perdait, point final.

Pourtant à le regarder jouer, Boris croyait déceler une espèce de volupté dans le fait de se faire ratisser systématiquement. Comme une espèce de fuite en avant.

Comme un homme qui n'a plus rien à perdre et qui a décidé d'aller jusqu'au bout.

Décidé de se « suicider au jeu », en quelque sorte.

Corentin haussa les épaules.

C'était absurde.

Legendre n'avait aucune raison de vouloir mourir. La petite combine qu'il avait mise en place était trop profitable. Et lui procurait trop de satisfactions...

Et puis, rien, *a priori* du moins, ne lui permettait de penser qu'on l'avait démasqué et qu'il était sur le point d'être arrêté.

Il y avait une bonne heure qu'Armando Ruiz poireautait sur le parking du casino d'Enghien, au volant de sa Ford Fiesta, quand il avait vu arriver la Renault Laguna, qui s'était garée au culot au pied des marches.

À la manière dont les deux hommes qui en étaient descendus, habillés en civil, avaient envoyé paître le portier en leur mettant une carte sous le nez, leur identité ne faisait aucun doute. C'étaient des flics.

Des salauds de flics qui allaient le priver, lui, Armando Ruiz, de sa vengeance.

Parce que, là non plus, il n'y avait aucun doute possible : ces deux types n'étaient pas là pour perdre leur misérable salaire au baccarat ou au blackjack, mais pour arrêter Marc Legendre.

Dieu seul savait comment ils avaient percé à jour son petit trafic, et Armando Ruiz se foutait bien de comprendre les méandres qu'ils avaient suivis pour remonter la filière. Tout ce qui le préoccupait, lui, c'est que, dans quelques minutes, Legendre allait sortir du casino entre deux policiers, que ces policiers le feraient monter dans leur voiture... et qu'il lui échapperait définitivement.

Et ça, pour Armando Ruiz, c'était une perspective insupportable.

Parce que sa vengeance, c'était tout ce qui lui restait.

Et il ne laisserait personne la lui voler.

Personne...

Il réfléchit à toute vitesse.

Gros joueur comme il l'était, Marc Legendre devait se trouver dans le « salon des Princes », qu'Armando Ruiz connaissait bien pour y être venu, lui aussi, un certain nombre de fois, laisser des fortunes sur les tapis verts.

Au temps où il en avait les moyens, bien sûr.

C'est-à-dire dans une autre vie...

Or, le « salon des Princes », le vendredi soir, on n'y entrait qu'en smoking.

Qu'à cela ne tienne : il avait justement le sien, dans le coffre de sa voiture, à l'intérieur de la valise qui contenait désormais la totalité de ses possessions.

En faisant ses bagages, au moment de son départ précipité du Mexique, il avait hésité à prendre ce costume, trouvant idiot de s'encombrer d'un tel accessoire dont il savait pertinemment qu'il allait lui être inutile désormais, puisque, une à une, les portes de la jet-set allaient se fermer devant lui. Et puis, par réflexe, mû par une sorte de sentimentalité aussi, comme on empoche une poignée de sa terre natale qu'on s'apprête à quitter sans espoir de retour, il l'avait fourré dans sa valise.

Mais là, maintenant, à ce moment précis, il se félicitait de l'avoir

finalement emporté.

Parce que justement, ce smoking, il allait lui servir une dernière fois.

*

Marc Legendre perdait toujours, avec des mines de grand seigneur un peu affectées, devant un public fasciné par l'importance des sommes qu'il laissait filer comme du sable entre ses doigts.

Soudain, un des personnages quitta brusquement la scène tragi-comique qui était en train de se jouer sous les yeux de Boris et Aimé.

La belle Italienne, assise à côté de Legendre et qui perdait gros, elle aussi, depuis un bon moment, décida visiblement que ça suffisait comme ça. Elle ramassa les plaques qui lui restaient, en reposa une sur le tapis en jetant, de sa voix chaude et sensuelle, un « Personnel ! » auquel les croupiers répondirent par un machinal « Personnel, merci madame » et se leva.

Elle se retourna et son regard s'arrêta aussitôt sur Boris, debout à dix mètres d'elle. Un sourire fit briller ses yeux bleus magnifiques, écarta ses lèvres charnues, révélant des dents éblouissantes. Et elle se dirigea sans hésiter vers lui.

— Bonsoir, dit-elle avec un accent italien que sa voix légèrement rauque rendait particulièrement sexy. Il me semble qu'on s'est déjà vus, non ?

C'était tout sauf le moment de jouer le joli cœur, mais Boris ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par la grâce voluptueuse et sensuelle qui émanait de toute la personne de cette somptueuse créature.

Ni, d'un coup d'œil rapide, d'en faire l'inventaire.

Vue de près, et avec une vue plongeante, sa poitrine magnifique se soulevait au gré de sa respiration, mettant en valeur la fermeté de ses rondeurs et la pâleur soyeuse de sa peau, agrémentée de quelques taches de rousseur.

Sa longue robe noire était largement fendue d'un côté et, à cause de la manière dont la jeune femme se tenait – volontairement, à n'en pas douter –, une de ses longues jambes en sortait, nue jusqu'à l'aîne. Nue, à l'exception d'un bas et d'un porte-jarretelles dont la bretelle de dentelle posait un trait noir sur la blancheur de sa cuisse pleine et ronde.

Boris sentit malgré lui une boule de chaleur se former au creux de son ventre.

Le sourire de l'Italienne s'accrut et ses yeux bleus se mirent à pétiller.

— J'ai beaucoup perdu, ce soir, dit-elle. Mais vous savez ce qu'on dit : « malheureuse au jeu... »

— ... « heureuse en amour », compléta Boris.

— Absolument. Mais avant de le vérifier, il y a d'abord deux informations

que je voudrais vous donner : la première, c'est que je m'appelle Maria-Grazia de Teulada, et la deuxième, c'est que je sens que ma chance est en train de tourner. Si vous aviez la bonne idée de m'offrir un verre de champagne, je crois que je me laisserais faire...

— Je... Ce serait avec le plus grand plaisir, croyez-le bien, bafouilla Boris, malheureusement, là, tout de suite, ça va être difficile. Je suis en...

— Attention !

Boris, l'Italienne et les clients présents dans la salle se tétanisèrent sous le cri que venait de pousser Aimé Brichot. Boris n'eut que le temps de voir trois choses.

D'abord, le tapis vert totalement vide devant Marc Legendre, qui avait perdu sa dernière plaque quelques instants plus tôt.

Ensuite, le même Marc Legendre, qui venait d'arracher de la ceinture de son pantalon ce qui, à première vue, ressemblait à un petit Colt Cobra.

Et qui, sans se départir de son sourire extatique, était en train de le soulever à la hauteur de sa tête et d'en diriger le canon court vers sa tempe.

Assez lentement pour ne rien laisser perdre de l'effet produit, mais sans la moindre hésitation.

La troisième chose qui traversa le champ de vision de Corentin, ce fut le corps de son coéquipier presque à l'horizontale.

En train de plonger à travers la foule comme un joueur de rugby qui s'apprête à marquer un essai.

Une fraction de seconde plus tard, après avoir renversé au moins quatre personnes comme de simples quilles de bowling, sa main se refermait sur le poignet de Legendre.

Le poignet au bout duquel se trouvait l'arme.

L'index de Legendre était déjà en train d'appuyer sur la détente.

Le coup de feu résonna comme une explosion, laquelle arracha un nouveau cri à toute l'assistance.

Le sourire de Marc Legendre s'effaça de son visage.

Non parce qu'il était mort : plutôt parce qu'il était surpris – et visiblement déçu – d'être encore vivant.

Encore une fraction de seconde, et il y eut une deuxième explosion.

Celle que produisit un énorme lustre de cristal en s'abattant sur la table de roulette.

Un lustre dont la suspension avait été fracassée par la balle que Brichot avait réussi à dévier *in extremis*.

D'un regard circulaire, Boris vérifia d'abord que personne n'était blessé, puis il s'avança vers Brichot qui, après avoir désarmé Legendre et l'avoir ceinturé, achevait de lui menotter les poignets derrière le dos.

— Bravo, Mémé ! fit Boris. Je ne le dirai jamais assez : tu es génial !

Brichot jeta un regard en biais vers la belle Italienne, qui se tenait un peu en arrière de sa flèche.

— Mettons juste, dit-il, que j'étais sur le coup parce que je n'étais pas occupé à jouer les don Juan... moi.

Le reproche était un peu injuste : après tout, c'était Maria-Grazia qui était venue le draguer et, ce faisant, l'avait distrait à un moment crucial. Malgré cela, Boris ne répondit rien et se contenta de sourire – un sourire peu penaud quand même – s'appêtant à saisir le directeur du marketing de People Press par le bras.

Mais, à cet instant, Marc Legendre eut une réaction inattendue : il s'effondra sur lui-même. En larmes...

— Je veux mourir ! hurla-t-il à travers ses sanglots. Je veux mourir !...

Boris le regarda en secouant lentement la tête.

Malgré tout ce qu'il avait fait, et bien qu'il soit indirectement responsable de la mort de deux jeunes femmes – et peut-être d'autres encore, la suite de l'enquête le dirait –, Marc Legendre ne lui inspirait plus qu'une chose.

La pitié.

— Allez, lâcha-t-il froidement, on s'en va.

Au moment où il se penchait vers Legendre pour lui attraper un coude, Aimé lui tenant l'autre, Maria-Grazia de Teulada, derrière lui, poussa un hurlement strident.

Boris se retourna d'un bond. Une fraction de seconde trop tard. Un homme venait de surgir dans son dos.

Un homme en smoking, qui tenait à la main une arme bien plus impressionnante que le petit Colt Cobra de Marc Legendre.

L'inconnu bouscula violemment Corentin qui, pris à contre-pied, se rattrapa au bord de la table de roulette.

Il ne lui fallut pas plus d'une seconde et demie pour retrouver son équilibre.

Mais il sut tout de suite que c'était une seconde et demie de trop.

Car ce bref espace de temps suffit à l'inconnu pour appliquer le canon de son arme sur le front de Marc Legendre.

Et tirer.

Un énorme trou rouge au milieu du front, Legendre bascula violemment en arrière sous la violence de l'impact.

L'inconnu, au même moment, fut projeté en arrière, lui aussi.

Par le poing de Boris Corentin, qui venait de le percuter à la pointe du menton.

Deux corps gisaient à présent l'épaisse moquette du « salon des Princes » du casino d'Enghien-les-Bains.

L'un mort, l'autre assommé.

Boris attrapa le verre de whisky que Legendre ne finirait jamais de boire, et en projeta le contenu sur le visage de son assassin. Qui sortit péniblement de son KO en crachotant.

Corentin s'accroupit près de lui et le saisit aux revers de son smoking :

— Pourquoi avez-vous fait ça ? cria-t-il, hors de lui. L'autre le regarda avec des yeux encore vitreux et articula faiblement :

— Il ... Il fallait qu'il paye.

Puis il retomba.

Assommé pour le compte.

CHAPITRE XVII



Boris Corentin et Aimé Brichot eurent un choc en pénétrant, vers dix-neuf heures, dans le bureau de Charlie Badolini.

Le patron de la Brigade Mondaine avait troqué son éternel costume bleu pétrole contre un smoking flambant neuf.

Avec, bien sûr, les chaussures vernies et le nœud papillon qui allaient avec.

— Vous faites vos débuts dans la jet-set, patron ? fit Boris avec un sifflement admiratif.

Badolini eut un sourire vaguement confus.

— Bien sûr que non, qu'est-ce que vous croyez ? Non, c'est le Préfet de police qui invite tous les patrons de brigade *Chez Maxim's* pour fêter son élévation au grade de commandeur de la Légion d'honneur[21]. Entre nous, ça me casse les pieds...

Il fit une grimace avant d'ajouter :

— ... dans tous les sens du terme : ces chaussures me font un mal de chien. Bref...

Il fit le tour de son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil avec une expression soulagée.

— Bref, reprit-il, il semblerait que vous ayez mis un terme à un joli trafic. Félicitations... Le plus drôle, si je puis dire, c'est que cet Armando Ruiz a été, en quelque sorte, le bras d'une justice immanente, puisque Marc Legendre était bel et bien responsable de la mort de trois jeunes femmes. Indirectement, en tout cas.

Il y eut un silence, pendant lequel Boris et Aimé revécurent mentalement, en accéléré, les événements des derniers jours. Une affaire particulièrement sordide où il était question d'argent, de sexe, de jeu et de vengeance.

— Il y a quand même une chose inquiétante, quand on y pense, fit songeusement Badolini en allumant une de ses cigarettes préférées, ces Job Spéciales, qu'il s'obstinait à faire venir de Corse via des collègues et amis mais qu'il aurait sans aucun doute pu se procurer sur « le continent ». Le trafic de ce Marc Legendre, qui, qu'on le veuille ou non, s'apparente à du proxénétisme de haut vol, aurait pu continuer longtemps, et en toute impunité, si certains de ses clients n'avaient pas été des violents, et même des sadiques, capables de tuer. Car s'il n'y avait pas eu ce premier cadavre pour déclencher votre enquête, les petites affaires de Legendre continueraient encore maintenant, comme si de rien n'était.

— C'est vrai, patron, fit Corentin en caressant de la paume des mains les accoudoirs tête-de-lion de son fauteuil, cette pauvre Iliana Valevna n'est pas tout à fait morte pour rien. En tout cas, son assassin, le banquier suisse Théodore Muzard, a été arrêté par nos collègues helvètes et il leur a tout balancé. Figurez-vous que ce « pauvre homme », s'étant vu refuser quelques caprices sexuels de la part d'Iliana, a imaginé de la faire « dresser » par deux ou trois types de confiance. Ceux-ci ont profité de ce qu'ils se rendaient avec elle dans la résidence de Muzard, sur la Côte normande, pour l'attacher entièrement nue contre un arbre près de l'autoroute, en comptant sur le froid pour la faire revenir à de meilleures dispositions. Là-dessus, ils sont partis boire une bière au Restoroute un peu plus loin, mais ils ont mal calculé leur coup : quand ils sont revenus, la fille était morte de froid. Comme elle ne pouvait plus servir à rien, ils l'ont tout bonnement abandonnée sur place. Sans papiers, récemment débarquée en France, ils étaient sûrs qu'on ne l'identifierait pas et qu'on ne remonterait pas jusqu'à leur patron. La seule chose qui a trahi Muzard et qu'il avait d'ailleurs complètement oubliée, c'est cette fameuse photo où on le voit, bouffi d'orgueil de pouvoir s'exhiber au bras d'une somptueuse top-model, et qui a paru dans les pages mondaines de *People Mag*.

— Dans la même série, patron, enchaîna Aimé Brichot, nos collègues italiens ont aussi pu faire tomber le milliardaire Gianni Silverini, qui a avoué être responsable de la mort de Raissa Chanine, la fille dont on a retrouvé le cadavre sur la plage de Saint-Tropez. On a également réussi à établir la liste des autres clients de Marc Legendre, une bande de « jet-setters », comme on dit, tous bourrés de fric et ayant tous investi dans la Geneva International

Invest, la société de Théodore Muzard. À l'heure qu'il est, Interpol s'occupe d'eux. Mais comme, jusqu'à preuve du contraire, ils n'ont tué personne – puisque « leurs conquêtes » à eux sont toujours vivantes –, ils vont pouvoir s'en tirer sans trop de problèmes à avis. D'autant plus que ce sont tous des personnalités puissantes chacun dans leur secteur.

Badolini ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Corentin, avec un demi-sourire, lui coupa l'herbe sous le pied :

— Je sais, patron, il convient de « marcher sur des œufs ». Rassurez-vous : j'ai donné des instructions dans ce sens.

Badolini consentit à sourire.

— Bien, messieurs, soupira-t-il en s'arrachant à son fauteuil, il est temps que j'aille à mon tour faire quelques mondanités.

— Moi aussi, fit Corentin d'un air mystérieux.

Une demi-heure plus tard, il sonnait à la porte d'un appartement situé au cinquième étage d'un immeuble cossu de l'avenue Henri-Martin, près du Trocadéro.

Quelques instants après, une superbe créature blonde lui ouvrait, vêtue d'une robe d'intérieur en soie saumon, suffisamment entrouverte pour laisser voir, sur sa cuisse longue et ferme, la dentelle d'un porte-jarretelles assorti.

Et suffisamment transparente aussi pour laisser deviner les rondeurs orgueilleuses de deux seins hauts placés, durs comme des pamplemousses, défiant les lois de la pesanteur malgré l'absence de soutien-gorge.

Maria-Grazia de Teulada lui adressa ce même sourire éclatant que l'autre soir, au casino d'Enghien.

— J'espère que cette fois, dit-elle de sa voix légèrement rauque, à l'accent italien particulièrement sensuel, vous n'êtes pas sur le point d'arrêter un dangereux criminel, ou au milieu d'une quelconque mission délicate ?

Boris lui rendit son sourire :

— Je suis libre comme l'air... et tout à vous.

Maria-Grazia le considéra de la tête aux pieds et eut l'air extrêmement satisfaite à l'idée que ce qu'elle contemplait soit « tout à elle ».

Au moins pour ce soir.

Et peut-être cette nuit.

Boris la suivit jusqu'à un immense salon art-déco aux lumières tamisées d'où, par les baies vitrées, on apercevait le sommet illuminé de la tour Eiffel. La jeune femme se pencha vers un seau à champagne, ce qui offrit à Boris une vue nettement plus « imprenable » sur les rondeurs de sa croupe magnifique, à l'évidence nue sous la soie fine de la robe d'intérieur.

Une vision qui lui fouetta les sangs.

Maria-Grazia de Teulada remplit deux coupes de champagne, en tendit une à Boris et s'approcha de lui.

Une nouvelle fois, il respira son parfum, *l'Heure bleue*, de Guerlain, tout en se noyant dans ses immenses yeux bleus qui scintillaient dans l'ombre.

— Puisque vous n'avez pas eu le temps de m'offrir un verre, l'autre soir, dit-elle, c'est moi qui vous en offre un.

Ils burent en silence, en se dévorant mutuellement du regard.

Boris eut encore le temps de penser que l'enquête internationale qu'il avait déclenchée allait sûrement conduire à la découverte de beaucoup d'autres réseaux similaires à celui de Marc Legendre, et à beaucoup d'autres arrestations.

Puis, la robe de soie de Maria-Grazia de Teulada glissa jusqu'à terre, comme par enchantement, dans le plus parfait silence.

Et il ne pensa plus à rien.

[1] Contrairement à ce que l'on croit souvent, les chaussures Weston, une marque prestigieuse et hors de prix, sont de fabrication française.

[2] Surnom donné par ses hommes – et en son absence bien sûr ! – au commissaire divisionnaire Charlie Badolini.

[3] Issu du jargon cinématographique où il désigne la distribution des rôles, le mot s'est imposé également dans l'univers professionnel des mannequins pour qualifier le processus de leur sélection.

[4] Située dans les Petites Antilles françaises, Saint-Barthélemy, un îlot de 20 km, est un lieu de villégiature de grand luxe où se retrouve une clientèle très riche qui, dans un tic de langage d'« initiés », un peu snob et ridicule, le désigne rarement autrement que par son diminutif, Saint-Barth.

[5] Dans le processus de fabrication d'un magazine, il s'agit de la dernière sortie des pages montées avant le départ pour l'imprimerie. Par conséquent, c'est aussi la dernière étape pour faire des corrections ou des modifications.

[6] Chacun sait, dans la presse, que les structures hôtelières de certains pays (l'île Maurice, le Maroc pour ne citer que quelques exemples) invitent volontiers les journalistes en échange d'un petit « renvoi d'ascenseur », autrement dit, d'une mention (si possible accompagnée d'un qualificatif

flatteur) dans les pages de leur journal.

[7] En termes de typographie journalistique, ce mot désigne aussi bien une lettre qu'une ponctuation ou même un espace entre deux mots. Le signe est donc l'unité de calcul de la longueur d'un texte, quel qu'il soit.

[8] C'est-à-dire en 1^{re} classe, dans le langage branché des habitués de ce secteur qui, dans les avions, est absolument hors de prix.

[9] Littéralement, un trou du cul.

[10] Séance de prises de vues.

[11] Littéralement, un « va voir ». Il ne s'agit donc pas d'un casting à proprement parler, mais plutôt d'un contact avec un photographe, histoire de lui montrer son book dans l'espoir de l'intéresser pour de futurs *shootings*.

[12] Connards.

[13] Célèbre jeu de casino, le black-jack consiste à s'approcher le plus possible du chiffre 21 en additionnant les cartes distribuées par le croupier jusqu'à ce qu'on se déclare « servi ». Les rois, dames et valets valent 10 points, les cartes à chiffre ayant, quant à elles, la valeur de ce chiffre. L'as vaut un ou onze points, selon ce qui arrange chaque joueur. Si le total des cartes dépasse 21, le joueur a perdu, même si la banque perd aussi. En revanche, on peut gagner avec un total modeste (13 ou 14) si le croupier perd en dépassant le chiffre fatidique de 21. En cas d'égalité d'un des joueurs avec la banque sur un double black-jack, les gains sont reportés sur le jeu suivant.

[14] Célèbre palace parisien, situé avenue Hoche, dans le VIII^e arrondissement.

[15] Service des disparitions, une brigade spécialement affectée à la recherche d'adultes dont la disparition lui a été signalée par leur famille ou leur entourage.

[16] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[17] Après avoir longtemps été rattachée à la Brigade Mondaine, elle constitue désormais un service à part.

[18] Une interdiction qui est en train de « tomber » sous l'influence de la réglementation européenne ; il existe en effet des casinos dans la plupart des autres capitales de l'Union et, d'ici un an ou deux, Paris verra probablement s'ouvrir son premier casino.

[19] Las Vegas ou Atlantic City, bref, dans certains gros complexes touristico-hôtelières où le casino et toutes ses infrastructures environnantes (magasins, hôtels, restaurants, banques, etc.) font partie du même groupe.

[20] Les heures légales, durant lesquelles les policiers peuvent se présenter au domicile d'un particulier, se situent, en effet, dans la tranche horaire qui va de six heures du matin à vingt et une heures.

[21] Créé par Bonaparte en 1802, l'ordre comporte trois grades (chevalier, officier et commandeur) et deux dignités (grand officier et grand-croix).